



Les Rapaces de Vesta

Lord, Jeffrey

VISIT...

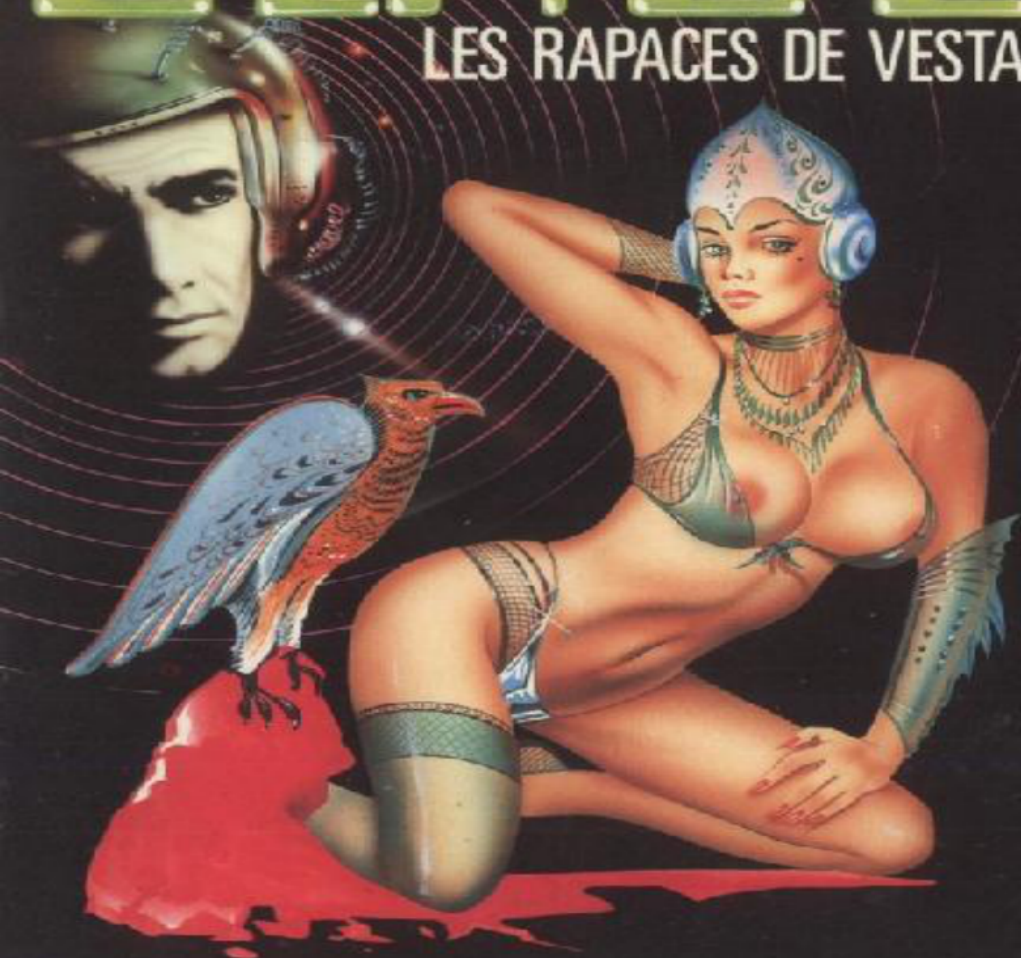
LANZAROTE
Caliente.COM

GERARD DE VILLIERS 76

PRÉSENTE

BLADE

LES RAPACES DE VESTA



JEFFREY LORD

VAUGIRARD

JEFFREY LORD

BLADE

**LES RAPACES
DE VESTA**



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© By Book Creation, Inc.

Produced by Lyle Kenyon Engel.

© Presses de la Cité Poche/GECEP 1991

ISBN 2-285-00491-5

ISSN 0395-7780

CHAPITRE PREMIER

Sur la route poudreuse de Pra-O-Prana, les cavaliers avançaient en silence, par rangs de trois. À leur tête chevauchait un homme de haute stature. Ses cheveux blonds croulaient sur ses épaules, jetaient des taches d'or sur la longue cape rouge sang qui l'enveloppait jusqu'aux étrières. Il avait pour nom Klotan et venait de Bilika, la ville aux mille colonnes.

Les sabots des chevaux étaient entourés de chiffons et la troupe allait au pas dans le crépuscule.

Ils étaient deux cents hommes de guerre à cheminer depuis l'aube vers Pra-O-Prana, la cité à l'ouest de Vesta. Ils avaient contourné la colline qui dissimulait encore la vieille ville à leurs yeux. Les terrasses ocrées des habitations et les coupoles dorées des temples se distinguaient encore nettement, contrastant avec la blancheur des pierres de la vallée.

Klotan arrêta sa monture et leva le bras. Immédiatement, la colonne de cavaliers s'immobilisa. Il se pencha légèrement en avant et déboucla le mousqueton qui assurait la cage près des fontes. Brandissant la cage où s'agitait un gros oiseau de proie, il se tourna vers ses hommes. Une rumeur monta le long de la colonne noyant le cliquetis des mousquetons. Klotan eut un sourire cruel et poussa un rugissement. Tenant leur cage à bout de bras, les hommes de Bilika l'acclamèrent.

Klotan libéra le rapace qui vint s'installer sur son poing ganté et il lissa d'un doigt les plumes noires. L'oiseau était beaucoup plus grand et plus fort qu'un faucon, ses serres étaient recouvertes d'acier tranchant et son œil jaune ne quittait pas le visage de Klotan.

Klotan prit une profonde inspiration qui gonfla son torse bardé de fer. Puis il poussa un grognement et lança :

— Allez ! Sombres messagers, annonceurs de la foudre ! Envolez-vous pour le carnage ! Arrachez les cœurs avec vos becs tranchants ! Crevez les yeux ! Fouillez les tripes ! Pour la gloire de Bilika !

Il leva le poing et tonna d'une voix rauque, comme un cri de haine à l'oiseau qui l'observait toujours :

— Va... !

Le grand rapace prit son envol, grimpa rapidement à une centaine de pieds, tournoya quelques instants et plongea vers Pra-O-Prana. Deux cents oiseaux de combat furent lâchés dans son sillage et, comme le ciel se couvrait d'un nuage noir, une clameur de guerre accompagna le vol funeste.

Aussitôt, la petite armée se scinda en trois groupes qui foncèrent vers l'est et l'ouest, le troisième galopant vers le nord.

Ils s'engouffrèrent par les portes en demi-lune de Pra-O-Prana dans un grondement apocalyptique, alors que, sur les terrasses, les trompes mugissaient soudain, sonnant l'alarme.

Les rapaces s'étaient abattus sur la ville, semant la terreur et la mort. Le peuple courait en tous sens dans les rues, poursuivi, harcelé par les oiseaux noirs qui plantaient leurs serres et leurs becs comme des poignards dans les yeux, les gorges et les ventres des malheureux. Les femmes couvraient de leurs corps les enfants et mouraient, la gorge déchirée et les yeux crevés par les rapaces. Les quelques hommes en armes de Pra-O-Prana, dérisoire défense, faisaient courageusement front. Les guerriers de Klotan taillaient en pièces tout ce qui vivait et avançait vers le centre. De la foule, impuissante à endiguer le carnage, un cri jaillit soudain :

— L'Université ! Les livres !

Klotan galopait en tête, l'épée levée, s'ouvrant un passage sanglant à travers la multitude hurlant de peur. Quelques soldats à pied surgirent au détour d'une rue et se campèrent en position de tir, un genou en terre, l'arbalète levée. Klotan se coucha sur sa monture et entendit siffler les traits. Derrière lui, les hennissements de chevaux touchés à mort, désarçonnant leurs cavaliers. D'un terrible moulinet, le prince de Bilika fit voler une tête, cabra l'étalon noir qui frappa des antérieurs. L'archer rechargeait son arbalète quand les sabots lui défoncèrent le thorax. Un autre homme avait roulé à terre, évitant la mort. Couché sur le flanc, il décocha une flèche qui s'écrasa sur la cuirasse de Klotan. Le prince eut un éclat de rire sardonique et ajusta soigneusement son coup droit. L'acier fendit le crâne du soldat comme une pastèque et il s'écroula dans un flot de sang.

Aux côtés de Klotan, deux cavaliers qui s'étaient portés à son secours poussèrent un cri de joie :

— Vite ! hurle le prince. À l'Université !

Dans le centre de Pra-O-Prana on avait édifié une université, une bibliothèque et le Collège des Anciens, que l'on nommait tous les trois ans. C'était le cœur de la Cité, son réservoir de connaissances.

Le prince de Bilika était venu pour cela.

Défoncer le portail en bois massif de la bibliothèque fut un jeu

d'enfant pour les cavaliers de Klotan. Une dizaine d'hommes armés de haches en eut vite raison. Hommes et cavaliers firent irruption dans le temple du savoir, dévastant tout sur leur passage. Des torches de résine allumées à la main, ils mirent le feu aux quatre coins de l'édifice, ne négligeant aucune salle. Quelques vieillards lecteurs tentèrent courageusement de s'interposer. Devant le cheval du prince un vieil homme à la barbe blanche se dressa, les bras tendus pour implorer.

— Ne fais pas cela ! Je t'en supplie ! Épargne le Savoir !

Klotan eut un sourire méprisant. Il planta sa torche dans la face du vieillard qui s'écroula en poussant des cris inhumains.

— Brûlez tout ! Tuez ces imbéciles ! Qu'ils se souviennent des guerriers de Bilika ! hurla-t-il.

Le feu se communiqua avec une incroyable rapidité dans tout le bâtiment. Des dizaines de milliers de livres précieux, entassés depuis des siècles sur les rayonnages sculptés à la main, brûlaient ; les fresques que des artistes avaient mis des années à exécuter et qui ornaient les grands murs étaient déjà léchées par les flammes. À l'est, le magnifique vitrail que tous les jours, depuis cinq siècles, le soleil transcendait explosa en myriades multicolores. Coincé par les flammes, dans un escalier en colimaçon qui montait vers le deuxième niveau, un vieillard tendit la main vers les guerriers et tonna :

— Soyez maudits à jamais ! Chiens sauvages !

Le beau visage de Klotan s'assombrit. Sans quitter le vieil homme vociférant des yeux, il tira lentement son poignard du fourreau et le lança. La lame plantée en pleine poitrine, le vieillard tomba dans les flammes sans un cri.

Non loin de là, à une longueur de flèche, dans l'austère bâtiment qui abritait le Collège des Anciens, sept vieillards contemplaient les flammes qui dévoraient la bibliothèque.

— Voici venu le temps des souffrances..., dit l'un d'eux, en se détournant de la fenêtre où ils s'étaient rassemblés...

— Alnaoth, ne pouvons-nous enrayer ce fléau ? questionna un autre.

Alnaoth fit quelques pas dans la salle de travail. Sa longue main osseuse caressa l'arête de la table en marbre sur laquelle les Anciens déposaient leurs conclusions. Il fit glisser ses doigts tout le long de l'immense plateau, jusqu'au bout. La main resta un instant suspendue dans le vide, puis elle retomba le long du corps et il leur fit face.

— Ce ne sont que les prémices d'une longue course vers le gouffre, répondit-il. Et vous le savez bien, mes frères. Vous qui lisez les destins dans les astres...

— Nous n'avions pas prévu cela. Nul n'aurait pu..., fit observer Albokan. Mais tu n'as pas répondu à la question de Kiaël... ?

— Permets-moi encore une petite remarque. Nous savons maintenant quelles sont les méthodes et le but de cette folie. Mais nous avons été désignés depuis longtemps pour parer à ce genre d'événement, et missionnés pour transmettre la connaissance. Quelle que soit l'évolution de notre cycle, n'est-ce pas ?

Il n'attendait pas de réponse et continua :

— La seule façon d'éviter un tel fléau serait de tenir en lieu sûr l'essentiel de notre savoir, sous une forme indéchiffrable par les non-initiés. Or, nous ne l'avons pas fait. Et nous n'avons plus le temps de le faire. Nous sommes les grands responsables de ce qui arrive, et nous n'y pouvons rien.

— Ne serait-il pas possible d'élever une Grande Invocation qui protégerait l'une des métropoles ? questionna Oxa, un petit homme sec et nerveux.

Un grondement terrifiant fit trembler les assises de l'édifice et l'un des Anciens jeta un coup d'œil au-dehors. Il se retourna et dit d'une voix tremblante :

— La bibliothèque s'écroule. Tout est perdu. À jamais...

— Une Grande Invocation est toujours possible, fit Alnaoth en s'adressant à Oxa. Mais, tu le sais, elle ne peut être qu'unique. Admettons que nous puissions choisir la Cité – je pense à Algamonda – encore faudrait-il pouvoir les prévenir... Si nous avons péché par légèreté, combien sont dans notre cas ?

Un autre grondement fit trembler les murs, accompagné de quelques explosions.

— Eh bien, je pense que nous devons aller palabrer dans un lieu plus propice à la méditation, dit Alnaoth d'un ton calme.

— Tu as raison, frère, fit Oxa. Rejoignons rapidement le souterrain ! Cette troupe peut entrer ici à n'importe quel moment !

Ils se dirigèrent sans un mot vers un angle de la grande salle, là où Herméneutikos se trouvait niché, statuette de marbre blanc représentant le gardien des portes de la Connaissance. Albokan posa les doigts sur sa nuque et lui fit faire une demi-rotation. Sur le sol dallé de granit une ouverture apparut, qui pouvait laisser le passage à un homme normal. Albokan se retourna et fit un signe à Alnaoth.

— Allons, frère, montre-nous le chemin...

— Oxa le connaît aussi bien que moi, et il est plus méritant, ajouta-t-il d'un ton plein d'amertume.

À cet instant crucial, la polémique n'était plus de mise. Oxa

échangea un bref regard avec les autres Anciens et se glissa dans le trou. Dans la nuit, qui maintenant recouvrait la ville, des lueurs zébrèrent le ciel et une lugubre chaîne de mini-explosions crépita, engendrée probablement par les solvants et les colles qui servaient à ce que fut la grande Bibliothèque.

CHAPITRE II

Elle était d'une si parfaite beauté qu'il ne pouvait détacher son regard. La lumière jouait sur son corps ambré, caressant le ventre plat, irisant les rondeurs superbes de la gorge. Divines proportions, qui avaient engendré cette œuvre d'art convoitée... Son visage avait la fragilité et l'exquise douceur des madones florentines, et il en fut attendri, gagné par une irrésistible envie de la posséder, pour pouvoir, quand il lui plairait, s'abreuver à cette source de pureté.

La voix nasillarde de Bill Hammer, le commissaire-priseur, le tira de sa contemplation.

— Mesdames et messieurs, nous commencerons par cette ravissante Aphrodite en terre cuite, de la collection Morgan, qui mesure un pied et deux pouces de haut. Je vous rappelle que cette statuette exceptionnelle de grâce et de finesse a été datée par nos hellénistes, « -100 avant J.-C. »... C'est dire que ce chef-d'œuvre a plus de deux mille ans ! Je dois vous avouer, fit-il d'un ton confidentiel, que j'ai moi-même été très ému la première fois que j'ai contemplé dans sa vitrine cette Aphrodite vingt fois centenaire – peut-être devrais-je dire cent fois vingt ans ! –, et pourtant si pleine de grâce et de fraîcheur, si « divinement » belle... La mise à prix est de cinq cents livres...

— Six cents ! jeta Richard Blade en levant l'index.

— Mais nous avons sept cents à gauche ! lança Hammer.

Blade répondit par un signe de tête et jeta un coup d'œil dans la salle.

— Huit cents... Neuf cents dans le fond ! exulta Hammer. Mille !

Il venait de trouver un autre amateur et cela portait à trois le nombre des enchérisseurs.

Blade se tordit le cou et repéra un petit homme en costume de flanelle sombre qui se contentait de lever un stick de bambou.

— J'ai onze cents livres à gauche ! fit Hammer, et il questionna Blade du regard.

— Quinze cents, laissa tomber Richard Blade avec un léger sourire.

Loret passa un petit bout de langue rose entre ses lèvres et posa sa main sur le bras de Blade. Ils étaient chez Sotheby – la salle de ventes

aux enchères la plus célèbre et la plus cotée d'Europe – depuis une paire d'heures. Blade était resté pour cette statuette d'Aphrodite et il ne partirait que lorsqu'il en serait devenu le propriétaire. Elle connaissait suffisamment bien son compagnon pour n'en pas douter. La vente de la collection Morgan avait attiré beaucoup d'amateurs et de curieux. On avait commencé par disperser quelques bronzes français, des fontes barbediennes, puis Hammer avait attaqué les antiquités grecques et égyptiennes, histoire de mettre le public en appétit. Lorsque la première partie de cette vente serait terminée, on passerait au plat de résistance, la vente des tableaux de la collection Henry Morgan. Cela promettait d'être un après-midi très attractif. Morgan avait un Gauguin magnifique et adorait les Fauves, et les pointillistes comme Seurat.

Loret tira de sa manche un petit mouchoir brodé à la main et tamponna son front emperlé de sueur. L'inaltérable amour qu'elle portait à Richard Blade lui permettait d'endurer cette épreuve sans trop regimber, mais elle se délitait petit à petit, comme un grain de sel dans une cuillère de vinaigre... Il y avait trois ou quatre cents personnes dans cette salle et la chaleur, ainsi que le mélange des parfums formaient une atmosphère épouvantable.

— Nous sommes à deux mille, à gauche ! fit le commissaire-priseur.

— Deux mille cinq cents ! rétorqua Blade d'un ton placide.

Seigneur ! pensa Loret en levant les yeux vers le lustre victorien, jusqu'où vont-ils aller pour s'approprier cette petite chose en terre... ?

À gauche, le gentleman en flanelle grise hésita une seconde et leva son stick.

— Deux mille six cents livres à gauche ! confirma Bill Hammer, la trogne illuminée par la bonne tenue de cette vente.

Les doigts de Loret se crispèrent sur la manche de Blade.

— Deux mille sept cents livres ? demanda Hammer, les yeux posés sur Blade.

Ils n'étaient plus que deux à tenir les enchères, et la vraie bagarre allait commencer.

— Trois mille livres, décida Blade.

Il sentait le regard du gentleman posé sur sa nuque et cela l'amusa. Faisait-il grimper les enchères pour le compte de son client, ou était-il collectionneur ? Dans les deux cas, un homme dangereux pour le portefeuille de Blade, s'il s'obstinait à surenchérir... Dans la salle, on aurait pu entendre voler une mouche.

— Quatre mille livres ! jeta le gentleman d'une voix aigrelette.

— Cinq mille ! répliqua aussitôt Blade.

Loret fit la moue et se tourna vers l'empêcheur de tourner en rond. Il n'avait pas bougé de son siège, se contentant de lever le stick de temps en temps.

— Nous avons cinq mille livres devant, Sir, fit remarquer Hammer au gentleman, hésitant. Vous laissez l'enchère à cinq mille ? Sans regret ? Bien.

Il leva le marteau d'ivoire et entonna le rituel.

— À cinq mille livres, cette beauté grecque... Une fois... Deux fois...

Loret se détendit. Le gentleman avait abandonné et baissait le nez, l'œil posé sur son bambou. Elle posa ses doigts sur le genou de Blade et le pressa.

— Six mille ! tonna une voix de stentor qui venait du fond de la salle.

Loret sursauta et Blade leva un sourcil. On pouvait bien qualifier cela de « désagréable »... Il tourna la tête vers l'intervenant au moment où Hammer disait :

— Le gentleman près du piédestal nous annonce six mille ! C'est une très bonne idée !

Le vieux grigou ! Blade reconnut la haute silhouette impeccablement vêtue d'un costume d'alpaga bleu pétrole et coiffé d'un melon. Monsieur J. L'éminence grise du célèbre MI 6, l'un des plus fantastiques services secrets qui soit au monde. Que diable venait-il faire dans cette salle ? Son regard candide se posa sur Blade et ses paupières se baissèrent.

— Sept mille ! fit Blade, en se retournant vers le commissaire-priseur.

Il était plus surpris qu'agacé. Venait-il le chercher ? Probablement. Cela lui ôtait une bonne partie du plaisir qu'il éprouverait à prendre possession de la petite merveille en terre cuite. Mais la vie se charge toujours de vous rappeler que rien n'est tout rose... ou tout noir. Loret ne s'était rendu compte de rien. Parfait...

— Vous n'en voulez plus, Sir ? demanda Hammer à J. Il leva son marteau pour la deuxième fois. Nous avons sept mille livres devant moi... Une fois... Deux fois... Pas de regret ?

Le marteau d'ivoire s'abattit d'un coup sec sur la table en noyer.

— Adjugé à sept mille livres ! Pour vous, Sir, une belle et bonne affaire !

Blade acquiesça d'un signe et sortit son chéquier. Un commissionnaire à col de velours rouge – l'équivalent des

« Savoyards » français – enveloppa l'Aphrodite dans une pièce de feutre et la coucha dans une caissette en bois clair luxueusement capitonnée. Elle était emmenée au magasin où elle attendrait sagement que son heureux propriétaire vienne la récupérer.

— Richard, quel effet cela fait-il de s'offrir une petite amie de sept mille livres ? demanda Loret en s'appuyant contre Blade.

Elle s'était levée et avait pris le bras de son amant, sous les regards admiratifs de tout ce qui portait un pantalon.

— Chérie, vous me jugez bien mal. J'aurais fait n'importe quoi pour l'avoir, assura Blade.

— Vous allez me reprocher d'être une horrible jalouse, je le sens ! fit en riant Loret.

Blade scruta le fond de la salle. J avait disparu. À n'en pas douter Blade devait faire diligence, et gagner le quartier général du Programme DX dans les plus brefs délais. Le week-end avec Loret était fichu. Il tendit le chèque à une secrétaire et reçut en échange un ticket qui portait le numéro de la vente.

— Venez, Loret, nous partons, fit-il en l'entraînant vers la sortie.

Comme ils se dirigeaient vers le grand hall, Loret fit remarquer :

— Vous oubliez de récupérer Aphrodite, Richard... ?

Il faisait soudain de grandes enjambées et elle allongea le pas, étonnée.

— Je passerai la chercher lundi ou mardi, je ne peux m'encombrer pour le moment, répondit-il d'un ton évasif.

Avant qu'elle ait pu comprendre ce qui se passait, il avait hélé un cab et lui ouvrait la portière. Elle s'installa sur la banquette de moleskine et la robe en Oxford remonta à une allure vertigineuse.

— Vers Cannon Street ! lança Blade au chauffeur.

Il posa son bras sur les épaules de la jeune femme, tandis que l'autre main voyageait entre les cuisses délicieusement recouvertes de soie géranium. Ils échangèrent un long baiser, et lorsqu'il toucha à la frontière, là où la moiteur annonce des abîmes paradisiaques, Loret murmura :

— Je ne vous savais pas si entreprenant, darling... Mais c'est une bonne nouvelle !

Voilà pourquoi ils étaient sortis aussi vite de chez Sotheby ! Richard la désirait avec une telle force qu'il ne voulait plus passer la soirée dehors ! Qu'à cela ne tienne, ils feraient une dînette au Champagne, nus sur le grand lit... Un frisson lui grignota l'échiné et elle s'abandonna, toute molle et chavirée comme si c'était la première fois.

Ils arrivaient à l'angle de Old Bailey et Ludgate Hill quand Blade fit stopper la voiture.

— Une petite course à faire, je reviens dans quelques minutes ! lança-t-il à la jeune femme qui souriait jaune.

Il se dirigea d'un pas rapide vers le coin de la rue et tourna vers Carter. Il y avait une fleuriste bien achalandée, une grande femme sans âge aux cheveux roux et courts qui s'empressa dès qu'il eut poussé la porte de la boutique.

— Je voudrais un énorme bouquet de roses rouges, dit Blade en posant un billet de cent livres sous le nez de la femme. Préparez-le rapidement et faites-le porter dans le cab qui attend au coin de Old Bailey et Ludgate, avec ceci...

Il avait sorti une carte de son portefeuille et griffonnait quelques mots dessus.

— Avez-vous une enveloppe, je vous prie ?

— Absolument, Sir, mais... cent livres de roses, c'est énorme, vous savez.

— Je veux que le cab soit rempli de roses, répondit Blade. Mais vous donnerez dix livres au jeune homme qui les portera, d'accord ?

Il mit la carte dans l'enveloppe qu'elle lui tendait et la ferma.

— Voilà, fit-il en posant l'enveloppe sur le comptoir en marbre blanc. Faites vite. Et bonne soirée, ajouta-t-il en tournant les talons.

La fleuriste le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu de son champ de vision et son énorme poitrine se souleva en un profond soupir.

— Mon Dieu..., murmura-t-elle, quel plaisir de rencontrer un gentleman. Cent livres de roses... Est-il possible de trouver un homme plus prévenant... ?

Elle se tourna vers la porte qui donnait dans l'arrière-boutique et, les mains sur les hanches, tonna :

— Polder ! Venez ici en vitesse ! Dépêchez-vous un peu, bougre de fainéant !

Accouru aussi vite que le lui permettaient ses petites jambes, un homme noir de poil et dont la tête arrivait à peine aux épaules de la fleuriste se précipita vers le comptoir, ses yeux exprimant le plus complet désarroi. Il bredouilla.

— Miss Harverford. Je... suis là !

— Je le vois bien, espèce d'ahuri ! Nous allons préparer tout ce qu'il y a ici comme roses baccarat, fit-elle en étalant de grandes feuilles translucides sur le comptoir. Vous allez sortir avec ça dans cinq minutes, et le porter dans le cab qui attend au coin de Old Bailey

et Ludgate. Si vous mettez une minute de plus, cinq livres vous échappent !

*
* *

Les sourcils froncés par la contrariété, Richard Blade pressait le pas pour rejoindre Queen Victoria. Il ne se faisait guère d'illusion sur le résultat de cette galanterie. Ce n'était qu'un écran de fumée qui, une fois dissipé, montrerait la belle Loret dans tous ses états, la rage au ventre, jetant peut-être les roses dans Londres, tout le long du chemin qui conduisait à sa maison, en vouant Richard Blade aux délicieuses fournaises de l'enfer. Cette pensée le dérida et sur son visage énergique un sourire se peignit. Elle pouvait aussi bien étêter toutes ces fleurs, en tapisser son lit et rouler son corps adorable sur les pétales incarnats, les yeux chavirés par le souvenir de leur dernière nuit. À la réflexion, cette dernière hypothèse, bien que follement séduisante, semblait totalement utopique... Richard Blade, l'agent secret le plus précieux du Royaume-Uni, avait beaucoup de mal à concilier sa vie sentimentale avec les servitudes du Projet DX, issu du génial cerveau de Lord Leighton. Le vieux savant que Downing Street et *The Queen* Elisabeth maintenaient au sommet de la recherche depuis des années avait transformé la vie de Blade. La vérité commandait de dire que cette transformation n'était pas du goût de tout le monde.

Une Rover glissa sans bruit le long du trottoir. Il leva le nez vers elle au moment où la glace teintée, glissant dans la portière, découvrait le visage de J.

— Richard ? Venez-vous ? demanda le chef du MI 6, comme s'il s'était agi d'un pique-nique à Regent's Park...

Blade réprima un mouvement d'irritation et s'installa à l'arrière de la grosse limousine, près de J.

— Vous auriez pu surenchérir de mille livres, je vous remercie pour cette modeste contribution, dit-il d'un ton paisible.

— Oh, Richard, ce n'est rien. Vous savez, j'aurais été très embêté si vous m'aviez laissé une Aphrodite de sept mille livres sur les bras, répondit J sur le même ton.

Il fit un petit signe de la main et la grosse voiture repartit, pilotée par le garde du corps de la Spécial Branch.

— Je brûle de connaître les raisons qui vous ont poussé à transformer un après-midi idyllique en cauchemar, grinça Blade.

— Pour votre malheur, Richard, vous êtes toujours le seul homme à pouvoir subir les effets de la translation, sans être définitivement liquéfié dans l'éther. Croyez bien que cela n'arrange personne, ni vous,

ni nous. Mais c'est ainsi. Trouvez-nous votre alter ego et vous aurez un peu plus de temps pour flirter...

— Je ne flirte plus, depuis que j'ai découvert que les petites filles ne naissent pas dans les choux, fit remarquer Blade.

— Il serait bon que vous retrouviez un zeste de cette fraîcheur d'antan ! répondit J en tapotant l'épaule de Blade.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, monsieur, dit Blade, que le paternalisme du vieux chef du MI 6 agaît.

Par Tower Hill Street ils arrivaient près de la fameuse Tour de Londres, sous laquelle étaient déployées les installations du Projet DX. J toussota pour s'éclaircir la voix.

— Je vais vous raconter une histoire, Richard, dit-il en faisant signe au chauffeur de ralentir. Lord Chichester invita un jour une bonne douzaine de ses pairs, avec leurs épouses. Il était assis en bout de table et tout le monde n'avait d'yeux que pour lui, tellement cet homme était remarquable de savoir et d'intelligence. Vers la fin du repas, Lord Chichester avise un saladier sur la table et, avant que le maître d'hôtel ou un serveur ait pu tenter quoi que ce soit, il se le renverse sur la tête. Les femmes étaient en grande toilette et les hommes en habit, comme vous pouvez l'imaginer dans ce genre de réception... Tout le monde est horrifié, le couteau ou la fourchette en l'air, muet de saisissement. La salade – feuilles et sauce – dégouline le long du visage et du plastron de Lord Chichester, une Lady s'évanouit. Alors, Chichester récupère une feuille de salade sur son plastron, l'examine avec un sourcil étonné, puis il regarde l'assistance toujours médusée et, avec un charmant sourire, il dit : « Oh... Excusez-moi... Je croyais que c'était de la compote ! »

Blade éclata de rire. Quand il se fut calmé, il demanda :

— Quelle est la morale de cette rafraîchissante histoire ?

— L'important, ce n'est pas la compote ou la salade. Ce qui compte c'est que l'on soit capable de se renverser un saladier sur la tête, sans vérifier ce qu'il y a dedans... Vous comprenez, Richard ?

Ils arrivaient près de la Tour. La voiture stoppa et ils se présentèrent devant les hommes du Spécial Branch qui en défendaient l'accès. Ils étaient deux, impeccablement sanglés dans leur uniforme, qui ressemblaient à ces charmants bambins écossais de deux cent cinquante livres qui jouent, une fois par an, à s'envoyer des troncs d'arbres de cinq mètres dans la figure...

J et Blade, après un échange de saluts, entrèrent dans l'ascenseur. La cabine blindée s'enfonça dans les entrailles de la terre, à une soixantaine de mètres de profondeur, là où se trouvait le Quartier Général de Lord Leighton et de son Investigator, le fantastique

ordinateur issu de son génial cerveau.

L'ascenseur les déposa dans l'un des couloirs du laboratoire secret. Blade se tourna vers J et demanda :

— Qu'y a-t-il au menu, aujourd'hui ? Compote ou salade ?

— Compote *et* salade, répondit J. Il va vous falloir un gros appétit, Richard...

À la lisière de son antre, tapi sur son fauteuil d'infirmes comme une énorme et savante araignée, l'homme le plus étonnant du royaume d'Angleterre les attendait. Ses petits yeux noirs, telles des billes de coke, couraient au-devant des arrivants sans grande aménité.

— Vous êtes aussi difficile à dénicher qu'une tasse de thé dans le désert de Gobi ! s'exclama Lord Leighton en exécutant une savante manœuvre qui amena son fauteuil roulant sous le nez de Richard Blade.

— Dois-je prendre cela comme un compliment ? demanda ironiquement ce dernier.

Le vieil homme scruta le visage de celui qui était le vivant prolongement de son génie. Richard Blade, le seul être humain capable de supporter la translation en dehors des frontières du visible. Il renifla bruyamment et fit un parfait demi-tour. Par-dessus son épaule, il lança :

— Dites-moi, mon garçon, quelle est la date de votre dernier check-up ?

— Il y a trois semaines, Sir. Tout va bien. Pourquoi ?

— Oh, tout simplement parce que je me soucie du matériel..., répondit Lord L., sarcastique.

Ils arrivaient dans la salle du programme DX, là où se dressaient les consoles de l'Investigator. L'ordinateur que Lord Leighton avait programmé pour défier l'espace et le temps. Blade interrogea du regard le chef du MI 6. Quel serait aujourd'hui le but de la mission ? En plongeant sous terre pour rejoindre les laboratoires du projet DX, Blade laissait là-haut les parfums dissolus d'une vie facile. Ici, dans cette salle où bourdonnait la plus incroyable machine que l'homme ait jamais inventée, il se sentait à la mesure de cette fabuleuse aventure humaine. Il était le meilleur combattant, le plus vif, le plus rusé et le seul homme à pouvoir plonger au cœur des univers, sans que son corps explose comme une charge creuse dans le ventre d'un rhinocéros.

Dans ses veines le sang charriait la joie du combat futur. Un combattant, oui. Il était le plus fameux et le plus intelligent combattant à fouler cette terre. Et sans lui, l'Investigator était aussi

utile qu'un presse-oranges au pôle Nord. Le « matériel » dont parlait Lord Leighton était irremplaçable. Sous la crinière blanche du vieil original la tempête faisait rage, comme toujours. Il s'était installé devant le clavier de l'ordinateur central et ses doigts couraient avec la vélocité d'un concertiste virtuose.

— Avez-vous réussi à trouver ce qui n'allait pas ? demanda Blade au vieux savant.

Lord Leighton paraissait n'avoir rien entendu. Il fit brusquement pivoter son fauteuil d'infirme et se trouva face à l'agent spécial. Ses yeux étaient dépourvus d'aménité.

— Dans l'état actuel des choses, je ne puis modifier le comportement d'Investigator. La panne est sérieuse et je n'ose demander une rallonge de crédit à la Couronne. Le budget de cette aventure est dépassé depuis longtemps. Il va nous falloir attendre un peu.

— Nous devons donc compter sur le hasard ?

— Malgré un petit problème de temporisateur – lors de votre dernier voyage sur Odyssiah – je vous ai fait réintégrer notre espace-temps sans anicroche, non ? Alors pourquoi vous tracasser ?

— J'ai toute confiance en vous.

— Vous voyagerez sans connaître votre point de chute, intervint le chef du MI 6. Nous pensons qu'avec le nouveau lanceur les risques sont minimales.

— Il faut bien qu'il justifie les émoluments que le Royaume lui verse ! ricana Lord Leighton en se replaçant devant le pupitre de l'ordinateur central.

— Nous sommes donc revenus au point de départ. Pensez-vous que cette situation soit provisoire, ou condamnée à durer pas mal de temps ? demanda Blade.

Il avait été entraîné physiquement et psychologiquement par tout ce que le MI 5 et le MI 6 comptaient comme spécialistes de haut niveau. Il était le meilleur. Cela n'interdisait pas de se poser des questions. De celles dont les réponses engageaient son existence.

Le vieux savant poussa un grognement de contrariété et J ne put réprimer un sourire.

— Nous ne sommes plus au point de départ, rectifia-t-il, mais à un tournant du projet DX. Les nouveaux programmes de récupération vont agir comme des tamis successifs. Vous allez être « criblé » plusieurs fois par des référents que Lord Leighton a mis dernièrement au point, jusqu'à ce que le dernier système vous recueille. Ayez l'esprit serein, vous ne serez pas plus exposé que les dernières fois.

— Il y a beaucoup plus de risque pour moi d'être assis devant cet ogre, dévoreur de programmes, que pour vous, qui partez faire du tourisme ! fit le savant, en ponctuant sa phrase d'un petit rire aigrelet.

— Attendez. Investigator ne semble pas se répéter. C'est bien cela ?

— Il semble que nous soyons entrés dans une autre phase. Oui. Ce sera tout pour aujourd'hui. Ne craignez rien.

Lord Leighton fit à nouveau pivoter son fauteuil roulant et se porta à l'extrémité du laboratoire, non loin du fauteuil que l'on avait plaisamment surnommé « la chaise électrique »...

— Maintenant, assez bavardé. Allez vous préparer ! intima le vieux savant.

Blade hocha la tête sans mot dire. Il tourna les talons et s'en fut vers le vestiaire. Le génial inventeur du projet DX lui avait paru moins caustique, un peu plus humain qu'à l'accoutumée. Cela n'était pas fait pour lui réchauffer le cœur. Il avait une longue pratique de Lord Leighton, de ses outrances verbales, de son caractère pète-sec. Depuis que la maladie l'avait terrassé et condamné à se déplacer dans un fauteuil roulant, le savant ne vivait plus que pour le projet DX. On s'était habitué à ses manies, à ses sautes d'humeur. Cette fois, les risques encourus par l'agent très spécial devaient être de taille...

Tout en remuant ses idées dans sa tête, Blade avait ôté ses vêtements. Un frisson parcourut son corps d'athlète lorsqu'il entreprit de l'enduire avec la pommade brune et nauséabonde qui le préserverait des brûlures.

Il reparut dans le laboratoire, n'ayant pour tout vêtement qu'un pagne roulé autour de la taille. La pudibonderie de Lord Leighton n'aurait certes pas toléré de le voir nu comme un ver. Il s'installa sur le fauteuil, dans la cabine de translation, et le savant se mit en devoir de fixer sur son crâne les nombreuses électrodes. Il en était hérissé comme un oursin mécanique. Le chef du MI 6 se tenait à ses côtés et le regard d'azur s'assombrissait.

J avait pour Richard Blade quelque chose de plus que le respect. Le meilleur agent secret du royaume d'Angleterre était un peu le fils qu'il n'avait jamais eu. Il lui dédia un petit signe d'intelligence et croisa les doigts.

Le fauteuil de Lord Leighton roula en arrière et les grilles de la cabine de translation tombèrent comme les herse d'un château fort.

Le savant était maintenant devant la console constellée de points lumineux qui dansaient une effrayante sarabande. Il posa sa main décharnée sur une manette rouge et tout bascula.

Une musique qu'il connaissait bien s'insinua dans le cerveau de

Richard Blade. C'était un bourdonnement confus qui descendait doucement, comme un brouillard sur la lande... Le bruit s'amplifia au point de devenir une hydre, qui s'emparait de chaque pore de sa peau pour le triturer, le vriller dans un crescendo intolérable... Les yeux exorbités, Blade ne semblait plus rien voir. Un écran géant défilait, étoilé d'explosions phosphorescentes qui étaient autant de coups de poignards dans son crâne douloureux. Il ouvrit la bouche pour hurler mais aucun son ne sortit. Il sentait ses membres broyés dans une effroyable torsion de son être, et dans ses muscles un torrent de lave rouler, effaçant tout sur son passage. Blade sentit avec terreur le sang désertier chaque fibre de sa chair et fuir vers un seul point à une vitesse vertigineuse. Comme un univers en mutation, les atomes de Blade se dissociaient en autant de planètes libérées, fonçant vers d'autres galaxies. Un monstrueux éclatement l'emporta et le dispersa aux quatre coins d'une bulle mordorée...

CHAPITRE III

C'était aussi chaud que le ventre d'une mère... Aussi doux et fluide et rassurant parce que les odeurs étaient bonnes. Blade mâchonna quelques instants avant de se décider à ouvrir les yeux. Cela crissait sous la dent, et seul le sable pouvait engendrer ce genre de sensation...

Il était à plat ventre, enfoncé jusqu'au menton dans un sable doré, avec l'odeur de l'eau salée qui lui chatouillait agréablement les muqueuses. Il se redressa, cracha quelques grains et regarda autour de lui. À perte de vue et droit devant, le sable s'étendait sous le soleil. À sa droite, une eau peu profonde couleur pistache battait faiblement quelques roches moussues. Il pivota de quarante-cinq degrés vers l'arrière, et son cœur d'athlète surentraîné cogna dans sa poitrine avec violence.

À trente pas, immobile et le regardant d'un œil jaune et cruel, se trouvait le plus gros lézard que Blade ait jamais pu concevoir.

La gueule du monstre s'entrouvrit, il tendit le cou vers l'intrus et une fourche saumonée jaillit. L'animal était aussi haut qu'un chien de berger et bien plus long qu'un crocodile. Son corps luisait au soleil, étincelait en paillettes rougeâtres pendant qu'il entamait une lente reptation vers sa proie. La bouche desséchée par la peur, Blade se leva d'un bond et se mit à courir. Il était l'un des plus forts parmi les hommes, mais ses jambes ne le portaient plus. Il trébucha dans le sable qui montait jusqu'aux chevilles, poussa un grognement de détresse lorsqu'il tomba sur le côté.

Le lézard avançait sans se presser et ses yeux jaunes, entre les lourdes paupières, lançaient des lueurs assassines.

Blade se releva péniblement. À quatre pattes dans le sable, il chercha désespérément autour de lui une grosse pierre, un bout de bois pour frapper la bête qui s'approchait, menaçante, terrible, dans cette lenteur inexorable. Et il découvrit avec une stupeur horrifiée le deuxième lézard.

Il avait surgi d'un repli du terrain, une dune de sable blanchie par le soleil, et il se portait vers son congénère avec la même lenteur, comme s'il voulait savourer à loisir cette panique qu'ils avaient engendrée. Les dents serrées et le front glacé par une sueur qui lui couvrait le corps, Blade se remit sur pied et se planta dans le sable

prêt à lutter et mourir debout. Il regardait les pattes griffues – de longues griffes en fer de lance – propulser le saurien vers lui. Il se trouvait entre les mâchoires d'un piège mortel et rien ne pouvait le sauver de cette mort horrible.

D'un bond, et d'un coup de gueule qui résonna aux oreilles de Blade, le lézard le plus proche attaqua, à la vitesse de l'éclair. Mais le combattant entraîné était aussi rapide que le monstre. Blade esquiva, roula sur le côté. Il s'était relevé et se trouvait dans le dos du saurien lorsqu'un sifflement perçant déchira l'air.

Le couple de lézards se figea et tendit le cou vers les dunes.

Un enfant aux cheveux cuivrés apparut qui marchait vers eux en s'aidant d'un bâton. Il siffla encore une fois et les monstres se dirigèrent vers lui en se dandinant. La poitrine de Blade se souleva en un immense soupir de soulagement et ses yeux écarquillés contemplèrent une scène qu'il ne devait pas revoir de sitôt. Comme deux chiens de chasse venant au rappel de leur maître, les lézards s'étaient arrêtés devant le petit enfant aux cheveux de cuivre. Au risque de faire choir l'enfant dans le sable, ils frottaient délicatement leurs gueules de tueurs contre le torse fragile. Il riait et leur parlait, avec des mots charmants que Blade comprit aussitôt. Non seulement Blade était le seul être humain capable de supporter une translation, mais il avait aussi – dans le cadre du projet DX – la faculté d'entendre tous les langages existant dans les mondes qu'il découvrait. Il comprenait et parlait le langage de l'enfant par un de ces automatismes que le génial Lord Leighton avait instillé dans l'Investigator.

— Allons, arrêtez ! Maintenant ça suffit ! ordonna l'enfant en donnant des petits coups de bâton sur le museau des sauriens. Allez prendre un bain ! Je veux parler avec l'étranger.

Il se dirigea sans aucune gêne vers Blade, tandis que les lézards, après un dernier coup d'œil sur leur ancienne proie, plongeaient dans l'eau verte.

Les grands sauriens semblaient issus tout droit de la Préhistoire, mais l'enfant qui se tenait devant Blade en le dévisageant avec curiosité n'avait rien d'anachronique. Il lui arrivait à la ceinture et avait un visage d'une étonnante beauté. Ses yeux étaient deux immenses émeraudes qui fixaient Blade sans sourciller.

— Qui es-tu ? Et que fais-tu aussi loin de toute habitation ? demanda l'enfant aux cheveux rouges.

— Je m'appelle Richard Blade, et je viens du royaume d'Angleterre, répondit aussitôt Blade. Tu m'as sauvé la vie et je t'en remercie ! Comment t'appelles-tu ?

— Je suis Gibor, mais cela ne t'apprendra rien. Je viens de toutes les cités et d'aucune en particulier, fit l'enfant d'un ton grave. Tu as de la chance que je me sois trouvé sur le chemin de Pra-O-Prana. Tu n'aurais pas vécu assez longtemps pour voir le soleil s'enfoncer dans les dunes.

Il eut un petit rire cristallin :

— Quelle drôle d'idée de venir dans cette contrée sauvage ! Tu n'as pas peur ?

— Bien sûr que si ! J'ai eu très peur jusqu'à ce que tu arrives ! Dis-moi, ai-je bien compris ? Tu n'es de nulle part ?

— Je ne crois pas t'avoir dit cela... !

— Bon..., fit Richard Blade, en se proposant de résoudre l'énigme un peu plus tard. Sommes-nous loin d'une ville ?

— Pra-O-Prana n'est qu'à quelques heures de marche. Mais c'est une ville qu'il vaut mieux éviter pour le moment.

— Et pourquoi ?

— L'homme-qui-parle-aux-oiseaux est venu de loin pour la brûler. Il n'y a plus que des cendres à Pra-O-Prana, fit l'enfant d'une voix sourde.

— Je suis ici pour empêcher que d'autres villes brûlent, dit Blade en cherchant le regard de Gibor. Veux-tu m'aider ?

— Tu es un guerrier courageux, je t'aiderai ! répondit Gibor. Mais comment vas-tu faire pour lutter contre une armée ?

— Nous verrons bien. Et puis, maintenant que tu es avec moi, peut-être auras-tu aussi des idées ?

— C'est bien possible ! s'exclama Gibor avec un petit rire espiègle.

Il était vêtu d'une étoffe verte qu'il avait passée entre ses jambes et nouée autour de la taille. Un petit sac de cuir battait ses reins et Blade lui demanda ce qu'il y avait dedans.

— Il y a des hameçons et du fil pour la pêche. Et un couteau. Et de quoi faire du feu. C'est sûr, je suis plus riche que toi ! Tu es comme un bébé qui sort du ventre de sa mère !

Et comme Blade faisait une mine dépitée, il éclata de rire :

— Ne crains rien ! Je suis là ! Je t'aiderai à trouver de quoi manger et de quoi t'habiller. Partons vers Liliam-Baka, nous rencontrerons sûrement des gens !

— Où se trouve cette ville ? demanda Blade.

— Par là, répondit Gibor en tendant le bras vers un point de l'horizon. Au sud de Pra-O-Prana, et au sud-est.

Et ils se mirent en marche. L'eau près de laquelle Blade s'était

relevé était une mer morte. Alentour, toute végétation était exclue.

Ils trouvèrent, beaucoup plus loin, un point d'eau et quelques arbres sous lesquels ils se reposèrent. Gibor était allé chercher de l'eau dans une feuille d'arbre, qu'il roulait en cornet afin de la rendre étanche. L'arbre ressemblait à un petit palmier au tronc énorme. L'enfant escalada l'un des arbres avec une agilité d'homme-singe et se percha sur la cime. Il scrutait le désert, une main en visière au-dessus de son front, pendant que Blade se baignait dans le point d'eau. Le soleil qui brûlait tout l'avait fait souffrir sans qu'il puisse se protéger.

Avec de larges feuilles, il confectionna une sorte d'ombrelle qu'il fixa au bout d'une branche. Ainsi parés ils reprirent leur route. Gibor trottait sans un mot près de Blade, semblant étranger à toute forme de fatigue...

Les pieds brûlés par le sable, Blade marchait de moins en moins vite, attentif au moindre accident de terrain. Ils distinguèrent bientôt de grands oiseaux noirs qui tournoyaient entre ciel et terre.

— Ce sont des hommes de Pra-O-Prana, dit Gibor avant qu'ils aient pu distinguer à quoi ressemblaient les corps.

Blade haussa les sourcils. Le petit garçon avait-il le don de voyance ? Il ne comprenait pas qu'un être aussi minuscule ne soit pas exténué et meurtri, après cette longue marche sous le soleil. Il lui était tombé dessus comme un don du ciel. C'était très mystérieux. Il n'y avait pas de réponse pour le moment et il fallait bien se contenter de cette marche vers l'inconnu...

Gibor se mit à courir en poussant des cris et les charognards s'éloignèrent en tournant de plus en plus large.

Il y avait cinq cadavres sur la route de Pra-O-Prana. Les traces étaient nombreuses et fraîches. Les hommes des vieillards enveloppés de longs manteaux blancs avaient été massacrés à l'arme blanche et les blessures étaient multiples. On avait tué ces hommes sans défense et à pied du haut d'un cheval. Gibor fit une grimace :

— Ce sont les hommes de Bilika qui ont fait cela. Ces cinq hommes étaient des Sages. Regarde-les bien, Richard Blade... Ceci est l'œuvre des soldats de Klotan, l'homme-qui-parle-aux-oiseaux.

— Pourquoi l'appelle-t-on ainsi ? demanda Blade.

— J'espère que tu ne le sauras jamais, murmura Gibor, les yeux dans le lointain.

— Dis-moi pourquoi, insista Richard Blade.

— Klotan est un chef de guerre qui sait parler aux oiseaux.

— Comme tu sais parler aux lézards ?

— Oui...

— Il peut parler à tous les oiseaux ? Ils le comprennent vraiment ?

— Bien sûr ! Ce don a fait de lui un chef de guerre. Mais seuls les rapaces sont ses alliés. Ils aiment, comme lui, le carnage et la mort, ajouta Gibor en se détournant des cadavres.

Blade déshabilla l'un des cadavres de son long manteau blanc et le revêtit. C'était une étoffe légère et douce comme de la soie. Il trouva également un ceinturon de cuir fauve, un couteau de chasse à large et épaisse lame et une gourde en peau de bête pleine d'eau. Lorsqu'il eut bouclé autour de sa taille le ceinturon, il se sentit mieux. Il redevenait le combattant inflexible et sûr de lui. Il fit jouer ses muscles puissants, cala la gaine du poignard sur son flanc et posa sa main sur la frêle épaule de Gibor.

— Conduis-moi à Liliam-Baka. Nous avons maintenant de l'eau et de quoi nous défendre, il ne me reste plus qu'à trouver une monture !

Ils tournaient les talons pour marcher sur les traces des chevaux quand Blade s'immobilisa. Il tendit l'oreille et son regard croisa celui de Gibor. L'enfant acquiesça d'un signe de tête. Aussi ténu qu'un souffle de vent, un gémissement montait des cadavres. Ils se précipitèrent et trouvèrent un vieillard moribond qu'un mort dissimulait en partie.

Une plaie béante à la base du cou et un œil crevé disaient avec éloquence la férocité des guerriers de Bilika.

L'homme n'en avait plus pour longtemps et râlait doucement. L'enfant s'approcha de lui d'un pas hésitant et se pencha. Alors, Blade put lire dans l'œil valide du moribond une stupeur indicible qui se transformait en émerveillement. Il rassemblait ses dernières forces, joignait les mains et ses lèvres entrouvertes formaient péniblement des mots que personne ne pouvait entendre. Gibor lui ôta une lourde bague qui enchâssait une pierre jaune et la tendit à Blade, interloqué.

— Il te fait don de cette bague, Richard Blade, expliqua l'enfant, et te demande de la porter jusqu'à l'arrivée du Sauveur...

Blade passa la bague à son doigt et l'œil du vieillard s'éteignit comme une bougie qu'on souffle.

CHAPITRE IV

Blade vérifia qu'il n'y avait plus aucun survivant parmi les gisants et chaussa une paire de cothurnes en cuir épais qui enveloppaient les mollets. Le mort, pour son dernier voyage, ne marcherait pas, mais les pieds de Blade étaient dévorés de mille pointes de feu.

Ils reprirent la route qui menait à Liliam-Baka et marchèrent sans échanger une parole jusqu'au coucher du soleil. Malgré ses protestations, Blade avait pris sur ses épaules l'enfant aux cheveux rouges, dès que ce dernier avait montré des signes de fatigue. Il avait faim et guettait la moindre trace de gibier sur le sol. Le sable était devenu plus rare et on rencontrait, de-ci, de-là, une végétation qui poussait son feuillage vers le ciel. Mais pas un fruit, pas une baie comestible. Malgré l'entraînement de soldat d'élite, les jambes de Blade commençaient à se faire lourdes, et une sourde colère l'envahissait, quand il tomba en arrêt devant une croisée de chemins. Il posa Gibor sur le sol et s'accroupit dans la poussière. Les traces d'au moins six ou sept cavaliers quittaient la route et s'en allaient vers les collines.

Les traces étaient profondes, les chevaux probablement chargés de butin. Blade se promit de leur épargner une trop longue route et souleva l'enfant dans ses bras.

— Je crois que ce soir nous aurons des chevaux, et un bon repas dans la panse ! Il va falloir aller vers les collines, et attaquer ces cavaliers. Tu es d'accord ?

— Je te suivrai où tu voudras, Richard Blade. J'ai confiance en toi, répondit l'enfant. Les collines sont celles de Vahé-Vatcha. Je les connais bien. Ils campent souvent là-bas quand ils vont vers Liliam-Baka. Nous pouvons les surprendre, je te montrerai.

Ses traits étaient tirés par la fatigue, mais il tenait bon. Blade sentait en lui une implacable volonté, très étonnante pour un enfant de son âge.

Ils furent au pied des collines alors que les étoiles s'allumaient par milliers dans le ciel. Blade ne pouvait plus suivre les traces et devait faire confiance à Gibor. Ils marchaient sans déplacer une seule pierre, l'enfant avançant en éclaireur sur une petite piste qui serpentait en lacets serrés autour de la colline boisée. Ils communiquaient par signes dans la lueur lunaire, et parfois l'enfant s'arrêtait en lui demandant

d'attendre là. Il revenait et l'entraînait à nouveau, un doigt sur ses lèvres.

Et soudain des éclats de voix leur parvinrent, des rires de troupier en goguette, affairés à satisfaire ce que tout homme d'armes désire le plus. Boire et forcer des filles. Blade sortit son poignard et l'enfant se coula sans un bruit vers les lueurs du campement.

Blade attendit son retour, caché près d'un buisson dont l'odeur forte lui emplissait la gorge. Il avait posé son manteau sur le sol et combattait nu, comme ces soldats grecs que l'on voit sur les bas-reliefs du Metropolitan Muséum... Le manteau blanc pouvait lui coûter la vie et il avait la ferme intention de remplir sa mission sans y laisser de plumes.

Gibor revint au bout d'un temps qui parut une éternité à Blade. L'enfant se pencha vers l'homme accroupi et lui murmura à l'oreille :

— Il y a un guerrier en faction à chaque extrémité du camp. Les autres s'amusent avec des femmes qu'ils ont dû faire prisonnières à Pra-O-Prana. Les chevaux sont près des gardes, ils sont huit. Que les dieux t'accompagnent et protègent ton bras ! souffla Gibor.

— Lorsque nous serons près de la sentinelle, chuchota Blade, nous nous séparerons et tu iras vers la gauche, en faisant rouler quelques cailloux que tu auras ramassés. N'oublie pas. Il faut que le garde se dirige vers toi. Allons-y !

Le guerrier de Bilika mesurait deux mètres de haut et était assis sur le bord d'un fossé. Sa faction n'était qu'une simagrée qu'on lui avait imposée pour le tenir loin des femmes pendant un couple d'heures ! Qui aurait pu l'attaquer ?

Il chantonnait d'une voix sépulcrale une marche de soldat, qui disait que les guerriers de Bilika sont les enfants de la mort, que leur pas résonne dans les cœurs de tous les hommes, semant la terreur et la honte...

Il dressa l'oreille quand Gibor lança les premiers cailloux et se redressa de toute sa haute stature. Il fit trois pas dans la direction du bruit, et un juron roula dans sa gorge, bientôt transformé en un gargouillis ignoble. L'acier du poignard de Blade venait de lui trancher la carotide, et la main puissante de l'agent secret s'était plaquée sur son mufle, étouffant le cri qui montait. Blade le maintint dans cette position pendant quelques secondes, puis il le fit glisser dans le fossé et essuya ses mains baignées de sang contre la veste en peau. Il défit le baudrier, récupéra le sabre et le poignard du mort et fit signe à Gibor de le rejoindre.

— Nous allons faire exactement la même chose pour l'autre garde..., murmura-t-il à l'oreille de l'enfant. Tu as été épatant. Viens !

L'homme était assis près des chevaux et buvait, gourde aux lèvres, une eau-de-vie qu'il avait probablement trouvée dans le sac de Pra-O-Prana. Dans le clair de lune, sa barbe noire le rendait encore plus farouche. Gibor lança un caillou à trois pas de lui et il se tourna aussitôt vers le bruit, tous ses sens en alerte. Au deuxième caillou, il sauta sur ses pieds et tira l'épée du fourreau. Était-ce la boisson qui le rendait plus téméraire ? Il marcha rapidement vers l'endroit où se trouvait Gibor, poussa un rugissement en découvrant le gamin et leva son épée sans se poser de question. Blade ne lui laissa pas le temps. Sa lourde épée chuinta dans l'air moite et décolla la grosse tête barbue qui roula sur le chemin. Horrifié, Gibor la regardait se poudrer dans sa course sanglante pour finalement s'arrêter contre une branche morte.

Énervés par l'odeur du sang, les chevaux piaffaient. Un hennissement déchira la nuit et Blade attrapa rapidement l'étalon qui bougeait le plus par la bride. Il fit un signe à Gibor.

— Viens vite leur parler avant qu'ils alertent les autres soldats !

Il y avait là huit splendides chevaux non sellés qui commençaient à s'agiter. L'enfant aux cheveux de cuivre trotta au milieu d'eux, distribuant de petites tapes sur le front de l'un, caressant la joue de l'autre, tout en leur murmurant des mots qui semblaient les calmer.

L'épée à la main et tous ses sens en alerte, Blade entendait les cris des filles que les guerriers devaient se renvoyer, et les jurons obscènes des hommes de Bilika, occupés à satisfaire leurs envies comme des chiens furieux... Blade rampa jusqu'à la lisière du campement et observa la scène.

Les hommes de Klotan avaient allumé un feu et formé un cercle tout autour. Quatre jeunes femmes aux longs cheveux d'ébène se partageaient leurs assauts, en poussant parfois des cris de douleur. Une grosse pièce de gibier était posée à proximité sur des pierres brûlantes et, lorsqu'un guerrier n'était pas occupé à violer l'une des quatre malheureuses, il taillait dans la viande une large tranche qu'il dévorait comme un loup. Le vin qu'ils tiraient des outres en peau de bête devait être particulièrement généreux, car ils semblaient avoir tous atteint un degré d'ébriété avancée.

Blade serra les mâchoires et compta les hommes. Ils étaient six guerriers, aussi grands et forts que les deux sentinelles qu'il venait de tuer par surprise. Mais s'il pénétrait dans le cercle avec l'intention d'interrompre le calvaire de ces malheureuses, la surprise était exclue, et il ne pourrait triompher avec sa seule épée. Il sentit la petite main de Gibor sur sa jambe et l'enfant se hissa jusqu'à lui.

— Viens, Richard Blade. Partons avec les chevaux. Tu ne peux faire mieux pour l'instant. Viens..., pria Gibor.

Blade et Gibor retournèrent aux chevaux sans un bruit. Le vent s'était levé et les arbres frissonnaient doucement. Ils galoperaient toute la nuit et, si le vent était bon, ils ne laisseraient pas de traces.

L'enfant détacha deux chevaux, leur chuchota quelques mots avant de les conduire sur le chemin qui serpentait tout le long de la colline.

Blade lui fit signe de s'arrêter et s'approcha de lui.

— Attends-moi. Il faut emmener tous les chevaux. Ou les tuer... Sinon les hommes de Klotan nous rattraperaient vite et nous couperaient en tranches !

— Tu n'as pas le droit de faire cela ! s'indigna Gibor. C'est aussi cruel que de tuer un brave homme ! Emmène ceux qui restent, mais ne les tue pas.

Blade considéra le petit bonhomme d'un air pensif. L'idée de tuer les chevaux lui répugnait, à lui aussi. Ils les emmèneraient donc avec eux... En essayant de ne pas rameuter toute la troupe !

— Tu as raison, concéda-t-il. Emmenons tous les chevaux.

Sans attendre, Gibor retourna vers les chevaux et recommença son manège de caresses et de mots doux. Blade tenait les longues des deux autres et observait, au clair de lune, la performance du gamin. Amener en pleine nuit six chevaux sur un sentier de chèvre, sans faire de bruit, n'était pas à la portée du premier venu.

Blade caressa la joue de sa monture et se hissa sur son dos. Monter à cru était pour lui une partie de plaisir.

Ils allèrent au pas – Gibor en tête avec les chevaux et Blade en arrière-garde – pendant une centaine de mètres puis ils continuèrent au petit trot jusqu'à la plaine. Le petit garçon, minuscule sur un étalon pommelé, était une image que Blade n'oublierait jamais...

— Avant Liliam-Baka, il y a une bourgade où nous pourrions nous arrêter pour nous reposer ! cria Gibor. Suis-moi !

Ils galopèrent sans arrêt jusqu'à ce que Gibor engage son cheval dans une petite rivière. Ils s'arrêtèrent alors pour faire boire les chevaux et remontèrent à gué pendant plusieurs kilomètres, noyant leurs traces. Là-bas, les soudards ivres de vin et de viol avaient peut-être trouvé leurs morts. Les chevaux s'étaient égaillés dans la plaine, non loin du cours d'eau. Ils finiraient probablement par retourner à l'état sauvage.

Blade allait ordonner un campement pour la nuit quand ils aperçurent les lumières de Salika. Il y avait peut-être trente ou quarante maisons toutes blanches à deux niveaux et pas de murailles autour du bourg, la médiocrité de l'endroit ne pouvant en aucun cas

attirer les pillards...

Dans les rues tracées à angle droit quelques rares passants les dévisageaient d'un air méfiant. L'enfant inclinait la tête à chaque rencontre et se tenait bien droit, comme s'il n'avait pas chevauché une bonne partie de la nuit.

Ils attachèrent leurs chevaux sur une place faiblement éclairée, près d'un immense abreuvoir en pierre taillée et Blade se mit à la recherche d'une auberge où ils pourraient avaler un peu de nourriture et dormir quelques heures. La faim les tenaillait et tous leurs muscles étaient douloureux.

C'est à un jet de pierre qu'ils trouvèrent, guidés par le bruit, l'auberge de Salika, la seule et unique du bourg. Sa façade n'incitait pas aux joyeuses agapes, elle était lépreuse et puante comme un mur d'écurie et Blade eut un mouvement de recul. Mais Gibor lui tenait la main et les émeraudes le regardaient, criant famine !

Il poussa la lourde porte en bois massif et cligna des yeux. De l'extérieur, on ne pouvait se rendre compte du lieu où l'on allait entrer. Des boiseries sculptées soutenant une multitude de statuettes en bois polychrome s'étaient étalées sur tout le pourtour des murs. Au plafond pendaient des suspensions en verre multicolore d'une grande beauté qui inondaient le lieu d'une lumière irréaliste. Les tables étaient des sculptures de pierre, creusées en leur centre d'un hémisphère. Dans le fond de la salle voûtée en arcs de cercle se dressait un imposant comptoir en pierre d'un rouge corallin, et derrière, deux hommes de haute stature qui tranchaient de la viande et versaient du vin. Sur le côté, un escalier en colimaçon qu'on devait emprunter pour aller se coucher...

Plusieurs petits groupes d'hommes, vêtus comme des marchands, étaient attablés et buvaient sec en s'accompagnant de viande séchée. Les femmes ne devaient pas être autorisées à partager les douceurs d'un tel endroit, ou alors un couvre-feu leur était imposé. Il n'y en avait pas une pour égayer le lieu.

Blade et Gibor s'installèrent à une table libre sans se préoccuper des regards qui convergeaient sur eux. Le silence qui était tombé sur la salle à leur arrivée dura le temps d'un bref examen, puis le brouhaha des conversations et des rires reprit.

L'aubergiste s'approchait déjà de leur table d'un pas pesant. L'homme était de haute stature et ses bras nus inspiraient le respect. Son visage couturé, ses traits aplatis par les combats formaient un masque effrayant de férocité. Blade eut un imperceptible sursaut lorsqu'il l'entendit demander :

— Que voulez-vous boire, étranger ?

De cette carcasse monstrueuse sortait un filet de voix ridicule, comme celle d'une poupée. Les grands yeux émeraude de Gibor se posèrent sur Blade pour lui conseiller de ne pas rire.

— Nous voulons de l'eau et du vin et aussi de quoi nous restaurer, répondit Blade.

— D'où venez-vous, en pleine nuit ? demanda encore l'aubergiste.

— De Liliam-Baka, répondit rapidement Gibor. Nous sommes aussi fatigués et affamés qu'on peut l'être !

— Vous trouverez une écurie derrière la maison. Vous pourrez y emmener vos chevaux pour la nuit, ils auront eau et fourrage que vous paierez ici.

— Pourrons-nous prendre un peu de repos dans votre maison ? demanda Blade.

— Je vous montrerai une chambre quand vous aurez mangé. Un ventre creux n'est pas l'ami des rêves. Je vais vous apporter à manger, fit le géant en tournant les talons.

— J'ai eu du mal à rester sérieux ! chuchota Blade à Gibor. Quelle drôle de voix pour un homme aussi fort !

— Ce n'est pas drôle, observa Gibor d'un ton sévère. Il a eu les cordes vocales tranchées dans un combat, il y a de nombreuses lunes. Avec lui, les sourires ne restent pas longtemps sur les visages des hommes !

— Comment sais-tu tout cela, petit Gibor ?

— Je le sais, répondit le petit garçon en se rinçant les mains dans la demi-sphère emplie d'eau.

— Crois-tu que nous soyons en sécurité ici ?

— Nous ne serons plus jamais en sécurité tant que tu n'auras pas accompli ta mission, Richard Blade, mais il faut bien manger et boire de temps en temps, non ?

— Ma mission ? articula Blade, suffoqué. Que sais-tu de ma mission ?

— Attention, le patron arrive ! Oh, j'ai tellement faim que je mangerai le plat ! s'écria Gibor en battant des mains.

Le colosse déposa les pichets et la viande sur la table ainsi qu'une grosse boule de pain qui sortait du four. Ils se jetèrent sur la nourriture comme s'ils n'avaient pas mangé pendant des semaines. La bouche pleine, Blade se rapprocha de Gibor et chuchota :

— Explique-moi ce que tu sais, je suis très intéressé...

Le petit garçon mangeait de si bon cœur et il hochait la tête avec tant de malice que Blade n'insista pas. Le mystère grandissait, mais on

verrait plus tard. Pourquoi ne pas profiter de ce moment agréable ? Y en aurait-il un autre de cette qualité ? Blade le souhaita ardemment.

Le repas terminé ils allèrent chercher les chevaux et les conduisirent derrière l'auberge. Ils réveillèrent un palefrenier sans âge qui mena les chevaux à l'écurie sans dire mot.

La chambre dans laquelle Môzi, l'aubergiste à la voix de poupée, les conduisit, était grande et spacieuse. Une large fenêtre, en façade, laissait entrer l'air frais de la nuit. Il y avait un lit sur lequel Blade s'abattit et, près de la fenêtre, un divan bas qui faisait bien l'affaire de Gibor. Le petit garçon s'endormit dès qu'il entendit Blade ronfler.

CHAPITRE V

Dans la nuit qui enveloppait le désert de Bamaro, l'homme-qui-parlait-aux-oiseaux chevauchait avec cent compagnons et leur butin de guerre.

Ils laissaient derrière eux les ruines fumantes de ce qui avait été la ville de Pra-O-Prana. Sur le chemin du retour, ils avaient trouvé les chevaux en liberté et les guerriers qui voulaient passer un peu de bon temps...

On avait allumé des torches de résine qui formaient comme un long serpent de feu.

Klotan avait eu un rire féroce en les contemplant, blancs de poussière, essayant de marcher vers un hypothétique salut, traînant les filles nues et pleurant de honte avec eux.

— Vous avez laissé tuer deux de vos compagnons ? On vous a volé vos chevaux ? Pour remplir ces chiennes de Pra-O-Prana ? Oh, mes soldats... combien de peine vous me faites ! Valeureux guerriers de Bilika, surpris par peu de gens ! S'ils avaient été en nombre, vous mourriez, bien sûr... gronda Klotan en secouant ses boucles blondes.

Il contempla les hommes de guerre qui baissaient la tête, honteux et fourbus, et les filles muettes de terreur devant la puissance formidable que dégageait cette troupe.

— L'un de vous doit servir d'exemple et sauver les autres ! dit Klotan en hochant la tête, comme si la décision qu'il venait de prendre l'avait plongé dans la tristesse. Qui sera celui-là ? Désignez-le vite, ou vous mourrez tous les six...

Il détourna son regard des six hommes atterrés et remonta la colonne de cavaliers jusqu'à la tête, le regard perdu dans la nuit d'encre. Les hommes s'interrogeaient des yeux, tétanisés par la décision machiavélique de Klotan. Il revenait au pas de son cheval, et n'était plus qu'à quelques mètres du petit groupe, quand l'un des hommes se détacha d'un pas décidé et leva bravement la tête vers le chef de guerre.

— Tue-moi, Seigneur. Je l'ai mérité, lança-t-il d'une voix ferme.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Klotan.

— Orpan, Seigneur.

— Tu n'as donc pas peur de la mort ?

— J'ai peur. Mais la mort sera plus clémente pour moi si j'arrache cinq hommes de ses griffes ! répondit le guerrier.

— Bien..., dit Klotan d'un air songeur, puis, s'adressant à ses soldats :

— Qu'on attache ces imbéciles ! Que l'on donne un cheval à Orpan ! Vous allez mourir, chiens peureux ! Vous ne valez pas plus cher que la fiente des oiseaux ! Quant à toi, remercie les dieux de t'avoir donné du courage ! Pour cela tu ne mourras pas ! lança-t-il à Orpan.

Aussitôt, des cavaliers entourèrent le petit groupe, hommes et femmes furent jetés dans la poussière.

— Vous avez aimé vous accoupler ? Qu'on les attache face à face avec ces chiennes aux entrailles pourries ! rugit Klotan.

On les lia par couple et comme l'un des malheureux restait seul, on le plaqua sur le dos de l'une des femmes.

— Regardez ces hommes ! lança Klotan à la colonne de cavaliers. Ils ont mérité de mourir comme des chiens galeux jusqu'au dernier moment ! N'oubliez jamais ces misérables !

Il tendit le bras et un guerrier lui tendit une arbalète. Le seigneur de Bilika lâcha quatre flèches qui clouèrent hommes et femmes, formant le dernier trait d'union jusqu'à la mort. Ils agoniseraient toute la nuit et, ensuite, sous le soleil brûlant du désert de Bamaro...

Dans un grondement de tonnerre, la colonne armée passa devant les suppliciés hurlant de douleur.

Maintenant, Klotan chevauchait en vue de Salika dans l'aube qui pointait.

Fidèle à sa tactique de guerre, Klotan entra dans la ville par trois chemins différents, fractionnant sa colonne de cavalerie en trois unités autonomes. À Salika, il était en pays conquis mais, chaque jour, le soleil pointait pour lui parce qu'il se méfiait de tous. Ils ne s'installaient jamais dans les mêmes quartiers et envoyaient des estafettes préciser aux autres leur position.

Et Klotan choisit de s'arrêter dans l'auberge de Môzi, l'homme à la voix de poupée.

*
* *

Richard Blade entendit un étonnant cliquetis et un mal de gorge prononcé lui fit ouvrir les yeux. Il mit quelques minuscules secondes à se rendre compte qu'il n'était pas le jouet d'une hallucination et dut enfin se rendre à l'évidence. Il était entouré d'une douzaine d'hommes

à la mine féroce, puissamment armés. L'un d'eux lui avait, en guise de préambule, chatouillé la pomme d'Adam avec une lourde épée. À y regarder de plus près, c'était la sienne. L'écrasante fatigue et le repas bien arrosé avaient eu raison de lui. Les réflexes de vieux routier de l'aventure, ne dormant que d'un œil, avaient été sérieusement émoussés !

Il essaya de bouger et sentit aussitôt la pointe de l'épée entrer dans les chairs. Il jeta un coup d'œil vers le divan. Gibor avait disparu. Ou bien il avait été cueilli dans son sommeil et Dieu seul savait ce qu'ils en avaient fait...

— Qui es-tu, étranger ? demanda l'un des soldats.

— Je m'appelle Richard Blade...

— D'où viens-tu ?

— Du royaume d'Angleterre.

— Par quel moyen es-tu venu ? Où sont les hommes qui t'accompagnent ?

— Je suis venu seul. Ne peux-tu enlever ton épée... ?

— Ne bouge pas, ou je te tranche la gorge ! Qui t'as donné ce manteau et cette épée ? Parle !

— Je les ai trouvés avec les deux chevaux qui sont à l'écurie, dans le désert.

— Tu es un imbécile, si tu penses que nous allons avaler ces sornettes !

— C'est pourtant la vérité !

— Pauvre fou ! Tu vas regretter d'avoir vu le jour ! Tu as tué deux hommes et enlevé leurs chevaux ! Emmenez-le, Klotan veut le voir, dit le guerrier, en posant un regard de mépris sur le prisonnier.

Blade fut traîné jusqu'au bas des marches de l'escalier qui menait à la salle de l'auberge.

Un homme de haute taille, aux cheveux longs et blonds comme de l'or, était attablé avec une douzaine d'autres soldats et mangeait de bon appétit, taillant des tranches de viande dans une pièce de gibier, avec un coutelas large comme la main.

— Il dit s'appeler Richard Blade du royaume d'Angleterre, Seigneur, expliqua le chef d'escouade.

— C'est la vérité, confirma Blade.

— Pourquoi as-tu tué deux de mes hommes ? demanda l'homme-qui-parlait-aux-oiseaux.

— Je n'ai tué personne, répéta Blade. J'ai trouvé armes et chevaux dans la plaine ! Est-ce un crime ?

Blade tournait et retournait la situation dans sa tête sans trouver une issue satisfaisante. Il était fait comme un rat. L'homme était certainement celui dont avait parlé Gibor. Autant dire que sa vie s'arrêterait sur Vesta. Un voyage de trop. Une translation qu'il aurait dû éviter. Sa seule issue était de nier jusqu'au bout en essayant de semer le doute dans l'esprit du seigneur de Bilika.

L'homme-qui-parlait-aux-oiseaux était en face de lui. « Il vaut mieux que cela n'arrive pas », avait averti le petit garçon aux cheveux rouges. Mais où se trouvait donc ce garnement... ?

— Je ne te crois pas, dit Klotan, après avoir bu une gorgée de vin. Tu es un guerrier, pas un pèlerin. Pourquoi avoir cette épée à la ceinture et ce poignard ? Si tes intentions n'étaient pas de tuer, pourquoi ?

— Je ne connaissais pas cette terre, j'ai préféré garder les armes pour me protéger...

— Il y avait un enfant avec toi. Où est-il ?

— Je n'en sais rien. Je suis étonné de ne pas le voir ici, répondit Blade, sincère.

— Tu mens ! Faudra-t-il que je t'arrache les oreilles pour que tu cesses de me prendre pour un niais ?

Klotan se leva et s'approcha de Blade à le toucher. Il prit une profonde inspiration qui gonfla son torse formidable et gronda :

— Il va falloir trouver les réponses aux questions que je t'ai posées, Richard Blade !

Avant que Blade ait pu esquisser un geste de parade, Klotan l'avait frappé sous les côtes des deux mains, avec une violence qui lui coupa le souffle et lui fit plier les genoux. À quatre pattes sur le carrelage, Blade vit un voile noir passer devant ses yeux. Le ventre traversé de douleurs, il essaya péniblement de se relever et poussa un gémissement.

— Emmenez cet homme dans un lieu sûr et qu'on le garde, jusqu'à ce que j'aie décidé de son sort. Hoswa, tu en répondras ! dit Klotan. Allez ! Je ne veux plus voir cet imbécile !

Blade était un athlète de plus d'un mètre quatre-vingt-cinq, dont le poids frisait les deux cents livres. Celui que Klotan avait appelé Hoswa l'empoigna au collet et le releva d'une main.

— Allons, noble étranger, accompagne-moi dans ta nouvelle demeure ! ricana-t-il.

Et il lança un coup de pied dans le bas des reins de son prisonnier, qui le fit valser à deux mètres en avant.

Blade s'étala de tout son long. Dans sa bouche, il eut soudain le

goût du sang. Un genou en terre, il se releva lentement. Hoswa était près de lui et riait à gorge déployée. Blade leva la main gauche en signe d'allégeance, et frappa de la droite en hurlant, avec toute la fureur qui roulait dans ses tripes. La carotide broyée, le guerrier de Bilika eut un hoquet et tomba foudroyé. Blade pivota et son pied se planta entre les cuisses du plus proche, lui arrachant un hurlement sauvage. Deux guerriers se ruaient sur lui, l'arme à la main.

— Ne le tuez pas ! lança Klotan. Je le veux vivant !

Il bascula en arrière, plaqué aux jambes, renversé par une demi-douzaine d'hommes. Ce fut l'hallali. Sa tête explosa et une gerbe d'étincelles rougeâtres noya son regard. L'un des guerriers venait de lui assener un coup de banc sur le crâne. Le sang giclait, incendiant le manteau de gerbes pourpres. Blade eut un dernier regard pour Klotan qui se penchait vers lui en grognant, désolé :

— Quel bon soldat tu aurais fait... Tu es certainement un homme de valeur, pauvre Blade. Emmenez-le !

Ils furent une dizaine d'hommes à traîner Blade jusqu'à sa geôle. Ils se méfiaient, le tapaient du plat de l'épée dès qu'il faisait mine de se réveiller. Ils l'emmenèrent dans la vieille ville sans le remettre sur pied et les bottes de Blade claquaient sur les pavés.

Les hommes et les femmes sortaient des maisons pour contempler le spectacle. Qui donc était cet étranger que les guerriers de Klotan ne tuaient pas ?

*

* *

Lorsqu'il reprit connaissance, il se trouvait dans une pièce aux murs jaunis, mangés d'humidité. Il y avait une table, un tabouret en bois et une paillassse en paille de riz pour dormir. L'air et la lumière pénétraient par une ouverture carrée d'une coudée de côté, grillagée et fermée par trois épais barreaux de fer. On avait dû lui administrer une correction alors qu'il était encore inconscient. Son corps entier était douloureux et il avait de nombreuses coupures à la tête. Il passa la main sur son visage et sentit le sang craquelé par plaques épaisses. Ils avaient pris soin de lui, les guerriers de Bilika...

Sa mission consistait à anéantir Klotan et les guerriers de Bilika et le monarque mégalomane qui dirigeait tout cela. À découvrir les clés qui donnaient l'accès à cette Connaissance...

À peine avait-il croisé le fer qu'il se retrouvait enfermé comme un rat, promis à une mort certaine, face à l'homme-qui-parlait-aux-oiseaux...

« Mon vieux Richard », se dit-il, « ce serait du plus mauvais goût

de ne pas retourner dans l'ancre de Lord Leighton. Il ne te le pardonnerait sans doute pas. Et ce cher vieux J en ferait une maladie. » Nanti de cette constatation réconfortante, Blade s'approcha de la porte. Elle était lourde, épaisse et garnie de clous à tête de diamant. Aucune ouverture ne permettait d'observer le prisonnier, et si l'on venait pour ouvrir la porte il entendrait les pas. Il s'appuya de tout son poids et se rendit compte que la fermeture était constituée de deux gros verrous de fer placés dans le haut et le bas de la porte, avec une serrure importante dans le milieu, dans le plus pur style médiéval.

Blade eut devant les yeux l'anneau surmonté d'une pierre jaune que le vieil homme mourant lui avait offert. La pierre était translucide, avec des reflets dorés lorsque la lumière la traversait. Si cette bague était bénéfique pour celui qui la portait, c'était pour elle le moment de montrer ses qualités !

Blade transporta la petite table en bois au-dessous du soupirail grillagé et sauta dessus. Son nez arrivait au ras de l'ouverture. Il vérifia la solidité du grillage en mailles fines. Elle était très moyenne et il saurait s'en débarrasser. Un coup d'œil sur les barreaux le renseigna également. Ils étaient plantés solidement dans une espèce de mortier rougeâtre et craquelé. Il n'était pas question d'envisager de les tordre. Le soupirail donnait sur une cour fermée par un portail à double battant de bois, d'une hauteur d'environ quatre mètres... Blade pouvait voir les pavés disjoints et les herbes folles qui poussaient un peu partout. Il devait être dans une propriété de notable, qu'on avait mise à la disposition de Klotan et de ses hommes. Régulièrement, un groupe de deux ou trois hommes passait dans son champ de vision, le verbe haut, l'épée leur battant le flanc.

Pour combien de jours avaient-ils installé leur campement à Salika ? Il y avait dans l'air des effluves de sang, comme si on avait abattu du bétail non loin de là et déposé en plein air les quartiers de viande. Blade arracha un coin du grillage et empoigna un barreau. Il n'y avait pas un millimètre de jeu !

Il sauta à terre, remis la table à sa place et se mit à arpenter sa cellule de long en large, comme si sa vie allait dépendre du nombre de pas qu'il ferait dans un laps de temps limité...

Il allait prendre le parti de s'allonger sur la paille pour reprendre des forces lorsqu'il entendit une rumeur monter au loin, enfler pour devenir le cri d'une populace, puis des cavalcades d'hommes en armes marteler la cour et les environs de sa prison. On entendait maintenant les sabots des chevaux que les cavaliers faisaient sortir en poussant de grands cris. Une espèce d'ordonnance les avait saisis qui groupait les cris et les martèlements des sabots. La troupe sortait en colonne, pressée par un événement dont Blade ignorait la

nature.

Il se rapprocha de la porte et colla son oreille. Personne ne s'empressait de venir le chercher pour l'extraire de sa prison. Ils étaient trop occupés. Une odeur de brûlé lui chatouilla les narines. Il rapprocha la table, sauta dessus et regarda par le soupirail. Un incendie s'était déclaré non loin de là, il le sentait et entendait les soldats se précipiter vers le sinistre en vociférant des ordres. Ils avaient déserté la cour, preuve que le feu ne s'était pas déclaré dans la maison où ils se trouvaient. Un grondement, un martèlement de sabots et des hennissements renseignèrent Blade.

Les écuries ! C'était la raison de ce tumulte ! Les cavaliers devaient être aux cent coups !

Il lui fallait profiter de ce désordre pour s'évader ! Il allait sauter à terre et prendre la table pour défoncer la porte quand une grosse boule rouge se profila dans l'encadrement. Gibor ! Le gamin était là et jetait des chaînes autour des barreaux.

— Aide-moi, vite, Blade !

En un éclair, Blade comprit tout. Des deux mains, il arracha le grillage, crocha les chaînes et les enroula autour des barreaux tandis que Gibor détalait comme, un lapin avec l'autre extrémité. Merveilleux petit bonhomme !

Gibor avait amené un cheval près du soupirail et attaché la chaîne qui entourait les barreaux au pommeau de la selle. Il sauta en selle avec agilité et talonna le pur-sang en criant. Sacrebleu... il parlait au cheval ! Blade, les deux mains accrochées aux barreaux, sentait l'encadrement de maçonnerie trembler, se fissurer... Les barreaux ne pliaient pas, mais le cheval arracha tout, provoquant une large brèche dans le mur et un nuage de poussière ocre.

Blade se rua à l'extérieur, sauta sur le cheval avec Gibor.

Un couple de cavaliers entraînait dans la cour à grand fracas. Blade enroula la chaîne autour de son poing et la fit tourner.

— Couche-toi ! hurla-t-il à Gibor, en voyant les deux hommes tirer leur épée.

De toutes ses forces il cingla la tête du plus proche. Les maillons d'acier fouettèrent le visage de l'homme, arrachant les chairs, l'aveuglant sous un déluge de sang. Il fit faire aussitôt volte-face à son cheval et sentit le feulement de la lourde épée lui raser la joue. Emporté par son élan, l'autre cavalier lui tournait le dos. Blade lança la chaîne autour de son cou et le désarçonna.

— Va-t'en vite ! Nous n'avons pas le temps ! cria Gibor.

L'enfant avait raison. Blade piqua des deux et franchit le lourd

portail au galop. Les règlements de compte n'étaient que partie remise. Il fallait d'abord trouver un lieu sûr, échapper aux hommes de Bilika qui ne tarderaient pas à se mettre à sa poursuite. Plus tard viendrait le temps de la vengeance. Le temps de l'extermination...

— Va vers le nord ! cria l'enfant aux cheveux rouges.

— Où étais-tu passé ? hurla Blade en tirant sur la bride.

— Je t'expliquerai ! répondit l'enfant. Va !

Le soleil était au milieu du ciel, brûlant, impitoyable. Blade galopait dans la poussière du désert, la face recouverte de plaques de sang séchées qui boursouflaient ses traits. Ses lèvres brunies par le sang se craquelaient comme une terre qui meurt. Contre son ventre, l'enfant aux cheveux rouges qui gigotait en riant :

— Blade ! Blade ! On les a eus ! Nous sommes sauvés !

Gibor se dressait de temps en temps sur la selle et regardait en arrière. Non. Le ciel ne s'assombrissait pas. Les oiseaux du seigneur de Bilika n'avaient pas entamé la chasse...

CHAPITRE VI

Ils galopèrent jusqu'à ce que se dressent les collines vertes. Des roches rouges essayaient d'atteindre le ciel. Ils se glissèrent dans les gorges étroites et l'enfant montra du doigt un chemin :

— Blade ! Par là ! Nous sommes sauvés !

— *God bless you !* hurla Richard Blade en éperonnant sa monture.

Entre les collines, la terre était rouge et constellée de taches jaunes qui brillaient au soleil. La chaleur était tombée sur eux, faisant battre les tempes et cligner les yeux qui semblaient s'assécher. Ils galopèrent comme s'ils voulaient avaler toute la poussière des collines...

— Va doucement ! C'est ici, Blade !

Blade aperçut une ouverture dans la montagne. Une poche sombre, cernée de verdure grimpante comme des vignes sauvages. Un passage, ou une grotte. Il mit le cheval au trot et s'approcha de la caverne en plissant des yeux brûlés par le soleil.

— Connais-tu cet endroit ? demanda-t-il à l'enfant.

— Sois sans crainte ! Dans cet endroit, nous serons tranquilles ! répondit l'enfant d'une voix assurée.

Dès que le cheval eut pénétré dans la montagne, Blade sentit ses membres tressaillir de bonheur. C'était un véritable bain de jouvence. Était-ce la fraîcheur qui suintait de la roche et revivifiait ses membres perclus de douleur ? Ou bien entraînait-il dans un nouveau monde que le petit garçon aux cheveux rouges allait lui faire découvrir ? Quoi qu'il en fût, les narines bouchées par les caillots de sang se libérèrent et aspirèrent de copieuses bouffées d'oxygène, vierges de toute souillure. Gibor sauta de cheval et poussa des cris de joie.

— Blade ! Nous sommes sauvés ! Sauvés !

C'était comme une fossette que la montagne acceptait de voir envahie pour un bref instant. Elle était fraîche et parfumée. Le sol – qui paraissait de roche basaltique – épousait le pied avec une tiédeur déconcertante. On pensait entrer dans l'ancre du dragon, on se retrouvait dans une sphère qui ressemblait beaucoup plus à un cocon qu'à l'antichambre du diable !

Blade mit pied à terre et regarda alentour. Sur les parois noires de l'immense caverne, des plaques de roche polie pour laisser aux

hommes la possibilité d'inscrire un message théogonique ou une recette de cuisine s'étaient. Elles étaient toutes recouvertes d'inscriptions que Blade était, pour le moment, dans l'impossibilité de déchiffrer. Ils avancèrent quelques mètres et tombèrent sur du fourrage fraîchement déposé.

— C'est un relais ? Qui vient avec le fourrage ? demanda-t-il, plutôt par jeu.

Le petit garçon était assis sur une dalle noire et le regardait, avec de grands yeux émeraude.

Blade eut une bouffée de reconnaissance et s'approcha de lui. Il prit l'enfant dans ses bras, le souleva à bout de bras et poussa un rugissement :

— Gibor ! Tu m'as sauvé la vie ! Tu peux tout me demander !

— Sauve-nous, murmura le petit garçon en baissant les yeux. Sauve-nous, Richard Blade !

Il reposa l'enfant sur ses pieds et hocha la tête.

— Tout ce que je suis capable de faire, je le ferai ! assura-t-il, en s'asseyant sur le basalte.

Il savait que l'engagement n'était pas mince. Il lui faudrait combattre comme un lion, avant d'avoir satisfaction.

Sa main recouvrit la petite main de Gibor et l'enveloppa.

Un bruit sourd, tout d'abord, comme un orage lointain, montait entre les monts et allait s'amplifiant. Un grondement suivit, qui était l'annonce d'une cavalerie de trente ou quarante hommes qui galopaient bon train. Blade se redressa et regarda autour de lui, cherchant une issue de secours.

— Ne crains rien, ils ne verront pas cette grotte, assura Gibor d'une voix douce.

Blade posa les yeux sur le petit garçon. Rien ne venait troubler les lacs d'émeraude.

— Ils ne la verront pas ? demanda-t-il, incrédule.

— Elle n'existe que pour toi et moi, tu sais... Viens voir, viens.

Il entraîna Blade jusqu'à l'entrée de la grotte et ils virent les cavaliers arriver à bride abattue, soulevant d'énormes nuages de poussière. Ils passèrent tous, sans un regard pour l'homme et l'enfant qui les observaient, postés sur le seuil, à quelques mètres d'eux.

— Gibor, que s'est-il passé ? demanda Blade, troublé jusqu'au plus profond de son être.

Il s'était accroupi et tenait l'enfant par les épaules, scrutant les émeraudes avec une insistance qui fit sourire Gibor.

— Il suffit de vouloir quelque chose avec suffisamment de force, répondit Gibor. Et cela se réalise, tu vois...

— Tu veux dire que la grotte n'existe pas ? demanda Blade.

— Tu es bête. Évidemment qu'elle existe, mais pour nous seulement, tu comprends ?

Blade se releva lentement, les yeux brillants. Il regardait Gibor différemment.

— Je crois que je comprends, Gibor. C'est vrai que je suis bête, parfois...

L'enfant aux cheveux de cuivre éclata de rire. Il regardait Blade des pieds à la tête et riait, avec une joie tellement communicative que Blade aussi se mit de la partie. Il s'était agenouillé près de Gibor, plié en deux, et repartait de plus belle chaque fois qu'il croisait le regard de l'enfant. Gibor faisait des grimaces lorsqu'il voyait Blade reprendre son sérieux, et les deux larrons furent de nouveau secoués de rire.

À bout de souffle, ils se calmèrent enfin et Blade lança :

— Maintenant, debout ! Il faut rejoindre Liliam-Baka au plus vite.

— Klotan ne te laissera jamais en paix. Il faut que tu trouves un moyen de l'éliminer. Réfléchis à cela, car il entrera à Liliam-Baka très bientôt, dit Gibor.

— Et pourquoi pas Algamonda ? demanda Blade, Liliam-Baka n'est pas la seule ville riche de Connaissance ?

— Parce qu'à Liliam-Baka vit Zambor, le disciple et ancien élève d'Alnaoth. Il te sera d'un grand secours. Il est bon combattant, et versé dans la science secrète.

— Alnaoth... fit Blade d'un ton pensif.

— Tu vois bien, ce nom t'est familier et tu ne le connais pas. C'est le vieil homme qui t'as donné sa bague avant de mourir. Tu te souviens, maintenant ?

Blade leva la main qui portait la bague à hauteur des yeux et eut un petit sursaut de surprise. La bague avait pris une teinte orangée, uniforme dans toute l'eau de la pierre.

— Elle était jaune... Que s'est-il passé ? demanda-t-il, l'air penaud.

— Dès que tu seras sorti de cette grotte, ta bague reprendra sa couleur normale, ne t'inquiète pas, fit Gibor, comme s'il avait vu le cas se présenter des centaines de fois.

— Sapristi ! dit Blade. Je crois qu'avec toutes ces choses qui se passent et auxquelles je ne comprends rien, tu vas vite devenir indispensable !

— Mais c'est bien ce que je suis ! affirma Gibor. Si je n'avais pas

été là, tu serais encore dans un cachot, à attendre que l'on vienne te chercher pour te mettre une correction !

— Je constate avec plaisir que tu as le triomphe modeste ! En selle, marmot ! grogna Blade.

*
* *

Blade avait vérifié la prédiction de Gibor. La bague était bien revenue à sa couleur d'origine, dès qu'ils eurent mis entre la grotte et eux un bon kilomètre. Alors ? Cette bague se comportait comme un caméléon ? Changeait de couleur selon les circonstances, les endroits où elle se trouvait ? N'était-ce pas la teneur hygrométrique inhabituelle, dans la grotte, qui avait influé sur la couleur de la pierre ? Mais cela ne tenait pas, puisque la grotte n'existait pas... Enfin, elle avait existé un petit moment, quand même... Non ? Non. Gibor avait fait se cristalliser une pensée puis, n'en ayant plus besoin, il l'avait abandonnée... À ce stade de son raisonnement, Blade faillit rebrousser chemin, histoire de vérifier si la grotte était toujours là !

— Si tu continues à te poser toutes ces questions, ta tête va exploser, Richard Blade ! lança Gibor d'un ton gouailleur.

— Ce n'est pas gentil, ce que tu dis là ! fit Blade en tapotant le petit ventre bombé de Gibor. C'est toi qui me fais mélanger tout !

— Est-ce qu'un cheval se prend pour un âne si on lui donne une carotte ? demanda Gibor.

— On verra ça dès que je pourrais t'offrir une carotte ! répondit Blade.

Ils sortaient du défilé dans lequel ils s'étaient engagés, à la suite des cavaliers de Klotan, et le paysage devenait moins aride. Des collines verdoyantes se profilaient sur l'horizon et un souffle d'air frais cassait la menaçante touffeur des montagnes.

— Regarde la poussière, dit Gibor. Ils font route vers l'est, vers Shamaritâ.

CHAPITRE VII

— Dis-moi, Gibor, pourquoi vont-ils vers l'est ? demanda Blade.

— Au nord, il y a Liliam-Baka, deux fois plus loin, qu'ils veulent bientôt attaquer et détruire. Les fous ! Maintenant, tu es là...

— Oui, je suis là, répéta Blade d'un ton mélancolique.

Ils prirent donc vers le nord et continuèrent au trot jusqu'à ce qu'ils fussent en vue du premier point d'eau depuis Salika.

Blade et l'enfant mirent pied à terre et, pendant que le cheval buvait, ils s'aspergèrent copieusement. L'eau était bonne et fraîche et l'endroit ressemblait au paradis. Mais peut-être que Gibor n'avait aucune idée de ce que pouvait être le Paradis... ?

Les soldats de Klotan avaient pris les armes de Blade. Voyager sans un seul petit couteau était pour le moins inconfortable. Gibor n'avait pas besoin de tout cet attirail. Il avait repéré quelques arbrisseaux qui ressemblaient à des citronniers et qui portaient des fruits dont le goût rappelait agréablement la mangue. Les deux amis en mangèrent chacun une demi-douzaine et s'estimèrent repus.

— Tu ne m'as pas raconté, dit Blade, de quelle manière tu avais pu me délivrer ! Où as-tu mis le feu ? Et pourquoi étais-tu parti de la chambre à coucher ?

— C'est bête comme tout. J'avais envie de faire pipi, et je suis sorti. Lorsque j'ai voulu revenir, les soldats montaient déjà dans la chambre. Alors je me suis dit qu'il valait mieux que je me fasse oublier. Je me suis caché dans l'écurie, et j'ai expliqué aux chevaux ce que j'allais faire pour qu'ils comprennent que je ne leur voulais pas de mal. Ils ont tout très bien compris. Il me restait à mettre le feu aux écuries de la ville, et pas seulement à la petite qu'il y avait derrière l'auberge ! Là aussi, il a fallu que j'explique tout aux chevaux ! Tu ne peux pas savoir combien un cheval est intelligent...

« Lorsqu'ils ont vu les deux feux, tous les hommes de Klotan ont foncé comme des fous vers leurs écuries respectives ! Ce sont des cavaliers. Ils mangent à cheval, font la guerre à cheval, et peuvent dormir dessus également. La pensée que leurs chevaux pouvaient brûler vifs les a rendus plus rapides que le vent ! Voilà, c'est tout simple ! conclut Gibor.

— Je vais devoir t'élever un monument, Gibor ! Cela fait deux fois

que tu me sauves la vie !

— Quand tu auras sauvé Vesta de la folie d'Oltitza, que pourrions-nous t'offrir d'équivalent ? Rien, bien sûr. Alors, disons que j'ai apporté une petite contribution aux futurs témoignages de reconnaissance ! C'est tout simple !

— C'est tout simple ! répéta Blade en soulevant le petit Gibor par les épaules et en lui appliquant deux gros baisers sonores sur les joues.

Ils reprirent leur route vers Liliam-Baka en s'écartant toutefois du trajet des marchands et hommes de troupe. Cela paraissait plus prudent pour des gens recherchés par Klotan de Bilika...

Ils obliquèrent donc vers le nord-est une bonne partie de l'après-midi, jusqu'à ce que la rivière Ymsa leur barre la route. Ils étaient dans un état lamentable lorsqu'ils descendirent de cheval. La poussière de la route s'était insinuée dans chaque repli de leur peau, leur bouche était craquelée comme l'argile au soleil et la longue course à cheval leur avait brisé les reins.

La rivière coulait à perte de vue à l'ouest et au sud, les rives ombragées par une luxuriante végétation étaient distantes d'une portée de flèche. L'eau était profonde et des mouvements suspects les dissuadaient de s'éloigner de la rive.

Blade prit le cheval par la bride et l'emmena au bord de la rivière. Il ramassa une grosse pierre et la lança au milieu, là où l'eau paraissait glauque et profonde. La pierre venait à peine de toucher la surface liquide qu'un bouillonnement se produisit au même endroit. Jaillissant comme un diable hors de sa boîte, un animal mi-reptile, mi-poisson, à larges écailles noirâtres, s'éleva d'un bond prodigieux dans les airs, jusqu'aux premières branches des arbres.

— Sacré nom... ! s'écria Blade en sautant en arrière aussi vite qu'il put.

L'aérienne bestiole mesurait à vue de nez une dizaine de pieds et sa gueule était pourvue d'une double rangée de crocs longs et effilés, propres à décourager les plus solides vocations de zoologistes !

Le cheval non plus n'avait pas apprécié l'interruption et l'avait saluée par un bond en arrière qui faillit aplatir Blade comme un beignet aux pommes. Blade maîtrisa la monture du mieux qu'il put, tandis que Gibor se précipitait vers le cheval. Affleurant l'eau comme un saurien en quête d'une proie, la bête monstrueuse se dirigeait maintenant vers eux, sans doute pour faire connaissance...

— Hé ! Gibor ! lança Blade en battant en retraite. Est-ce que ça marche *aussi*, cette petite bête ?

— Aussi bien que toi ! Mais tu cours plus vite que lui ! répondit l'enfant en éclatant de rire.

— Ce n'est pas possible..., murmura Blade en pâlisant.

Le monstre venait de toucher la rive et avançait vers eux d'un pas de promeneur, claquant des mâchoires, probablement pour leur annoncer qu'il était l'heure de passer à table.

Blade se mit à courir, entraînant le cheval par la bride.

— Attends, Blade ! Ne cours pas ! cria Gibor en s'approchant de la bête.

C'était une sorte de gros poisson à écailles, dont la gueule bien pourvue était plus large que longue et dont le sommet de la tête et l'épine dorsale portaient deux rangées de pointes à large base qui allaient en s'effilant comme des aiguilles. Il se mouvait à l'aide de quatre pattes palmées et griffues aussi longues que larges. Blade s'arrêta et regarda la scène.

Sans l'ombre d'une hésitation, le petit garçon aux cheveux cuivrés avait posé sa main sur le mufle de l'horrible animal. Et il lui parlait avec autant de détachement et d'aisance que Blade lui-même aurait pu le faire en rencontrant Phillip Callahan, un après-midi, dans un pub de Picadilly...

— Que Dieu me pardonne, marmonna Blade en suivant la scène d'un œil rond. On ne me croira jamais si je raconte une chose pareille.

Gibor parlait et le monstre dressait sa large gueule vers l'enfant. Les petits yeux jaunes posés sur le crâne comme un couple de billes roulaient de haut en bas, épiaient chaque geste du petit garçon.

Le cheval, voyant l'enfant en grande conversation avec le saurien, s'était calmé. Mais il n'était pas question de le faire avancer d'un pas dans leur direction. Blade lui tapota l'encolure.

— Je parie que tu es aussi étonné que moi, non ? Ce n'est vraiment pas le genre de petit camarade qu'on a envie d'inviter à dîner, hein, vieux frère ?

Gibor réussit à décider son interlocuteur à rejoindre les profondeurs qu'il avait quittées, et Blade revint à pas prudents vers le bord de la rivière.

— Félicitations, mon petit Gibor ! Tu connais tout le monde, dans le coin ! Est-ce que tu penses que nous avons une chance de passer la rivière sans servir de hors-d'œuvre à ton petit protégé ? Réponds-moi sans tricher, je t'en conjure !

— On ne pourra pas traverser ici, répondit le petit garçon, c'est infesté de paquis – ce que tu viens de voir – et autres petites bestioles. Mais en remontant vers l'est, il y a un pont que nous pourrions traverser, s'il est encore debout...

— Et à combien d'heures de marche se trouve ce pont ?

— À peine deux heures. Mais il faut que le cheval se repose.

— Bien sûr, mon petit Gibor. En attendant, rafraîchissons-nous et essayons de voir si nous pouvons trouver quelque chose de comestible...

Blade attacha le cheval sous un arbre et, torse nu, s'aspergea longuement au bord de la rivière. Il nettoya ses plaies, lava le sang qui s'était coagulé sur son visage en croûtes épaisses. Il retrouva Gibor assis au bord de la rivière à quelques mètres de là, une canne à pêche à la main. Du petit sac en peau qu'il portait autour du cou, Gibor avait extrait un solide fil d'une dizaine de mètres et un hameçon-grappin qui aurait provoqué une indigestion à n'importe quel poisson !

Il s'était confectionné une fort honorable canne à pêche avec une branche d'arbre et un bouchon avec ce qui ressemblait fort à une pomme de pin. Mais, avant de fêter Christmas sur Vesta, en décorant un petit sapin devant la cheminée, le programme DX de l'honorable Lord Leighton aurait à subir quelques vicissitudes.

Blade s'approcha de l'enfant. Gibor ne quittait pas des yeux le flotteur végétal. Il leva doucement la main libre pour prévenir Blade de ne pas faire de bruit. Le flotteur s'enfonça d'un seul coup et Gibor eut un tressaillement vite réprimé. Le fil partait du côté gauche. L'enfant se leva et laissa un peu de mou, puis il tira légèrement, histoire de vérifier la bonne marche de l'affaire. Il était bien ferré ! De reprise en reprise, Gibor amena la pièce à montrer son nez. C'était un gros poisson de cinq ou six livres qui ressemblait à un hybride de grondin et de thon. Il n'avait pas l'intention de quitter son élément préféré et le faisait savoir à Gibor en se remuant comme un beau diable, à grands coups de queue, le corps arqué s'élevant dans les airs comme un plongeur de haut vol. Blade se proposait d'aider à ramener la pièce sur le bord, lorsque Gibor lui lança un regard furibond :

— Richard Blade voudrait-il nous préparer un feu ? fit-il en halant le gros poisson sur la rive.

C'était son poisson, et il entendait mener l'opération tout seul jusqu'à son terme. Depuis le début, Gibor avait montré un savoir-faire et une dextérité qui laissaient Blade pantois. Quel étonnant petit elfe marchait à ses côtés !

Blade trouva quelques pierres plates et construisit un excellent foyer. Des brindilles de bois mort et des bouts d'écorces l'aidèrent à faire démarrer un feu sur lequel ils jetèrent tout le bois qu'ils purent trouver au bord de la rivière. Gibor avait, dans son petit sac en peau, un véritable matériel de survie. Fil et hameçon, étoupe et bout de verre qui faisait loupe au soleil... Et quelques menus objets. Il avait trouvé le petit sac dans un chariot abandonné par des pillards, expliqua-t-il à Blade. Ils mangèrent le poisson grillé, enfilé sur une

branche posée sur deux piquets. Pour un peu, Blade se serait cru dans un des nombreux camps scouts qui, dès les beaux jours, fleurissaient dans les campagnes anglaises.

Oui, n'eut été cette effroyable menace qui pesait sur Vesta, leur petit repas avait des allures de pique-nique. Malgré son air rébarbatif et la belle vigueur qu'il avait déployée pour se défendre, le poisson avait une chair très agréable et les deux amis se léchaient les doigts avec des sourires complices.

Le repas terminé, Gibor insista pour que Blade se repose. Une petite sieste ne lui ferait pas de mal, assura-t-il. Il lui faudrait toutes ses forces pour affronter les périls auxquels il allait s'exposer. Blade ne fit pas de grandes difficultés pour se rendre à ses arguments. Gibor monterait la garde, le cheval qu'on n'avait pas ménagé serait plus frais.

Ils reprirent la route après avoir enveloppé ce qui restait du poisson et effacé toutes traces de leur passage.

Lorsqu'ils arrivèrent au pont, le ciel prenait une teinte violette que les ors mangeaient encore par endroits ; le vent se levait et pliait les hautes herbes vers la terre.

Ceux qui avaient construit cet étroit pont de bois avaient depuis longtemps quitté ce monde. Il avait l'air entièrement vermoulu et le vent le balançait dans le vide avec une inquiétante facilité. C'était le premier point gênant. Le second portait des habits de peau et se traînait vers eux le long de la berge, et constituait, en fait, le nombre de trois...

Blade se mit au pas et détailla les trois personnages qui allaient d'une démarche hésitante, comme portés par un ultime effort de volonté, pour ne pas choir sur le bord de la rivière et rouler dans l'eau noire.

Ils étaient vêtus de manteaux tellement rapiécés que les peaux différentes constituaient de véritables *patchworks* lustrés par le temps. Leurs pieds étaient chaussés de vieilles bottes de peaux aux coutures fatiguées et, comme s'il avait fallu souligner encore plus leur état de miséreux, sous des chapeaux d'un autre âge, leur visage était recouvert de barbe et de crasse.

Deux des trois personnages tombèrent à genoux sur l'herbe et le troisième leva les bras au ciel, le visage transfiguré par une expression de bonheur indicible qui le rendait seulement un peu moins laid.

— Seigneur ! s'écria-t-il d'une voix rauque. Nous T'avons appelé et Tu es venu ! Grâce Te soient rendues jusqu'à la fin des temps ! Ose poser Ton œil bienveillant sur nous, pauvres misérables. Et donne-

nous l'aumône, pour nous éviter de mourir de faim. Pitié !

— Pitié, Seigneur ! entonnèrent en chœur les deux agenouillés.

Et ils dodelinaient de la tête comme les pleureuses des temples mormons.

Blade leva un sourcil étonné. Vesta avait aussi son lot de malheureux, de mendiants qui sillonnaient les routes... Ces hommes étaient dans un état de dénuement extrême, misérables et affamés. Il pensa au poisson qu'ils avaient emmené, tira le paquet de son manteau et le tendit au mendiant.

— Je ne suis pas riche, mais ce poisson qu'il nous reste est pour vous. C'est malheureusement tout ce que je puis vous donner...

Les deux agenouillés s'étaient péniblement relevés et s'avançaient vers Blade, les mains jointes. L'homme qui était le plus près s'approcha et prit le poisson d'une main tremblante.

— Merci, mille fois merci, Seigneur. Ce poisson est pour nous l'égal d'un trésor, fit-il en saisissant le poignet de Blade dans un geste de pitié, voulant sans doute baiser la main du généreux donateur.

— Attention, Richard ! hurla Gibor.

Blade tomba à terre en poussant un cri de douleur. Le mendiant avait saisi son poignet d'une main solide et tiré son bienfaiteur à terre de toutes ses forces. Dans le même temps jaillissait dans sa main droite un large sabre recourbé qu'il abattit sur le crâne de Blade en poussant un rugissement de bête fauve. Mais l'entraînement commando de la Spécial Branch avait rompu Richard Blade à toutes les formes de combat. Le sabre siffla à son oreille, il fit un roulé-boulé et frappa des deux pieds au plexus l'un des deux « mendiants » qui s'était traîné à genoux et qui avait essayé de le prendre à revers. Sous le cheval qui venait de faire un écart, affolé, Gibor rampait, couvert de sang. Le cœur de Blade fit un bond dans sa poitrine et il ramassa le sabre.

Il avait en face de lui trois détrousseurs de grands chemins de la pire espèce. Des assassins sans foi ni loi qui essayaient d'attendrir les pauvres gens pour pouvoir les tuer à moindre risque. Gibor était allongé sur le ventre et ne bougeait plus.

Les deux canailles s'avançaient vers lui en épiant le moindre de ses mouvements, le troisième se relevait péniblement, encore sonné. Blade fit un pas en arrière et dit d'un ton où ne perçait aucune colère :

— Misérables déchets, vous avez choisi votre mort... Je vais vous tuer tous les trois et donner vos têtes à manger aux poissons !

Pressés d'en finir, les deux hommes s'étaient fendus en même temps, avec une sauvagerie qui leur fut fatale. Blade esquiva, tomba

sur un genou et frappa l'un des deux assaillants au ventre, libérant les viscères qui jaillirent dans un ignoble et fatal gargouillis. L'autre canaille était encore en déséquilibre lorsque le sabre de Blade s'enfonça au-dessus de son oreille et lui fit sauter la joue, dénudant les maxillaires dans un flot de sang. Les yeux fous, le troisième commençait à détalé lorsque Blade le frappa comme on coupe une bûche sur un billot de bois... L'horrible projection de cervelle et de sang souilla le buste de Blade mais il ne sourcilla pas. L'espèce de folie meurtrière qui s'était emparée de lui en voyant le petit Gibor couvert de sang ne s'était pas éteinte.

Blade courut jusqu'à l'enfant et se pencha sur lui. Gibor geignait, les yeux mi-clos. Le sabre du premier assaillant lui avait ouvert le crâne sans toucher l'os, comme on coupe une tranche de jambon, provoquant une énorme hémorragie du cuir chevelu et une commotion. Le sang l'avait recouvert comme une poire nappée de sirop.

Les mâchoires serrées et la rage au cœur, Blade découpa une large bande de son manteau et courut la tremper dans l'eau. Il nettoya le visage de l'enfant, le prit dans ses bras avec précaution et le porta jusqu'à la rivière. Il lava la plaie à grande eau et serra les poings. Le sang coulait toujours de la blessure. Le petit garçon allait se vider, et mourir. Une artère – la temporale – avait été sectionnée, et s'il se contentait de lui passer de l'eau sur le visage Gibor ne verrait pas le jour prochain. Blade frappa la terre de son poing en poussant un cri de douleur, dans lequel il y avait toute la détresse de perdre un être cher. Et ce fut l'illumination.

De ses mains puissantes, il creusa rapidement la terre meuble, une terre grasse et fécondée depuis des siècles par toutes les espèces. Il élimina les premières couches encombrées de débris de bois mort et de graviers, puis il toucha la couche la plus pure. Il en recueillit une quantité suffisante pour façonner un emplâtre qu'il appliqua sur le crâne de l'enfant. Le sang s'arrêta aussitôt. Blade savait combien l'argile, en temps de guerre, sur sa propre planète, était un remède souverain pour les grands blessés, les sauvant la plupart du temps de l'amputation. La terre était bactéricide, c'est-à-dire qu'elle empêchait ou stoppait l'infection, la gangrène... Il n'y avait pas de raison pour que ce limon ne soit pas aussi bienfaisant. Il devait sauver l'enfant aux cheveux de cuivre. Blade voulait l'entendre rire encore. Il le voulut tellement qu'il eut la conviction d'avoir sauvé Gibor de la mort.

Le cheval qui s'était éloigné revenait et tournait autour d'eux. Blade grimaça un sourire et lui lança :

— Ne t'inquiète pas, cheval, vous allez bientôt pouvoir reprendre vos bavardages !

Le soleil s'était couché et l'ombre envahissait plaine et rivière. Blade distinguait les contours de la passerelle pompeusement baptisée « Pont ».

À quelques mètres de là, le dernier survivant agonisait. Sans hésiter, Blade traîna le premier jusqu'à la rive et jeta son corps dans l'eau noire. Il fit de même pour les deux autres, en ayant l'impression de nettoyer ainsi le terrain où ils allaient passer la nuit. Les soubresauts dans l'eau et la disparition rapide des corps lui apprirent que le nettoyage se faisait également en rivière...

Être obligé de passer la nuit sans rien au-dessus de leurs têtes était un pis-aller que Blade préférait éviter.

Et puis, il y avait aussi la proximité de la rivière et de ses occupants. Gibor n'était plus en état de leur parler. Blade courut jusqu'à la passerelle et trouva ce dont il se doutait. Trois chevaux dissimulés sous les arbres, avec en travers de chaque selle de quoi monter un campement provisoire. Il déchargea les bâts, ôta les selles, emmena les chevaux à l'abri des regards et les attacha à un tronc d'arbre que la foudre avait jeté en travers.

Dans les bagages de ses victimes il trouva une tente en peau épaisse et huilée qu'il dressa pour la nuit près des chevaux. Il trouva des armes blanches et de la viande séchée et des gourdes pleines d'eau douce. Mais la plus intéressante découverte – pour un homme abruti de fatigue et le cœur lourd – fut cette gourde en peau rasée, à moitié pleine, qui contenait un alcool à la saveur incomparable. Blade en avala coup sur coup trois gorgées. Son sang se réchauffa dans ses veines et il se détendit. Il s'approcha de Gibor qui dormait, le prit dans ses bras et doucement, avec des précautions de mère poule, emmena le petit garçon à l'abri de la tente. Blade installa l'enfant sur une couche de peaux de bêtes, le veilla quelques instants et sortit. Il avait fait tout ce qu'il pouvait pour Gibor. À présent, c'était à la nature de décider.

Assis devant l'entrée de la tente, Blade regarda les lumières du ciel s'allumer et briller comme les cristaux d'un lustre fantastique, les mains calées sur la garde d'une épée, tandis que le brouillard montait de la rivière.

*
* *

Le lendemain matin, dès les premières lueurs du soleil, Blade coupa du bois et confectionna une litière pour l'enfant. Il savait que Liliam-Baka se trouvait au nord et il devait maintenant se passer de Gibor. Son « navigateur » était *out*. Il avait maintenant quatre chevaux

à sa disposition, des armes, de l'eau et des vivres, mais la blessure de Gibor ne lui permettrait sans doute pas d'atteindre Liliam-Baka avant deux jours.

Il vida dans la rivière un sac en peau rempli de bric-à-brac – des objets que les voleurs avaient dû glaner au hasard de leur périple – et le bourra de bonne terre grasse. Ainsi, il pourrait renouveler le cataplasme de l'enfant régulièrement. Lorsqu'il revint sous la tente, Gibor avait les yeux ouverts et le regardait.

— Comment va mon petit bonhomme ? lança Blade d'un ton qu'il voulait joyeux.

— Ma tête va mieux. J'ai vraiment eu l'impression qu'elle allait se détacher...

— On peut dire que tu as eu de la chance ! Il aurait pu te couper une oreille ! fit observer Blade, en mimant avec le plat de la main un sabre qui rase le crâne.

Il versa un peu d'eau sur les lèvres de Gibor en lui recommandant de ne pas bouger.

— Je vais te donner à boire et à manger au compte-gouttes, jusqu'à ce que la plaie se soit refermée. Si tu bouges, l'hémorragie peut se déclarer à nouveau. Tu vas voyager en litière, comme les maharadjas et les princesses !

— Qu'est-ce que c'est « maharadjas » ? demanda l'enfant d'une voix faible.

— Des seigneurs très gros et très riches, dans un pays que le royaume d'Angleterre a envahi, il y a longtemps. Maintenant tu vas te taire et dormir. Il faut que tu te reposes.

Blade leva le camp. Il installa Gibor dans la litière qu'il avait solidement fixée au dos de leur cheval. Celui-ci connaissait l'enfant et ne provoquerait aucun incident.

Ils franchirent le pont sans encombre, Blade en tête, puis le cheval de Gibor et les deux autres fermant la marche.

Quand le soleil se mit à chauffer, Blade installa des arceaux avec du bois vert sur la civière improvisée. Il les recouvrit d'une peau qui protégeait suffisamment l'enfant pour ne pas craindre une insolation. Gibor était un poids mort et gênait considérablement l'avance, et même la mission, de Blade. Mais ce dernier avait été, par deux fois, sauvé de la mort par Gibor. Comment l'abandonner ?

Toujours plein nord vers Liliam-Baka, le pays qu'ils traversaient devenait rocailleux, l'abondante végétation des bords de la rivière avait disparu pour laisser la place à de petits arbres secs et noueux qui ne ressemblaient à rien de ce que Blade connaissait sur la planète

Terre. Puis les petits arbres remplacèrent toute végétation, devinrent de plus en plus nombreux dans une sorte de « pampa » rocailleuse qui s'étirait à l'infini.

Pas un être vivant sur le chemin, pas un oiseau dans le ciel ne troublait la marche de Blade vers Liliam-Baka. Ils étaient désespérément seuls, Blade s'était porté à hauteur de la civière et mouillait régulièrement les lèvres de Gibor. Le cataplasme de terre avait séché et s'était en partie détaché de la vilaine blessure. Blade avait déjà remis une couche de terre. Il savait que pour stopper toute infection on devait changer la terre usée, la remplacer par une terre vierge de toute bactérie.

Insensiblement, quelque chose se passait qu'il ne comprit tout d'abord pas. Il pensa que c'était le soleil couchant qui donnait cette impression. La fin d'une journée chaude qui, au lieu de « rosir », bleussait sur les monts, là-bas. Mais ses facultés d'analyse étaient restées intactes. Il avait été formé pour cela pendant des années.

La terre bleussait, de plus en plus fort. De simples petites lueurs azurées qui se mélangeaient à la terre et aux roches, il voyait maintenant des pitons bleu de cobalt se profiler sur un ciel céruléen, des grappes de feuillages turquoise enjoliver certaines plantes qui ressemblaient à d'énormes cactus sans épines.

Tout bleussait, s'enfonçait dans cette couleur qui était un gouffre pour les sens. On disait cela chez les jazzmen, chez d'autres aussi : *« I'm in the blues. »* Je suis dans le bleu. J'ai le cafard, rien ne va... D'où venait cette solide expression consacrée par des types comme Waits ou Davis ? Blade était « dans le bleu » jusqu'au cou. Il y en avait partout dans le décor. Sa mémoire fantastique fouilla dans le tas d'information de toute nature qu'il possédait là-dessus. La vérité bleue – celle des Égyptiens ? – était devant lui. Qu'est-ce que cela voulait bien pouvoir dire ?

Il entra dans une zone outremer, plus foncée, et décida d'arrêter les chevaux. Il se sentait trop seul face à ce cauchemar au bleu de méthylène ! Il poussa les chevaux derrière une grosse roche pervenche et, la tête à l'ombre, il but à longs traits et s'aspergea le visage à l'eau fraîche. Il tapota la roche, un sourire aux lèvres. Cela venait de remonter de sa mémoire de collégien comme une grosse méduse ! Cyanure de fer, voilà ce que c'était. Rien de plus. Toute la région en était pleine. Un sel de l'acide cyanhydrique. Mortellement toxique. Comment pouvaient-ils avoir construit une ville dans le coin ? Mais peut-être s'était-il trompé ? Dans le fond, il n'était pas chimiste ! Il regarda du côté de l'enfant. Gibor avait certainement une réponse, mais il dormait.

CHAPITRE VIII

Blade arriva dans la nuit devant les portes de Liliam-Baka. La ville était cernée de remparts et aux quatre coins s'élevaient des tours de guet semblables à des fers de lance, gardées chacune par une dizaine d'hommes puissamment armés. Une première voix le héla pour lui demander ce qu'il voulait.

Dressé sur son cheval, Blade cria à l'homme de la tour de guet :

— Je m'appelle Richard Blade ! Je veux vous aider. J'ai été attaqué par trois hommes et mon enfant a été blessé à la tête. Ouvrez-nous ! Nous voulons parler aux Sages de la ville !

Trois hommes armés de pied en cap sortirent par une petite porte et, à la lueur des flambeaux, examinèrent le bagage de Blade et l'enfant sur la civière.

Celui qui était le plus grand et le plus âgé fit un signe aux guetteurs. Ils escortèrent Blade jusqu'à la petite porte, scrutant d'un œil méfiant tout ce qui était autour. Ils durent bien se rendre à l'évidence. Blade n'était ni un menteur ni un brigand, malgré les apparences peu reluisantes.

Et quelles apparences ! Blade était vêtu comme un miséreux, à moitié nu, couvert de plaies et de barbe ! Et traînant derrière lui une civière avec un enfant qui avait un morceau de crâne en moins ! Le spectacle aurait fait frémir les moins méfiants.

— Il faut que je rencontre le maire de Liliam-Baka, expliqua Blade au capitaine des guetteurs. C'est très important.

— Avant tout, tu vas me suivre. Nous allons te montrer une maison où tu pourras coucher pour cette nuit. Tu y trouveras tout ce qui te manque. Et demain, nous verrons si nous pouvons te faire rencontrer le maire.

— L'enfant a besoin de soins, dit Blade. Nous avons été attaqués par des détrousseurs. Je me suis défendu, l'enfant a eu un morceau de crâne qui a sauté... Où puis-je trouver un docteur ?

— Je vais en faire chercher un. Il nous rejoindra dans la maison où nous allons !

Le capitaine donna un ordre et l'un des soldats partit en courant. La petite caravane escortée par les trois soldats traversa une partie de la ville. Les maisons de Liliam-Baka étaient construites en pierre de

taille bleue et avaient un ou deux étages, recouverts d'un toit en ardoise bleutée. La ville était bâtie comme une cité moderne, avec de grandes artères qui se coupaient à angle droit et des groupes de bâtiments administratifs qui formaient des îlots grisâtres et sévères.

La maison où Blade et Gibor allaient passer la nuit était une agréable petite bâtisse carrée d'une cinquantaine de pieds de côté. Un homme aux cheveux et à la barbe grisonnants était assis sur le seuil. Il se leva dès que le petit groupe arriva à portée de voix.

— Salut, Sage Vazto ! lança le capitaine d'un ton respectueux. L'étranger s'appelle Richard Blade et il a fait une longue route. Il a avec lui un enfant blessé. Il serait bon qu'on lui prépare une chambre et un bon repas.

L'homme inclina la tête en signe d'acquiescement et s'approcha de la litière de Gibor. Il se pencha vers l'enfant, le contempla quelques instants et se redressa lentement. Son visage était comme illuminé de joie.

— Que le noble étranger soit dans ma demeure autant qu'il lui plaira. Lui et l'enfant ne manqueront de rien, quoi qu'ils puissent désirer. Je suppose que tu as envoyé chercher un médecin ?

— Ne crains rien, il est en chemin. Nous reviendrons demain. Richard Blade souhaite un entretien avec le maire d'Oltitza...

— Je crois savoir pourquoi... Je vais faire préparer la chambre et emmener les chevaux à l'écurie.

Vazto entra dans sa demeure et en ressortit quelques instants après escorté d'un homme sans âge, petit et trapu. Blade détacha la litière et, aidé de Vazto, emporta Gibor dans la maison, tandis que l'homme s'occupait des chevaux.

Dans la grande salle commune, Blade eut le temps d'apercevoir deux femmes très affairées à préparer son installation. Leurs grandes robes d'hôtesse avaient du mal à dissimuler des formes voluptueuses...

On installa Gibor dans leur chambre, au premier étage de la maison, et le médecin arriva peu après. Le praticien jeta un coup d'œil sur la blessure et se tourna vers Blade.

— Vous lui avez sauvé la vie. Cet emplâtre était la seule chose à faire. Avez-vous encore de cette terre ? demanda-t-il.

Blade acquiesça et expliqua comment il avait constitué une petite réserve.

— Parfait, mon garçon, fit le praticien en se frottant les mains. Continuez jusqu'à la cicatrisation, c'est une très bonne terre ! Vous lui donnerez également quelques gouttes de ce produit et tout ira bien.

Il tendit à Blade éberlué une petite fiole emplie d'un liquide rose

et se leva.

— Si tout ne se passe pas comme prévu, prévenez-moi. Mais je suis sûr que tout ira bien, conclut-il en saluant Blade.

Il s'était incliné cérémonieusement, à la manière des Japonais. Blade lui rendit son salut et le regarda s'éloigner avec un sourire. Par la même porte, la plus jeune des deux femmes venait d'apparaître, avec sur les bras deux grosses serviettes-éponges et des vêtements propres et parfumés.

Blade pouvait la détailler tout à son aise. C'était un plaisir dont il n'allait pas se priver...

— Je m'appelle Aniel et je suis la servante de Vazto. Je vais te montrer la salle de bains, viens.

Sans attendre elle tourna les talons et l'entraîna à sa suite. Blade eut le réjouissant spectacle des hanches rondes et gonflées qui roulaient sous l'étoffe légère. Après cette cascade d'événements fâcheux, poser les yeux sur une croupe aussi appétissante remontait le moral de l'agent secret et même bien davantage...

Aniel avait aux pieds des chaussures à hauts talons qui lui cambraient les reins, mettaient en valeur le mollet rond et faisaient se darder une paire de fruits lourds et pointus.

La salle de bains était grande et revêtue d'ardoises gris-bleu. Blade se déshabilla sans autre formalité et entra dans le bain qu'Aniel venait de lui faire couler. La jeune femme le contemplait sans aucune gêne et son œil devint franchement intéressé quand elle découvrit la bonne tenue de son invité.

L'eau avait été additionnée de sel et les nombreuses petites coupures que Blade portait sur tout le corps lui arrachèrent des grimaces. Loin d'estimer sa tâche terminée, Aniel avait jeté sa blouse par-dessus tête et, torse nu, s'était mise à savonner Blade. Le pivot du fantastique Projet DX retint son souffle et contempla l'affolante paire de jumeaux qui tanguait sous son nez. Aniel maniait l'éponge avec une dextérité et une douceur qui laissait bien augurer de l'avenir...

La jeune femme avait une crinière brune qui tranchait sur sa carnation liliale, un visage d'enfant perverse et une bouche à sucer des esquimaux en narguant les gentlemen... Blade se mit debout pour lui faciliter la tâche et Aniel plongea aussitôt dans l'entrejambe, posant son éponge sur un membre frétilant et rouge de confusion.

— Tu es un bel homme, Richard Blade, murmura Aniel d'une voix émue.

— Merci mille fois, répondit Richard en prenant la jeune femme dans ses bras.

Il la souleva de terre et la plongea dans la baignoire. Elle eut un éclat de rire qui acheva de lui faire perdre la tête. D'un coup de hanches, elle fit choir la jupe dans l'eau et Blade eut un éblouissement. Au creux d'une énorme pêche ivoirine éclatait un buisson de jais dont les ailes rosées palpaient, dégoulinantes. Sa vulve ressemblait à la bouche d'un poisson vorace.

Blade posa les mains sur ses hanches et la ficha lentement, lui arrachant des miaulements de plaisir.

Elle s'ouvrait davantage, pour mieux recevoir cet hôte de marque, pour sentir pleinement ce digon boursoufflé lui fouiller le ventre. Elle balançait d'avant en arrière, le souffle court, pressée de le sentir ruisseler en elle. Blade n'en était plus à l'heure des politesses. Il souleva la jeune femme et la planta comme on part à l'abordage, à grands coups de sabre vengeurs. Il avait saisi les seins lourds pour que ses doigts puissent participer au festin. Ce geste lui fut fatal. Une vague brûlante roula dans ses reins, le chavira, il se sentit fuser en quelques secousses et la renversa sur lui, pour jouir encore un peu de ce fessier superbe.

— J'étais certaine que tu aimerais t'amuser, malgré ta fatigue, dit gentiment Aniel.

— Ça se voit tellement ? plaisanta Blade.

— Celle qui sait lire dans tes yeux a deux solutions, Blade. La première, prendre les jambes à son cou. La deuxième, essayer de voir si elle pourra tenir le coup. C'est le plus intéressant, non ?

— Pour qui ? demanda Blade. J'aurais besoin d'une infirmière à domicile, si toutes les femmes raisonnaient comme toi !

Rasé de près et le corps enduit d'un onguent cicatrisant – ce dernier traitement étant le fait de la belle Aniel –, Blade prit une petite collation dans sa chambre, changea le pansement de Gibor et tomba sur sa couche comme un sac de plomb.

Il rêva que Gibor et lui se trouvaient sur une barque longue et légère, naviguant sur un grand fleuve aux eaux profondes, poursuivis par un guerrier blond du nom de Klotan. Ils allaient définitivement distancer Klotan en abordant les chutes de Waaz-Om-Tiba. Les chutes tombaient dans un gouffre rugissant, quarante mètres plus bas, Blade et Gibor arrivaient tout guillerets quand un nuage d'oiseaux de proie s'élevait au-dessus de leur tête. Les oiseaux se mettaient à une centaine pour soulever la barque et les deux amis au-dessus des chutes, mais ils le faisaient très élégamment et s'envolaient vers Klotan, radieux.

Il les accueillait sur une petite île couverte d'oiseaux, modeste

dans son triomphe. Mais il les amenait au-dessus d'un promontoire, sur une dalle de pierre où se trouvait un grand livre ouvert, dont l'écriture était inconnue de Blade. Klotan leur assurait que s'ils prenaient connaissance du texte, ils seraient immortels mais ne devraient avoir aucune des exigences des mortels. Dans le cas contraire, ils pourraient faire tout ce qui leur plairait... et seraient mortels.

CHAPITRE IX

Blade roula sur le côté et tira le sabre du fourreau. Il prit appui sur sa main gauche afin de se dégager et leva le bras pour frapper.

— Blade ! Arrête, c'est moi, Aniel !

La jeune servante venue réveiller Richard Blade s'était rejetée en arrière, le cœur battant à tout rompre. Sur le plateau qu'elle lui destinait, les couverts tintaient, agités par le tremblement qu'elle s'efforçait de maîtriser.

Blade haussa les épaules et s'assit sur la couche. Il se frotta les yeux et grommela :

— Je vois que tu as toujours partagé la maison d'un homme de l'esprit. J'aurais pu te tuer. Il fallait appeler en entrant dans la chambre et ne pas t'approcher de moi avant mon réveil. Pardonne-moi de t'avoir fait aussi peur, mais j'ai bien cru qu'on m'attaquait !

— Je te pardonne, mon Seigneur, répondit la jeune femme en s'asseyant près de lui, mais j'ai cru mourir de peur !

Elle versa dans un grand bol une sorte de bouillie chaude, épaisse et parfumée, que Blade avala sans déplaisir. Il lui fallait prendre des forces. Le thé et les muffins seraient pour un autre jour, s'il y en avait un.

— Mon maître Vazto t'emmènera devant l'homme qui gouverne Liliam-Baka dès que tu auras terminé tes ablutions, fit Aniel en le couvant du regard.

Elle glissa sa main aux longs doigts agiles vers l'objet de sa convoitise, le manipula doucement et eut un soupir dans lequel se mêlaient désir et nostalgie.

— Le temps nous manque, ce matin... Combien j'aimerais recevoir cette belle lance dans les reins...

— Ma chère petite, répondit Blade précipitamment, je suis certain que les occasions de nous revoir seront nombreuses, mais ce matin je dois aller vers des choses moins riantes...

Il serra la jeune femme dans ses bras et échappa de justesse à un redoutable enveloppement. Le seul contact du corps sculptural lui donnait de la fièvre. Il se pencha sur la couche de Gibor qui venait d'ouvrir les yeux.

— Comment se sent le héros de la bataille du fleuve ? demanda-t-il pompeusement.

Les traits de Gibor se détendaient. La cicatrisation était en bonne voie. Mais il devrait plusieurs fois par jour prendre le calmant que le praticien avait laissé à Blade. La douleur était si forte que le pauvre enfant ne l'aurait pas supportée.

— Ne crains rien, je vais bien. Tu es un grand guerrier ! souffla Gibor en clignant des yeux, tu réussiras ce que tu as entrepris sur Vesta. Tu verras... Je ne peux pas me tromper.

Sur ces paroles énigmatiques, Gibor replongea dans un sommeil réparateur.

Aniel avait en charge la garde du petit malade. Blade descendit dans la grande salle commune où Vazto l'attendait.

— Je te remercie Vazto, commença Blade.

Le sage l'arrêta d'un geste de la main et lui fit signe de s'asseoir en face de lui. Puis il plongea son regard dans les yeux de Blade et lui dit :

— Ne me remercie pas, Richard Blade. Tu es l'envoyé d'une puissance suprême, et c'est en cette qualité que tu as droit à tous les égards. Ne me demande pas comment je le sais. Tu comprendras plus tard. Buvons le verre de l'alliance et allons rejoindre les autres. Ils nous attendent dans la maison de Pakimê.

Il saisit une petite jarre en terre cuite et versa dans les verres un alcool ambré. Le verre levé, ils trinquèrent et Blade crut sa dernière heure arrivée pendant que le liquide détonant se frayait sans mal un passage jusqu'à ses talons...

— Vous m'aviez dit que j'avais droit à tous les égards, fit Blade. Maintenant je vais me méfier !

Vazto se mit à rire. Ravi comme un gamin d'avoir joué un bon tour à Blade.

— J'aurais dû vous prévenir, pardonnez-moi, la dernière presse fut un peu forte !

Il vida son verre, se frotta les mains de contentement et se leva, hilare.

Ils traversèrent une bonne partie de la ville pour rejoindre la maison de Pakimê. Liliam-Baka ressemblait à une petite ville du pays de Galles, entre Leyn et Saint David's Head, se dit Blade.

La maison du notable était bâtie en hauteur et surplombait la plupart des constructions. Elle était flanquée au nord d'une tour de guet carrée d'environ quinze pieds de côté. Une lunette astronomique posée sur un trépied était visible dans une ouverture semi-circulaire.

Dans la maison six hommes attendaient leur venue en devisant à voix basse, installés autour d'une table ronde sur laquelle on avait déposé verres et carafes. À leur entrée ils se levèrent et Vazto fit les présentations.

— Pakimê, l'homme le plus grand et le plus barbu, est l'élu de notre ville, il a droit à deux voix lors des réunions du Grand Conseil. À sa droite, Vituri, historien, puis Tranitos, spécialiste du monde marin, Ydomên, astrologue et astronome, et Ouram, chirurgien et zoologiste confirmé, et enfin Apanemiztas, l'homme qui connaît une cinquantaine de langues et toute la symbolique de notre Univers. Moi-même, j'ai un fauteuil de mathématiques et physique dans cette auguste assemblée.

— Je suis heureux de faire la connaissance d'un si noble et si prestigieux cénacle, commença Blade. Et je suis très flatté que vous ayez pris la peine, tous, de vous déplacer.

« Je ne pensais m'adresser qu'à une seule personne. Quoi qu'il en soit, il faut que vous sachiez que je suis prêt à vous aider. Je sais maintenant quelle folie veut perpétrer le monarque de Bilika et Klotan, son homme de guerre.

Il fit une petite pause. Les sept sages ne disaient mot et attendaient la suite.

— Oltitza veut détruire les livres de toutes les bibliothèques de Vesta, la pensée entière. Il veut lui substituer le chaos à son image, et la luxure. La guerre et la mort de la pensée établiront pour les siècles à venir la barbarie du langage et des mœurs. Voilà ce que veut ce fou sanguinaire.

Il s'interrompt encore une fois et laissa finalement tomber :

— Je suis là pour que tout ceci n'arrive pas. Pra-O-Prana est tombée sans résister il y a trois jours... Maintenant, le moindre incident et ce sera Algamonda ou votre cité qui sera détruite, et puis celle qui restera. Et ce sera la fin. Le chaos régnera pendant des siècles !

— Avez-vous déjà été confronté à ce genre de tragédie, dans votre pays lointain ? demanda Pakimê.

— Nous connaissons cela. Nos livres décrivent avec précision des cataclysmes provoqués par la folie des hommes. Notre histoire, depuis l'aube des temps, est ponctuée par deux ou trois irrémédiables folies. Notre Terre, à chaque fois, a mis des siècles à sortir de la barbarie et de l'obscurité.

« L'histoire n'est que la lutte de quelques hommes qui essaient de maintenir le flambeau des idées contre la sauvagerie et la volonté de puissance des autres !

— Voilà des années et des années qu'Oltitza, le seigneur de Bilika, œuvre pour que la connaissance tombe dans l'oubli, dit Ydomên, l'astrologue, et il est près de réussir si tu ne l'en empêches pas...

— Voilà ce qui arrive, dit Blade, lorsqu'on pense que seules les idées peuvent triompher ! Il faut, près du Savoir, sa grande sœur toute puissante : l'Armée. Une armée que tous les voisins doivent craindre ! Telle est la condition de la Paix !

— Il a raison, nous nous sommes conduits comme des sots ! remarqua Vituri, Blade n'aurait pas été obligé d'intervenir si nous avions eu une armée.

— Cela veut dire, fit Ouram le zoologiste, qu'une partie de la nation, au lieu d'apprendre à lire dans les étoiles, doit apprendre à manier le sabre...

— À quoi sert à une nation de lire dans les étoiles si elle ne peut l'apprendre à ses fils ? dit sèchement Ydomên.

— Où as-tu rencontré Alnaoth ? demanda Pakimê.

— Ils ont essayé de s'enfuir de Pra-O-Prana, et une petite unité de cavaliers les a rattrapés. Alnaoth agonisait lorsqu'il m'a donné cette bague, répondit Blade en montrant la pierre jaune qu'il portait à l'annulaire.

— As-tu vu les oiseaux de Klotan ?

— Pas un. Mais j'ai vu le résultat sur les hommes que j'ai rencontrés. Vous devriez faire fabriquer des masques en métal qui protégeraient vos yeux en cas d'attaque. Je vais partir pour Bilika, il faut vous organiser. Si jamais je ne reviens pas, vous serez attaqués. Et vous mourrez tous ! dit Blade en les regardant tour à tour.

— Tu reviendras, Richard Blade, et tu vaincras. Nous savons cela. Nous le savions dès ton arrivée, affirma Pakimê d'un ton calme.

— Je ne peux apprendre à toute une ville l'art de la guerre, dit Blade. Il ne me reste plus qu'à partir pour Bilika... Comment pouvez-vous savoir que je vaincrai ?

— Le petit garçon nommé Gibor est le signe de ta réussite.

— Gibor ? Le signe de ma réussite ? Que voulez-vous dire ?

— Gibor n'existe pas, dit Ouram.

— Je vous crois, fit Blade un sourire aux lèvres. Et *vous*, vous existez ?

— Beaucoup plus que Gibor, rétorqua Pakimê sans se vexer.

— Il m'a déjà dit qu'il venait de partout et de nulle part. Je ne suis plus étonné. Mais je puis vous assurer que j'existe ! Et que certains vont s'en apercevoir !

— Nous ne te laisserons pas partir sans mettre dans ton bagage une protection, dit Apanemiztas qui n'avait pas encore parlé. Le péril est grand, et l'ennemi impitoyable. Ce que nous pouvons te donner est là.

Il venait d'ouvrir une petite boîte en bois massif, que l'on avait creusée dans un rondin, plutôt qu'assemblé comme on le fait habituellement. Il en sortit un petit caillou rond, comme on peut en trouver des millions sur les plages de la Manche ou devant les cottages londoniens. Le caillou était troué et traversé par un cordon noir tressé avec un fil rouge qui ressemblait au cuivre. Il le tendit à Blade et le posa dans le creux de sa main.

Blade considéra le petit objet, le soupesa et le passa autour de son cou.

— Merci, amis. Je ne me séparerai pas de ce talisman. Dois-je le porter toujours autour de mon cou, ou une autre utilisation peut-elle en être faite ?

— Ce caillou a été chargé, comme une pile, de potentialités redoutables. Il peut déchaîner les éléments et faire basculer dans un autre système tout ce qui te menace. Il est également une protection contre les actes de sorcellerie. Mais ne perd jamais de vue qu'il est dangereux s'il est mal utilisé. Ne fais appel à lui qu'en tout dernier recours. Pour cela, tu devras te le représenter mentalement qui grossit pour devenir un énorme rocher, et exploser pour détruire ceux qui voudraient attenter à ta vie ! termina Apanemiztas.

— N'oublie jamais que s'il peut te sauver la vie, te protéger, il peut aussi te désintégrer ! ajouta Ydomên, en pointant l'index vers le ciel.

— Un si petit caillou..., fit Blade d'un air songeur.

Il roulait entre ses doigts l'objet consacré par les sept Sages de Liliam-Baka. L'idée ne l'effleurait même pas de douter de ce qu'ils venaient de lui dire. À ce niveau-là, on a depuis longtemps abandonné les histoires à dormir debout.

Il prit congé du cénacle et rentra seul à la maison de Vazto pour préparer son départ. En bas, il trouva la femme qu'il avait aperçue en arrivant avec la servante. Elle vint à lui, un sourire aux lèvres.

— Je suis Elniza, la sœur du Sage Vazto, je t'ai préparé deux costumes pour le voyage, et tout ce dont tu auras besoin pour deux ou trois jours de route. Je suis heureuse d'avoir pu t'approcher et que tu sois dans ma maison...

Elniza, se dit Blade *in petto*, méritait plus qu'une simple approche courtoise. Sa taille minuscule d'où jaillissait une paire de hanches vénusienne, sa gorge renflée qui se soulevait au rythme de son souffle

saccadé, la chaleur de sa prune qui était prête à tenir beaucoup plus qu'à promettre, engendraient des concerts de louanges et une irrésistible envie de concrétiser l'admiration qui montait aux lèvres et dans toutes les extrémités...

— C'est un grand honneur pour moi, répondit-il, qu'une femme dont la beauté et le charme dépassent l'imagination prenne ainsi soin de ma personne... Si je pouvais lui prouver ma gratitude et mon admiration, je serais un homme comblé..., acheva Blade, en paraphant son petit compliment d'un regard on ne pouvait plus explicite.

Elniza eut un soupir qui souleva son imposante poitrine d'une façon spectaculaire. Le rouge lui colora les joues et elle bredouilla :

— Richard Blade, je ne désire qu'une seule chose aujourd'hui...

Elle se détourna et se dirigea vers l'escalier qui menait aux chambres. Voulait-elle lui faire admirer l'envers de cette gracieuse médaille ? Blade lui emboîta le pas.

— Que tu sois comblé me rendrait folle de joie ! poursuivit-elle, en montant d'un pas lesté les degrés de l'escalier.

Blade monta deux à deux. En quelques minutes, Elniza l'avait rendu dévoré de désir. Sa bonne fortune lui faisait battre le sang aux tempes. Il entra à sa suite dans une chambre de femme, pleine d'odeurs suaves et de tenues arachnéennes.

La jeune femme ferma la porte derrière Blade et posa une large barre en travers pour en garantir l'inviolabilité. En un tournemain elle fut nue et Blade la reçut contre lui, le souffle coupé par tant de merveilles. Elle ouvrait le léger vêtement, l'attirait vers une large couche encombrée de soyeuses fanfreluches. Ils basculèrent ensemble et elle s'installa à califourchon, le tenant à pleine main, se frottant à lui avec une ahurissante vigueur. Blade ne détestait pas l'abordage sans sommation. C'était parfois du plus haut intérêt, surtout pratiqué par une aussi capiteuse flibuste !

Elniza l'avait enfourché sans complaisance et descendait sur l'embauchoir, avec des petits cris hystériques. Blade donna un coup de reins qui lui coupa le souffle et la fit se déjeter. Il se sentit aspiré et malaxé comme un insecte par une dionée, cette plante Carnivore et poilue, qui dévore avec tant d'élégance... Elle se trémoussait pour le capter davantage et agitait au-dessus de lui une gorge lourde et durcie par le désir. Il crocha les larges cuisses, la bascula sur le dos sans concéder un pouce.

Sur les lèvres d'Elniza, des mots se formèrent qu'il n'entendit pas. Il la bâillonna, goûta sa bouche et huma les fragrances sucrées de son corps de sultane.

— Blade... Mon Seigneur... Va... !

C'est en posant un baiser sur ses paupières qu'il l'enfourna de tout son long, avec tant de vigueur qu'elle poussa un petit cri. Les jambes nouées autour des reins elle le recevait dans une béance qui donnait à Blade l'envie de s'enfouir entièrement, comme pour une renaissance...

*
* * *

Les nuages s'amoncelaient au-dessus de Liliam-Baka quand Richard Blade mit le pied à l'étrier. On lui avait préparé le cheval qui avait porté Gibor avec tant d'intelligence. Il avait tenu à le monter lui, et pas un autre. D'ailleurs, pour preuve de son attachement, il l'avait baptisé Charly. Et que l'on ne dise pas qu'il pensait à un cavalier de la famille royale !

Il avait avec lui des cartes du pays, entre Algamonda et Pra-O-Prana. Et dans ses fontes, de quoi vivre et mourir. Avec une grosse bande de cuir et du mica, il avait confectionné une paire de lunettes préhistoriques, qui ressemblait un peu à celles que portent les coureurs de motocyclette. Si on lançait les rapaces sur lui, il tenait à garder les yeux ouverts.

Gibor allait mieux. Aniel refaisait des pansements trois fois par jour. À cette allure il serait vite guéri. Blade ne l'avait pas quitté sans serrement de gorge. Les yeux d'émeraudes pétillaient :

— Tu vas au-devant des rêves de toute la contrée. Tu gagneras ! Que les dieux t'accompagnent. Reviens vite me voir, je vais m'ennuyer de toi ! avait dit Gibor.

— Tu es plus en sûreté avec Aniel qu'avec moi ! avait rétorqué Blade en riant.

Il éperonna sa monture et fila jusqu'aux portes de la ville qu'il aborda au petit trot. Les gardes le saluèrent nonchalamment, sans doute intrigués par ce cavalier que le Conseil avait reçu avec tant d'égards. Ils étaient loin de se douter que le cavalier qui passait sous les portes de leur ville tenait leur destin entre ses mains.

CHAPITRE X

Blade tourna son cheval vers l'ouest et découvrit un paysage tourmenté, de bois mort et de roches galactiques. On semblait entrer au pays des guerriers ; chaque caillou et chaque fossile, chaque végétal et les nuages de poussière chantaient un hymne de puissance et de mort. Sur la vallée que traversaient Blade et son cheval Charly pesait l'ombre de la Cité aux mille colonnes, Bilika.

Ceux qui ont traversé à pied, par une nuit froide, une ville inconnue et déserte, connaissent cette sensation. On ne sait pas, au bout de quelques minutes, si la ville est un tapis roulant sur lequel on marche comme un automate et qui se dérobe, ou si l'histoire que l'on est en train de se raconter est un rêve dont fait partie la ville... La sensation ne manque pas de piquant, il est toujours agréable de se faire peur à peu de frais. Les choses se compliquent quelque peu lorsqu'on aperçoit une silhouette tapie dans l'ombre.

Blade n'était ni romantique ni pusillanime, mais homme de guerre, aussi acharné à la perte d'Oltitza et de Klotan que ce dernier l'était à vouloir boire dans son crâne. Il n'avait pas de plan, ne savait pas de quelle manière il allait entrer dans Bilika, mais il avait l'intime conviction que les deux prédateurs de Vesta allaient mourir de sa main. En continuant plein ouest il serait, à la fin de la journée, sur le bord du lac Yo. Les cartes géographiques que lui avaient remises Ouran étaient d'une indiscutable précision. Le degré de civilisation de Vesta était à son apogée. Seules les conceptions architecturales et l'urbanisme traînaient la patte. La théorie atomique avait été suffisamment bien digérée pour ne pas tenter les puissants à l'utiliser dans des entreprises de domination guerrière. La régression venait d'Oltitza. Elle était l'amorce d'une lente descente aux enfers, elle-même génitrice de bouleversements plus négatifs que prometteurs.

Blade décida d'installer son campement sur le bord du lac Yo, qui était le premier tiers de la route jusqu'à Bilika. Le paysage s'était étoffé en masses rocheuses plus importantes et on montait maintenant sur le flanc d'une colline très étendue. Le lac se trouvait dans une cuvette d'une cinquantaine de miles, lorsqu'il serait descendu de l'autre côté de la colline.

Charly était vraiment le routier infatigable et intelligent que tous les cavaliers rêvent de rencontrer un jour. Il avait l'endurance d'un

cheval de trait et la vitesse d'un étalon. Blade lui laissa la bride sur le cou pour descendre l'autre versant et Charly s'ingénia à lui démontrer que c'était bien là le choix le plus malin qu'il avait pu faire. Arrivé au bord du lac, Blade descendit de cheval et l'emmena par la bride sur la plage de sable. Les eaux noires du lac s'étendaient aussi loin que le regard pouvait porter. Sur cette immense masse liquide un friselis témoignait du vent qui se levait.

Charly buvait et levait la tête de temps en temps pour regarder autour de lui. Le soleil s'enfonçait lentement derrière les monts, de l'autre côté du lac encore éclairé par des rougeoiements d'incendie qui se meurt.

Blade trouva à deux ou trois cents pas de là un bouquet de roches calciné par une aventure cosmique. Quelque fragment de météorite qui aurait conclu un pacte avec le grand lac. Comme une meule de gruyère, il était alvéolé de petites cavernes qui constituaient autant d'abris dans lesquels on pouvait passer la nuit. Blade fit entrer le cheval dans la plus grosse excavation. Dans le fond de la petite grotte il trouva des restes de viande momifiés et des bouts de bois à moitié calcinés. Depuis longtemps, des voyageurs faisaient halte dans ce gros rocher pour aller vers le nord, à Algamonda, ou vers la funeste Bilika, à l'ouest de Vesta.

Il y avait une cheminée naturelle qui montait jusqu'aux cimes, et Blade fit un feu.

La caverne était tapissée de repères, de marques de passage. Blade étudia les parois à la lueur d'une torche pendant plusieurs minutes sans pouvoir repérer une écriture connue. Tout ce qu'on avait pu décrypter sur terre, de la langue des arbres à l'araméen, n'avait aucune ressemblance avec ce qu'il découvrait.

Il sortit des fontes de la viande séchée et des fruits que les femmes lui avaient préparé et coupa de larges tranches. Le pain était fait par la maison de Vazto, croustillant et parfumé comme la vie. Il mastiqua à la lueur des flammes en écoutant Charly souffler comme un phoque. Un cabotin, qui voulait à toute force se faire remarquer...

L'air devenait plus fluide, il ne sentait plus la fumée. Elle s'envolait probablement vers les cieux, très haut. Plus d'effluves mais une ouate qui lançait les battements de son cœur vers les tempes, des tambours ouatés qu'il aurait aimés moins prégnants. Il fronça les sourcils, car sa fonction n'était pas de s'inquiéter d'une brisure dans le physiologique mais d'effacer toute intrusion qui n'aurait pas été souhaitée.

C'est un souffle qui monte du lac, dit Blade. Probablement le vent. Pas de quoi s'inquiéter, n'est-ce pas ? Mais le vent est une alchimie de forces conjuguées. De forces monstrueuses, qui peuvent rayer un

continent ou fertiliser la terre pour des siècles.

Blade écoutait la musique du vent se propager dans les conduits de pierre en grignotant son os. Son épée posée près de lui, ses muscles puissants irrigués par un sang riche et chargé de pouvoirs, il clignait des yeux, avec l'impertinence de ceux qui ne craignent rien, parce qu'infiniment plus vieux que la bêtise des hommes.

La lumière tremblotante lui révélait un signe sur la pierre qu'il regardait avec attention depuis plusieurs minutes. Pourquoi regarder cela ? Était-ce intéressant de vouloir traduire un graffiti vieux d'une dizaine ou d'une trentaine de siècles ? Ce n'était ni raisonnable ni enrichissant. Un groupe d'études – à condition que fussent votés les crédits de recherche – aurait probablement mis vingt ans pour statuer sur ce glyphe.

Le hennissement de Charly déchira la nuit qui tombait et lança le souffle fantastique dans la caverne.

Comme un orgue désaccordé, l'énorme bloc de pierre soufflait et sifflait des stridences démesurées. Blade fit la grimace et plaqua ses mains contre ses oreilles. Les sons vous guident et vous égarent. Ils étaient, en l'occurrence, le plus sûr moyen d'entrer dans une dangereuse abstraction. Celle d'où l'on ne revient pas toujours. Blade se redressa et se dirigea vers l'entrée de la grotte. Il ne faut jamais briser ces interdits. La puissance de l'habitude, que l'on appelle « égregore », est un rituel si perfectionné que l'on ne peut lutter *contre*.

Il était à deux pas de la sortie quand le souffle le projeta en arrière. Comme si une trombe d'air était entrée dans la grotte. À travers les nombreuses ouvertures de l'énorme rocher, une lugubre toccata éclatait, tonitruante, au niveau le plus bas, avec des modulations aiguës vers les cimes. La conjonction donnait une cacophonie qui vrillait les tympanes de Blade, pénétrait dans ses moelles et lui rognait les nerfs. Il était tombé sur le côté et, voulant amortir sa chute, s'était ouvert le poignet sur un gros caillou. Derrière lui, Charly battait des antérieurs en hennissant, les yeux fous et le menton couvert d'écume. Blade se releva rapidement et fit quelques pas dans sa direction. Il fallait rassurer le cheval, sinon il chercherait à s'enfuir et ce n'était pas pour arranger les affaires de Blade.

— Allons, vieux frère ! Calme-toi ! cria Blade en posant sa main sur l'encolure du cheval.

Charly fit un écart brusque et Blade tomba à nouveau sur les cailloux coupants comme des silex. La grotte se nimbait de lumière bleue et la crinière de Charly devenait azurée. Un vent violent tournait dans le rocher, rendant tout déplacement vers la sortie dangereux. Son bras était chaud et gluant. Blade se mit à genoux et regarda son poignet gauche. Il était ouvert jusqu'à l'os et saignait

abondamment. Dans les hauteurs, un vrombissement tourna et descendit le long de la cheminée naturelle, imposant un couvercle sonore d'une telle violence que Blade se boucha les oreilles et poussa un hurlement de rage.

Son crâne se fissurait sous les coups de masse sonores, il sentait le sang cogner dans ses veines avec une rapidité effrayante. À genoux, il se traîna en avant vers la sortie de la grotte tandis que Charly hennissait de terreur derrière lui et tentait de passer sans le bousculer.

« Seigneur ! pensa Blade. Je vais bien arriver à me traîner dehors ! Il faut que je sorte vite de là ! »

Comme si l'onde sonore qui lui vrillait le crâne et le souffle qui le maintenait à genoux ne suffisaient pas, il reçut dans le dos une gerbe de gravier qui lui cingla les côtes et la nuque, lui arrachant un cri de douleur. Il fallait atteindre la sortie, se plonger dans les eaux du lac et nager dans les ténèbres jusqu'au matin...

Blade roula sur lui-même, bascula à l'extérieur et tomba sur le ventre dans un cocon de silence à couper au couteau. Il prit une profonde inspiration et se mit debout, avec une facilité qui le déconcerta. Charly était sorti en même temps et tournait autour de lui, l'air étonné.

Il prit le cheval par la bride et fit quelques pas.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé, *old boy*, fit Blade en tâtant son bras. Mais j'ai eu l'impression qu'on ne voulait pas de nous, hein ?

Charly souffla par les naseaux et Blade se mordilla la lèvre. Il n'avait pas une goutte de sang sur son bras et aucune contusion n'était visible. Il s'assit sur un rocher plat de trois ou quatre pieds de haut et regarda le gros rocher. Aucun son n'en sortait et il n'y avait plus aucune lumière à l'intérieur...

Et soudain il comprit. Le glyphe. Son erreur avait été de regarder trop longtemps un certain signe, sur la roche. Cela ne pouvait venir que de là. Parce qu'il avait enregistré un signe magique dans son subconscient, le signe était devenu opératif. Trop chargé, il lui fallait se libérer. Blade lui en avait fourni l'occasion. Il aurait pu y laisser sa peau... Un glyphe magique peut être opératif quelques années, quelques siècles ou éternellement...

Blade fit un effort de volonté pour évacuer de son subconscient ce qui avait déchaîné la tempête. Une réédition ne s'imposait pas. Il aurait pu passer la nuit dans le rocher, sans craindre un autre débordement naturel. Mais Charly ne l'entendait pas ainsi. Il renâclait, ne voulait plus entrer dans la caverne.

— Je comprends parfaitement ta position, *gentleman*. Je vais chercher les affaires et on va camper sous la tente, lui dit Blade en lui

flattant l'encolure.

Blade installa son campement à l'abri du vent, non loin du gros rocher, sur un bout de plage sablonneux ; Charly exprimait son contentement en secouant son toupet d'une façon tout à fait charmante. Blade ramassa du bois mort sur la berge et alluma un feu. C'était pour lui la seule façon de passer la nuit sans craindre d'être attaqué.

Enveloppé d'une épaisse fourrure, il veilla en écoutant le mariage du vent et de l'eau et les bruits de la nuit, jusqu'à ce que le sommeil lui cloue les paupières.

*
* *

— Pose-moi une question, et je te ferai savoir pourquoi je suis venu jusqu'ici. Parce que parler est construire, celui qui ne parle pas n'est rien.

— Alors réponds à cette question, puisque tu es si forte : Combien de cycles de vie sont écoulés depuis le début de ma question ?

— Les cycles sont ceux que tu vas créer. La création est grande. Infinis sont les cycles de vie, si tu décides d'ouvrir les yeux et de dire ce que tu vois.

— Je peux donc créer à l'égal des Dieux ?

— Tu l'as dit... !

— Mais pourquoi sommes-nous si loin de tout l'incrée ?

— Tu touches là un point essentiel. Si tu veux être celui qui décide, sans espoir de gouverner. Tu t'effaces. Ainsi, celui qui décide d'être riche en donnant aux autres. Comment peut-il mesurer sa richesse ? Elle lui échappe ! Il n'y a plus de mesure à un certain stade. Il y a disparition de tout ce que les hommes apprennent. Au lieu d'ouvrir une porte, décide qu'il n'y a plus de porte. Tu gagneras du temps !

Blade sursauta, poussa un grognement et s'éveilla.

— Je suis sur un bateau ?

— Tu es sur un bateau.

Il passa la tête à l'extérieur et regarda autour de lui. La tente qu'il avait dressée sur le sable était sur un pont de bois. Le pont était celui d'un bateau de trente mètres de long sur trois ou quatre mètres de large, avec une dunette en bois foncé, sur laquelle couraient des plantes, vertes comme des algues. Une espèce de tartane démantée qui filait sur le lac sans le moindre bruit. Sur le pont, à quelques mètres de Blade, une silhouette de femme dont il ne pouvait distinguer le visage.

— C'est donc à toi que je parlais ? demanda Blade en se relevant.

— Je suis Alnaël, la grande prêtresse de Bilika. Ta venue m'a été annoncée il y a peu de temps. Je peux te prévenir contre les maux qui t'attendent...

— Comme c'est gentil, Alnaël. Et que sais-tu des *maux qui m'attendent* ? demanda Blade en avançant vers la voix.

— Celui qui est courageux, au point de défier les maîtres de Bilika, mérite une chance. Je te l'offre, Blade, répondit la voix.

— C'est déjà pour moi une grande chance de te rencontrer, dit-il.

Il s'arrêta à quelques pas et découvrit une femme d'une beauté si parfaite qu'un frisson le traversa. Elle était habillée d'une étoffe bleu nuit, qui la moulait comme une seconde peau. Elle semblait nue. Son corps était long et plein et, lorsqu'elle se leva pour aller à sa rencontre, Blade sut qu'elle ne déserterait jamais son esprit.

— Tu ne sais pas à quel point tu as raison, Richard Blade, répondit la jeune femme en posant sa main sur l'épaule de l'homme.

— Pourquoi dis-tu cela ? demanda Blade.

Il s'efforçait de ne regarder qu'entre les yeux d'Alnaël. Une sensation de chaleur intense commençait à monter, du côté où elle le tenait. Il prit sa main et l'ôta de son épaule.

— Parce que si je ne t'avais pas rencontré, tu galoperais vers Bilika et, ce soir, les oiseaux de Klotan goberaient tes yeux... À moins que ce ne soit Oltitza qui veuille jouer avec toi. Il est d'une cruauté que tu ne peux imaginer... Pour faire plaisir à sa belle, qui s'était fait insulter par quelques hommes, trop timides pour tenter leur chance, il coupa les lèvres de tous ceux qui étaient sur son passage. Puis il lui ordonna de les porter en collier. Il lui fit avaler de force toutes les bouches, dans un festin auquel j'étais invitée. Après quoi, il la livra à ceux qui n'avaient plus de lèvres. Je ne peux te décrire dans quel état elle fut retrouvée, plusieurs jours après... Je ne te raconte pas cela pour t'effrayer, je sais que tu es un brave. Mais ne crois pas pouvoir aller jusqu'à la victoire...

— Ce ne sera pas *ma victoire*, mais ce sera, tu peux me croire... gronda Blade en plaquant la jeune femme contre lui.

— Hé là ! Doucement ! fit Alnaël, en essayant de repousser Blade des deux mains.

— N'es-tu pas venue m'apporter une petite compensation ? ricana Blade.

Alnaël résistait de toutes ses forces – et elles étaient grandes – mais elle ne pouvait rien faire. Blade la pressait contre son torse puissant, d'un bras aussi solide qu'un tronc d'arbre.

— Laisse-moi ! cracha-t-elle. Laisse-moi, ou tu le regretteras !

— Je ne sais si tu es la grande prêtresse de Bilika, ou sa servante, dit Blade sans lâcher prise. Mais je veux que tu comprennes bien ceci : Richard Blade est venu sur Vesta pour que triomphe l'esprit... Il est homme de guerre, et pour l'abattre, il faut autre chose que des idées dans la bouche d'une femme !

Alnaël s'abandonnait contre lui, ses lèvres effleuraient la bouche de Blade lorsqu'elle répondit :

— Tu es plus intransigent que le plus féroce des tyrans... Et tu dis vouloir faire triompher l'esprit ? Tu n'auras de cesse avant d'écraser les obstacles de Bilika et peut-être souhaites-tu la voir en cendres... Oh... Blade... Si tu voulais t'allier à moi, nous serions les maîtres ! Ne sens-tu pas combien je te désire... ? N'as-tu pas envie de goûter à la plus belle des femmes ?

— Le prix est trop élevé, grogna Blade qui sentait ses sens s'embraser.

Elle ondulait dans ses bras comme un serpent et il la repoussa avec force, lui faisant perdre l'équilibre. Dans sa chute sur le pont, Alnaël poussa un cri de rage et d'exaspération qui arracha un éclat de rire à Blade.

— Fou ! lança la jeune femme. Tu choisis les souffrances et la mort ! Les rapaces de Klotan te dévoreront le cœur, et moi, je viendrai te contempler, encore palpitant et percé de coups de bec... ! Ce sera ma récompense... ! Je le ferai embaumer et je le conserverai avec amour ! Un tel cœur ne se trouve pas tous les jours ! Je le porterai contre mon sein, il me donnera du courage ! Ce sera mon meilleur pentacle...

Elle se releva, enfin, et pointant son doigt vers Blade, dit d'une voix où il n'y avait plus ni colère, ni haine :

— Comment as-tu pu te laisser abuser de la sorte ? Ne comprends-tu pas à quoi tu t'exposes ? Dans le Monde d'où tu viens, il n'y a donc plus de raison ? Le courage n'est-il plus que l'apanage d'un seul ? Toi ? Blade... Ici, les hommes comme toi ont un Empire... ! Et tu voudrais mourir pour une idée ?

— Je *vaincrai* pour une idée, rectifia Blade. Et je te tuerai, si tu continues... !

Alnaël se dressa, le corps tendu vers l'homme qui la défiait et secoua sa longue chevelure.

— Eh bien, tue-moi ! Lève ton épée sur moi ! Déchire cette bouche qui te fait trembler ! Ouvre ce ventre que tu n'oses regarder... Va ! Tue !

— Tais-toi ! hurla Blade. Tais-toi !

Le bateau voguait toujours vers une destination inconnue, glissant sur l'eau du lac Yo sans provoquer la moindre lame. Il se détourna les poings crispés de rage et ses doigts rencontrèrent l'anneau d'Alnaoth. Il posa ses yeux sur la pierre jaune et baisa l'anneau d'un geste brusque, sans avoir prémédité ce qu'il faisait.

Un mugissement troua la nuit et roula autour d'eux en s'amplifiant. Le bateau fut porté par une vague immense et ils montèrent sur la crête, avant d'avoir pu pousser un cri. Les eaux du lac se creusèrent, formant un entonnoir liquide dans lequel ils chutèrent à une allure vertigineuse. Un éclatement de lumière indigo les aveugla, irisant la crête des eaux qui se ruaient sur eux. Dressée sur le pont du bateau dans une position hiératique, Alnaël, les yeux grands ouverts sur l'Invisible, n'avait pas poussé un cri. Blade la regarda s'enfoncer dans le monstrueux réceptacle, tandis que ses poumons s'emplissaient d'eau.

CHAPITRE XI

Les doigts plantés dans le sable du rivage, Blade se releva péniblement. Un hoquet le secoua tout entier et il retomba, vomissant un paquet d'eau. La nuit pâlisait, laissant la place à une lumineuse grisaille. Il regarda autour de lui.

Là-bas, à cent pas peut-être, la tente se dressait. Un hennissement déchira l'aube qui pointait et arracha un sourire à Blade, trempé et transi, mais tellement heureux... Il se releva et contempla le lac en toussant et crachant, comme un vieux loup de mer après un mauvais grain. Il n'y avait pas un esquif sur l'eau calme, rien qu'une grosse flaque d'huile toute noire et ses tempes qui battaient aussi fort que le carillon de Westminster Abbaye.

— Sacré nom ! jura Blade entre ses dents.

Il retourna au campement, ranima le feu en jetant sur les braises quantité de petit bois mort. À quatre pattes et soufflant de toutes ses forces pour faire repartir le feu, il s'arrêta soudain et vit le visage d'Alnaël, d'une si grande pureté, qu'on ne pouvait qu'adorer cela...

Il fit cuire un bol de cette bouillie que les femmes lui avaient préparé, dévora deux larges tranches de viande séchée qu'il arrosa copieusement de jus de raisin.

Le lac brillait et la terre se réchauffait lorsque Blade enfourcha sa monture. Sans un regard pour le rocher troué dans lequel il avait voulu passer la nuit, il galopa le long du lac Yo jusqu'à ce qu'il l'eût laissé sur sa gauche et fila plein Ouest, face à Bilika. La ville aux mille colonnes.

Tout en chevauchant, il essayait de faire une synthèse des événements de la nuit passée, afin de trouver les réponses à toutes les questions qui le traversaient et, pourquoi pas, des signes sur ce qui l'attendait là-bas... Mais s'il entrevoyait des éléments positifs, dans ce cauchemar de la nuit, sur le lac, Alnaël le troublait encore beaucoup. Car ce n'était pas un rêve, il le savait, mais une délocalisation. Et que venait faire Alnaël là-dedans ? Elle n'était pas venue de son plein gré, pour essayer d'empêcher Blade d'arriver jusqu'à Bilika. C'était ridicule...

Après le lac Yo, le paysage était verdoyant et vallonné comme L'Écosse aux beaux jours. Il galopa une bonne partie de la matinée,

s'arrêtant régulièrement aux points d'eau indiqués sur la carte, pour faire boire Charly et se rafraîchir.

Il commençait à trouver la promenade agréable, quand son regard perçant repéra quelques petits points noirs dans le ciel, à un ou deux miles droit devant. Et le glyphe de la grotte du lac Yo fut devant ses yeux. Tellement clair, maintenant. C'était un oiseau, ou plutôt, un oiseau stylisé dans un cartouche gravé dans la pierre. Il se souvenait fort bien. Le corps seul de l'oiseau figurait, en poire et sans les pattes. Le bec avait été gravé comme un triangle, l'œil était à cercles concentriques et, dans le corps du symbole, une spirale brisée. Il fallait avoir une bonne protection, avant de violer un lieu gardé par ce signe, Blade en avait fait l'expérience. L'anneau d'Alnaoth l'avait tiré du pétrin par deux fois, heureusement.

Les oiseaux... Les rapaces de Vesta... Il le sentait, ils étaient là, tout-puissants au-dessus de lui, sans qu'il fût en mesure de prévoir d'où viendrait l'attaque. Ses années de commando avaient fait de lui une bête vélocité et acharnée à tuer. Mais il sentait, là-bas, passées les montagnes de Hôth-Saya, les montagnes qui figuraient en noir sur la carte, des volontés aussi sauvages au combat que les cavaleries tartares.

Il arriva en vue des oiseaux et mit Charly au trot, après avoir posé devant ses yeux le masque de protection.

L'animal ressemblait à une grosse antilope qui aurait troqué sa mâchoire élégante contre la gueule d'un sanglier, armé de puissantes défenses. Arrivé à bonne distance du cadavre, Charly secoua vigoureusement la tête et s'arrêta. C'était clair : Faire plus ample connaissance n'était pas ce qu'il souhaitait le plus. Blade regarda alentour. Ils étaient non loin d'une petite éminence couverte de bosquets et d'épineux, pouvant receler n'importe qui ou n'importe quoi, à droite de la route. Sur la gauche une sorte de plaine bosselée par endroits et recouverte d'une végétation assez haute pour camoufler dans ses replis quelques douzaines d'assassins. Un endroit tout à fait charmant pour le pique-nique.

Blade compta six rapaces. De gros oiseaux noirs qui avaient l'élégance des faucons, l'effronterie des merles et dans leur œil jaune, la lueur assassine des aigles en chasse. La bête avait longtemps couru avant d'être frappée à mort, aveuglée et égorgée par les cruels rapaces. On voyait combien elle avait dû lutter et souffrir. Elle s'était traînée sur des dizaines de mètres, laissant une trace sanglante derrière elle, jusqu'à ce que le plus fort lui arrache la veine jugulaire à coups de bec, la tirant hors de son logis avec ses puissantes serres, jouant avec le gros lombric d'où la vie s'échappait à grands jets.

Blade venait de prendre le parti le plus sage – contourner la curée

où les rapaces, arrachant de gros lambeaux de chair de la bête, semblaient prendre plaisir, sans s'inquiéter de son passage – et amorçait un large détour, quand un cri perçant lui fit tourner la tête. Du coteau boisé, un couple de rapaces de forte envergure s'était élevé et fondait sur lui. Blade talonna sa monture et, se couchant sur Charly, tira l'épée du fourreau. Il galopait déjà à vive allure lorsque le premier arriva sur lui, et lui ouvrit le crâne d'un coup de bec. Blade poussa un cri de douleur et sentit le sang ruisseler dans son cou. Le hennissement de terreur de Charly lui apprit que l'autre oiseau venait de s'attaquer au cheval.

Ils étaient merveilleusement dressés à tuer et connaissaient la stratégie à employer. Il se redressa pour voir arriver le rapace, fendit l'air avec son sabre, manqua l'oiseau qui avait esquivé au dernier moment, remontant dans le ciel presque à la verticale. Blade tira sur les rênes du cheval en espérant qu'il n'aurait à combattre que le couple. Il stoppa Charly et sauta en voltige au moment où ils revenaient en piqué. Tenant le sabre des deux mains, il frappa en pivotant sur lui-même et la lame entra dans le ventre de l'oiseau, le déséquilibrant sous la violence du choc, coupant le rapace en deux aussi nettement qu'une motte de beurre.

Il vivait encore. Les deux moitiés s'agitaient. Tombé à terre, Blade voyait avec étonnement les soubresauts se diriger vers lui ! Un cri de colère lui vrilla l'oreille, le fit rouler dans la poussière avant de se relever pour faire face. Mais le rapace, fou de rage, avait planté son bec dans le cuir du masque, derrière l'oreille qu'il déchirait avec férocité. La douleur lui irradiia la nuque, il sentit la chair se déchirer et le sang couler de plus belle.

Blade lâcha son épée et, à la vitesse de l'éclair, empoigna l'oiseau des deux mains. Le rapace était fou furieux et ses ailes déployées faisaient quatre pieds de long, mais Blade était redevenu une machine de guerre inexorable. Les douloureuses blessures que lui avaient infligées les rapaces et le sang qui baignait son cou l'avaient transformé en bête sauvage. Ses mains puissantes serraient le cou de l'oiseau qui battait toujours des ailes en criant. Il l'approcha de son visage, regarda l'œil jaune du tueur, et enfonça ses dents dans le cou du rapace, lui broyant les os, arrachant les chairs, faisant jaillir le sang et s'en barbouillant le visage, tandis que l'oiseau expirait, les yeux fous de douleur.

— Vous avez voulu ma peau ! hurla Blade, déchaîné. Voilà ce que je ferai de vous !

Il cogna la tête de l'oiseau sur le sol, ramassa son épée et ouvrit le rapace en deux. Le sang s'échappa et il posa sur son crâne l'horrible trophée, mélangeant son sang et celui de sa victime, hurlant autour de

lui :

— Bilika ! Klotan de Bilika ! L'homme-qui-parle-aux-oiseaux ! Le cœur de tes oiseaux sera désormais ma nourriture préférée !

Et, joignant le geste à la parole, Richard Blade fouilla le ventre du rapace, arracha le cœur encore palpitant et dégouttant de sang et y planta ses dents.

Peut-être avaient-ils senti l'odeur du carnage ? Ou la fantastique aura de force et de vengeance sauvage qui entourait Richard Blade ? Quoi qu'il en fût, les rapaces qui se trouvaient encore à proximité prirent leur envol et foncèrent vers l'Ouest.

— Allez-y..., murmura Blade, en remontant à cheval, allez à Bilika leur dire que Blade arrive...

Il flatta l'encolure de Charly et tira un morceau de drap des fontes. Le sang coulait de sa tête et de son cou. Il se fit un turban qu'il serra de toutes ses forces pour arrêter l'hémorragie.

— Allez, *old boy* ! On va jusqu'à la prochaine source, enlever tout ce sang ! lança-t-il à Charly.

La source était à plus de vingt miles. Blade y arriva couvert de sang. La tête lui tournait, ses yeux se brouillaient tandis qu'il marmonnait :

— J'ai goûté le cœur de tes oiseaux, Klotan... Il leur manque un peu de sel, à mon avis...

Il plongeait sa tête dans ce qui ressemblait à un oued et se sentit instantanément revigoré par la fraîcheur de l'eau. Il ôta ses vêtements et, nu comme un ver, se jeta dans la petite rivière glacée.

Blade n'était pas un surhomme, il était un homme... Mais le meilleur des hommes. Le plus entraîné et le plus résistant de la planète Terre. Celui qui pouvait encore beaucoup, alors que les autres n'auraient pu continuer. Et le seul être à pouvoir assumer une translation sans y laisser la peau. Mais il avait perdu beaucoup de sang, ces derniers jours. Il se laissa glisser dans l'eau jusqu'au fond, retenant son souffle. La rivière n'était qu'un ru un peu grossi par les pluies ; le fond était clair et sablonneux. Il ouvrit les yeux et vit un long reptile s'enfuir, noyant sa fuite sous un nuage de sable. Blade donna un petit coup de talon et sortit de l'eau.

Un bain d'eau glacée était un remède souverain pour ce qu'il avait. Il se sentait beaucoup mieux. Il se sécha vigoureusement, se fit un sandwich à la viande séchée qu'il arrosa de jus de raisin, et se confectionna une bande très serrée, qui lui couvrait les oreilles et le cou. Charly s'était éloigné et cassait la croûte à sa manière, broutant l'herbe d'un petit monticule.

Les monts Hôth-Saya qui fermaient l'accès à Bilika formaient une chaîne de vingt ou trente miles, dont la plus haute pointe culminait à mille et quelques mètres. En d'autres temps, Blade aurait applaudi à l'idée de se lancer dans une escalade, mais les conditions n'étaient pas réunies pour la petite balade champêtre... Cela sentait plutôt le renfermé. L'heure n'était pas aux excursions écologiques ! Tranitos, le sage du Conseil de Liliam-Baka, lui avait indiqué sur la carte où effectuer la percée.

Blade fut aux pieds des monts Hôth-Saya au soleil couchant, non loin du passage que lui avait indiqué Tranitos. Il pouvait traverser et établir son campement sur l'autre versant, ou bien attendre le lendemain matin pour ce faire, et camper là, dans une des nombreuses grottes qui servaient de refuges aux voyageurs.

Il décida de s'arrêter pour la nuit. Ainsi, il arriverait le lendemain, au chaud soleil, dans les murs de la Cité aux mille colonnes.

Il fit un feu à l'entrée de la grotte, aménagea son campement de façon à ne pas être surpris par une bête sauvage, et s'endormit, la main sur la garde de son épée.

CHAPITRE XII

Le crissement du gravier réveilla Blade. L'instant d'après, tous ses muscles durcis par l'attente, il entrouvrait les paupières et voyait se dessiner devant lui la merveilleuse silhouette d'Alnaël, ondulant dans une transparence bleutée. Il pouvait voir jusqu'au grain de sa peau ivoirine, l'ombilic tourné comme celui d'un jeune enfant, les longues cuisses fuselées qui se pliaient lentement pour s'asseoir près de lui. Les seins d'Alnaël étaient comme les museaux des belettes, trottant d'un pas décidé dans une basse-cour, prêtes à se ruer sur les volatiles...

— Tu ne dors pas, allons. Mon beau guerrier d'honneur..., fit-elle en découvrant une rangée de perles sous la lèvre pulpeuse.

Il se redressa et ouvrit grands les yeux. Elle était illuminée par une lumière qui ne venait de nulle part, un bleu céruléen. Le feu se mourait, et elle avait les mains vides. Comme si l'étrangeté de son apparition n'était pas flagrante, elle demanda, tout en remontant ses genoux sous son menton :

— Tu ne me demandes pas d'où je viens ?

— D'où viens-tu donc, Alnaël ? Je ne comprends pas...

— La montagne est à moi. Je couche dans ses flancs et elle m'a accouchée. Nul ne peut entrer sans que je le sente. Elle est comme moi, la gardienne de Bilika.

— La gardienne ? A-t-elle un pouvoir magique ? Que doit-on faire si l'on veut passer de l'autre côté ? demanda Blade.

— Tu me demandes le secret d'une vie, Blade ? Qu'as-tu donc fait pour mériter cela ? Allons, dis-le-moi ?

— Pourquoi es-tu donc revenue, Alnaël ? Tu as failli mourir, sur le bateau. Ne comprends-tu pas que mes pouvoirs sont grands ?

— Les rapaces t'ont averti que le chemin serait encore semé d'embûches. Tu es blessé à la tête... Pourquoi as-tu continué ? demanda Alnaël sans répondre.

— Je suis venu remplir une mission. Lorsque j'en aurai terminé avec, je repartirai. Mais pas avant, comprends-tu ?

Il pouvait voir son visage, d'une si grande beauté qu'une fois de plus son cœur d'airain s'emballa, comme celui d'un jeune homme à son premier rendez-vous.

— Un homme tel que toi ne doit pas être le valet d'un gouvernement ou d'une cité, Blade ! Comment peux-tu, toi, si brave, si fort et si fou, accepter d'obéir comme n'importe quel petit soldat ? s'irrita Alnaël.

— C'est parce que je suis si fort, répondit Blade. L'orgueil ne m'aveugle pas... La puissance et la gloire m'indiffèrent. Seuls les malheureux ont besoin de richesses de plus en plus grandes, et de repousser les limites de leurs terres...

— Mais toi ? Qu'est-ce qui te fait accepter ces missions d'où tu peux ne jamais revenir ? demanda Alnaël en se coulant sur la couche de Blade.

Elle touchait Blade, l'avait contre lui et s'en amusait.

Elle connaissait son pouvoir et sentait vibrer Blade dès qu'il la frôlait.

— La grandeur de mon pays et de mon peuple, c'est justement d'avoir des hommes comme moi ! s'exclama Blade. Le jour où nous disparaîtrons, le pays sombrera. Il sera englouti *définitivement* !

— Je t'offre la possibilité d'être toujours ce que tu veux être, et de gouverner. Si tu acceptes de m'aider, tu auras une ville dans le creux de ta main et tous les ennuis qui se préparent devront être résolus par toi. Que dis-tu de cela ?

Elle posa sa main sur lui et il cligna des yeux, comme si cela devenait tout d'un coup très saugrenu. Combien de temps pouvait-il résister à l'envie qui le tenaillait de se jeter sur elle, pour l'éplucher comme une banane et découvrir toutes les friandises de son corps aux hanches de sultane ? Il ne pouvait le dire, mais c'était très dangereux... Il y avait gros à parier qu'il craquerait à la première tentative...

— Je dis que cette proposition n'est pas pour moi, fit-il en se secouant. Moi je ne mange pas ce genre de pain ! Il me reste souvent sur l'estomac. *Vous comprenez ?*

Elle posa sa tête sur son épaule et murmura, ses lèvres à quelques centimètres de la bouche de Blade :

— Bientôt la Guerre, chéri. Pourquoi ne pas profiter des derniers instants de bonheur ?

Cela ressemblait bougrement à une invitation à la bagatelle la plus échevelée, dans un roman-film pour cover-girl, se dit Blade avec un petit sourire matois.

— La guerre va être inéluctable, Alnaël, si tu continues à faire la cajoleuse, fit Blade en repoussant gentiment mais fermement la jeune femme.

Elle se releva d'un bond, ses yeux lançaient des éclairs et sa poitrine se soulevait au rythme d'une respiration saccadée. Elle avait l'air aussi furieuse qu'une gamine à qui on vient de chiper sa poupée.

— Richard Blade ! Tu vas regretter ce geste malheureux, lança-t-elle en faisant quelques pas. Elle marmonna quelques incantations et traça un signe dans les airs.

— Au revoir, Blade, amuse-toi bien, fit-elle d'un ton acidulé et lourd de sous-entendus.

La grotte fut aussitôt envahie par des légions de chats de toutes les races et de toutes les couleurs. Ils miaulaient désespérément, hurlaient aux quatre coins de l'horizon et s'éparpillaient dans la grotte en cavalcades serrées. Lorsqu'ils eurent occupé chaque pouce de terrain et qu'il ne fut plus possible de faire un pas, Blade se leva.

Les chats étaient aussi nombreux que des blattes dans une cuisine de restaurant. Ils avaient tous le poil ras, des yeux jaunes ou verts, et une démarche sinueuse qui ne recelait aucune agressivité. Les plus gros étaient en première ligne, près de Blade, attendant probablement un signe, qui leur montrerait dans quel sens il allait falloir danser, jouer et composer un ballet avec le maître de céans.

Blade leva la jambe pour faire un pas en avant. Les chats ne bougèrent pas d'un iota. Ils avaient le nombre pour eux et entendaient le faire savoir, mais avec des égards. Blade nageait dans l'indécision la plus totale. Les chats n'étaient pas agressifs, malgré le barrage qui lui interdisait de bouger et entreprendre de les découper en rondelles avec une épée dans chaque main ne paraissait pas très idoine. Le meilleur parti était de les laisser faire ce pour quoi ils étaient venus. Car ils n'étaient pas là pour meubler ou servir de décor.

— En vérité, j'ai toujours eu un faible pour les chats, dit Blade, s'adressant à un énorme chat tigré qui se trouvait à ses pieds. Mais je n'ai jamais pensé qu'ils le répéteraient à tout le monde...

— Sois tranquille, Blade, dit le tigré. Nous ne venons pas pour une œuvre de charité. Je m'appelle Sam.

— Sam le chat, fit Blade en se mettant à la hauteur de son interlocuteur. Je suppose que tu n'as pas choisi ton nom ?

— C'est un accident. On a dû m'extraire d'un vieux bouquin qui traînait !

— J'ai l'impression que vous n'êtes pas venu pour rien. Quel est le message ?

— Oublie que tu as une épée qui pend au côté, et un poignard à la ceinture, Blade. Nous as-tu déjà vu jouer avec une souris ? Ou chasser dans les hautes herbes ? Si nous avons des pensées belliqueuses tu n'aurais aucune chance. Abandonne l'espoir de t'en sortir ! Ce

préambule afin que tout soit bien clair ! Mais passons aux choses sérieuses. Nous sommes ici pour t'accompagner à Bilika. Nous te servirons d'escorte, tu sembles ignorer combien les périls sont grands jusqu'à Bilika. Il va falloir traverser la montagne Hôth-Saya, ce n'est pas une petite affaire... Mais nous serons là pour te seconder. En aucun cas tu ne devras essayer de nous fausser compagnie. Tu comprends ?

— C'est charmant... En somme, je suis votre prisonnier ?

— Pas du tout, miaula Sam, agacé. Nous te prions de faire la route avec nous, pour ton bien. Si tu refuses, tant pis pour toi !

— D'où venez-vous ?

— Tu le sais très bien, Blade. Un pur produit de l'imaginaire. Nous sommes là pour t'inciter à la prudence.

— Je ne veux pas de vous jusqu'à Bilika ! S'insurgea Blade, et il avança d'un pas décidé dans la foule des chats.

— Holà ! Où comptes-tu aller ? demanda Sam en faisant un bond de côté.

— J'irai où bon me semblera ! Fichez le camp de là !

Les chats lui laissaient le passage et lui emboîtaient le pas en trottant de chaque côté. Une mer de chats gris et bleus, de chats tigrés et noirs comme la nuit, qui poussaient des cris à faire frémir et se bouscullaient, se chevauchaient en crachant de colère, un champ de queues pointées vers la voûte de la caverne et, au milieu, Richard Blade.

— Blade ! Quand seras-tu raisonnable ? miaula Sam. Tu ne pourras nous ignorer longtemps ! Allons ! Ne pourrions-nous pas devenir amis ?

Blade regardait les étoiles. Elles s'épalaient par myriades dans le ciel d'encre. Des milliards de mondes, des petites grappes de millions de planètes. Et il dit, sans se retourner :

— Viens près de moi, Alnaël...

— Sam. Je m'appelle Sam, dit le gros chat tigré, et il sauta sur l'épaule de Blade.

— Descends de là tout de suite, Sam, dit Blade sans se fâcher.

— Un chat fait toujours ce qu'il a envie de faire, mon vieux, répondit Sam en s'installant confortablement.

— C'est bien vrai, mais pas avec moi, répondit Blade sur le même ton.

Et il lança son bras droit en arrière, crochant le chat à la nuque, avant qu'il n'ait esquissé un geste de défense.

Il arracha l'animal qui se cramponnait et le tint à bout de bras devant lui. La multitude s'était faite menaçante, grondant et crachant, cernant aussitôt Blade avec cette démarche caractéristique des félins lorsqu'ils s'approchent d'une proie.

— Lâche-moi tout de suite ! hurla Sam en se secouant pour essayer de se dégager.

Mais Blade tenait fermement l'animal dont les griffes raclaient le vide.

— Je t'avais prévenu, constata Blade.

— Pose-moi immédiatement par terre, ou tu es un homme mort ! cracha Sam en gigotant de plus belle.

— Ce ne sont pas des choses à dire ! fit Blade, en lançant de toutes ses forces le chat contre la roche de la caverne.

À sa grande surprise, le chat éclata comme un ballon d'encre bleue et teinta la roche de traînées outremer. Il se rua sur les chats qui s'étaient mis en mouvement et se lançaient sur lui, toutes griffes dehors. À chaque coup de pied, à chaque coup de poing qui atteignait son but, le chat explosait comme un ballon liquide, dont il ne restait qu'une flaque bleue. Il fut bientôt recouvert de ce liquide inodore, dont les teintes allaient du myosotis au bleu de Prusse. Et la caverne ressemblait à l'intérieur d'un encrier.

Il donna un dernier coup de pied, glissa et s'étala de tout son long, se cognant la tête contre le sol humide et bleu. Les chats avaient disparu, il n'en restait plus un seul.

Blade se releva péniblement et se sentit un peu ridicule. Cette histoire n'avait pas de sens. Qu'est-ce que ces chats venaient faire sur cette montagne ? N'était-ce pas plutôt une simagrée de la belle Alnaël ? Bien évidemment, cela ne pouvait être qu'elle ! Elle allait passer son temps à accumuler des obstacles le long de sa route... Il espérait que le bleu, qui le couvrait des pieds à la tête, ne faisait pas partie de cette catégorie d'encres indélébiles dont les banquiers raffolent pour protéger leurs transports de fonds... Un chat ! Sam-le-Chat ! Pourquoi pas « *Théodore Roosevelt* » ?

Il ranima le feu et examina ses mains bleutées. Elles avaient gonflé, les doigts étaient boudinés, mais cela ne lui faisait pas mal. Ce fut justement ça, qui le mit mal à l'aise.

Faisait-il une allergie ? Mais à quoi ? Il croisa les doigts, pressa ses mains l'une contre l'autre et renifla bizarrement. Ses joues et son nez aussi avaient gonflé... Il tâta son visage avec mille précautions. Il ne rêvait pas. Il était en train de gonfler, comme après un petit séjour dans une ruche. Jusqu'à quand ? Il fut sur le point de lécher son index, histoire de vérifier s'il ne connaissait pas cette substance, ou un de ses

constituants... Il bloqua son doigt à quelques centimètres de sa bouche. Imbécile ! Si la substance bleue provoquait le gonflement de sa langue, il mourrait étouffé... !

CHAPITRE XIII

Blade regagna son couchage et s'allongea sur le dos, les yeux collés à la voûte de la caverne.

Il n'avait aucun moyen de se préserver de ce qui lui arrivait. Aucun antidote à aller chercher en vitesse, pour éviter de ressembler à une montgolfière ! Il fallait attendre, se reposer et attendre. Ses paupières aussi avaient gonflé. Il s'imagina, gonflant jusqu'à combler la caverne de son volume, faisant imploser la montagne et libérant quelques particules qui iraient peut-être se réintégrer dans le programme DX. Il resterait de lui une petite éprouvette que l'on manipulerait les larmes aux yeux...

Il s'endormit brutalement et rêva qu'il courait dans la montagne, en direction de Bilika, précédé par des milliers de chats qui miaulaient de rire et criaient : « Regardez le grand Blade ! Le bleu est sa couleur préférée ! »

Il se réveilla alors que le soleil chauffait les pierres du dehors depuis une couple d'heures. D'un air hébété il regarda l'entrée de la caverne et les braises qui fumaient. Puis il se souvint et se dressa d'un bond. Il examina ses mains et tâta ses joues, rapidement. Tout était normal, il n'avait plus rien. Normal... Les symptômes avaient disparu. C'était extraordinaire, il n'avait pas rêvé. De cela, il était certain. La bague d'Alnaoth était-elle un si puissant talisman, qu'elle le protégeait en toute occasion et annulait inéluctablement toutes les magies qu'il pouvait subir ?

Il plia bagage, donna à boire à Charly et consulta les cartes. Il existait une sorte de couloir naturel, une césure dans la masse montagneuse, qu'il devait trouver à environ trois ou quatre miles de la caverne. C'était là qu'il devait passer pour rejoindre la plaine qui menait à Bilika. Sinon, il fallait contourner la montagne, et cela demanderait une demi-journée.

Il fallait entrer dans une caverne pour trouver le passage, et son entrée était dissimulée sous une épaisse végétation.

Ce fut Charly qui la trouva, probablement attiré par le crottin séché d'anciens cavaliers. Blade était descendu de cheval. Il examinait le terrain et la paroi rocheuse avec minutie, cherchant une modification qui trahirait la fréquentation du passage, quand Charly donna quelques vigoureux coups de tête et poussa un hennissement

qui déchira le matin.

L'ouverture était haute mais étroite et dissimulée par une végétation anarchique, qui avait très bien pu pousser juste après les pluies. Blade s'y engagea le premier, on n'y voyait goutte, tout juste espérait-on le bout du tunnel, avec cette petite lueur diffuse là-bas, au bout du boyau noirci par les siècles et les fumées des torches de résine. Blade en alluma une et ils s'avancèrent. Charly inspectait le terrain, avec des précautions de matou sur un sol humide. Ils gagnèrent côte à côte la sortie qui débouchait en plein soleil, dans une espèce de petit canyon crayeux dont toutes les parties renvoyaient la lumière du soleil.

Des deux côtés, la muraille s'élevait en un prodigieux à-pic, interdisant toute montée pour un cavalier et sa monture, et ne laissant pas de grandes chances à un homme sans équipement. Il était évident qu'on pouvait, dans cette traversée de la montagne par le canyon, y laisser ses os. Blade sentait bien que le cheval était particulièrement nerveux et pressé d'arriver au bout. Au-dessus d'eux, de grands oiseaux aux ailes blanches et noires, intrigués par le cavalier, faisaient des passages en les observant.

Blade tapota l'encolure de Charly.

— Du courage, *old boy*, nous sommes bientôt arrivés !

Après une dernière courbe de la montagne ils se trouvèrent en face du pays de Bilika. D'abord une petite tache de lumière d'une autre tonalité, puis ils débouchèrent de la montagne fraîche et Blade retint le cheval. Il devait savourer cette mystérieuse alchimie du ciel et de la terre, comprendre cette terre aussi folle de pouvoirs, s'il voulait être en mesure de la détruire...

Plantés sur la terre noircie comme de monstrueux réverbères, de longs arbres calcinés s'élançaient vers le ciel telles des stalagmites. Un long couloir de désolation, sur plusieurs centaines de mètres de largeur, qui menait à la ville aux mille colonnes.

*

* *

Blade arriva devant Bilika et comprit pourquoi le nom même de cette ville faisait transpirer de peur la plupart des gens.

Bilika était la ville aux mille colonnes. Elles étaient la ceinture formidable de cette cité de guerre. Les colonnes étaient de marbre blanc, mais le blanc était traversé de longs traits sanglants. Sur le faite des colonnes s'élevait un pal d'acier et, chaque année, le Seigneur de Bilika faisait empaler mille prisonniers sur la ceinture de cette ville barbare. Ils restaient là, au soleil du printemps, à agoniser pendant des

heures sous les railleries de la foule. On ne choisissait pas. Ce pouvaient être des femmes, des vieillards, des enfants ou des hommes courageux qui avaient vaillamment défendu leur liberté. Oltitza ne voyait qu'un peuple : le sien. Tout le reste de Vesta n'avait pas, à ses yeux, une grande importance. Il avait façonné une race d'hommes dont la seule pensée était de dominer tout ce qui était en dehors des murs de la cité. Autour de la ville il n'y avait qu'un désert blanc de poussière et d'énormes cactées.

Blade décida de se déguiser en mendiant et de laisser Charly se trouver un nouveau maître. Il ne prendrait sur lui que le strict nécessaire et essaierait de construire un plan cohérent pour empêcher Oltitza et Klotan de nuire à nouveau.

Les colonnes de la ville formaient également une galerie marchande où bon nombre de commerçants échangeaient des denrées fort diverses pour de l'or ou de l'argent. Blade s'y faufila, après avoir laissé à Charly la bride sur le cou. Le marché était fort bigarré et il y avait deux races dont Blade ne soupçonnait même pas l'existence sur Vesta. La race noire et la race rouge. Il ressemblait par son ampleur au marché d'Istanbul, mais il y avait moins de misère chez ces gens, un abord moins canaille, des vêtements plus frais. Malgré tout, Blade repéra tout de suite quelques mendiants qui rôdaient autour de la dame.

Elle avait l'air distingué des personnes de haut rang et n'avait pas remarqué quel intérêt lui portaient les trois miséreux couverts de haillons. Blade s'approcha d'un peu plus près et découvrit une jeune femme d'une trentaine d'années aux traits généreux et à la taille épanouie, vêtue d'une soierie qui lui couvrait la gorge et d'un large pantalon de toile blanche, un peu comme les Indiennes de New Delhi. Elle commandait les fruits et les légumes dont elle avait envie, un jeune garçon portait le sac de corde plein de victuailles.

C'était un bel éphèbe à la carrure d'athlète, mais on sentait bien là que ses dispositions physiques étaient plus employées à des tâches d'intendance ou de boudoir qu'à celles – au demeurant peu enviables – de garde du corps, fût-il aussi désirable que celui qu'il accompagnait ce matin-là.

C'est donc sans surprise que Blade le vit ignorer la main qui plongeait dans la bourse de la jeune femme, alors que ses yeux avaient suivi l'affaire depuis son début. Un pleutre ou un couard, peu importe son nom, n'existe que pour servir de faire-valoir à ceux, beaucoup plus rares, qui méprisent le danger. Blade était dans cette belle tranche de société. Il fonça dans le tas, distribua quelques coups de pied et de poing, allongea les trois mendiants sur le dallage du marché, et

recupéra la bourse de la jeune femme qui, blanche de peur, avait poussé un cri d'effroi et était sur le point de s'évanouir.

— Madame, ne craignez rien ! J'ai récupéré votre bourse, et ces misérables ne vous feront plus de mal ! s'écria Blade, tel le preux chevalier volant au secours de sa dulcinée.

L'étoffe avait glissé et dévoilait un peu de cette délicieuse poitrine que Blade couvrait de l'œil depuis longtemps. La jeune femme reprit son sang-froid et dévisagea Richard Blade qui lui tendait la bourse brodée de fils d'or.

— Vous êtes un homme courageux, monsieur, merci. J'ai eu très peur lorsque vous avez attaqué ces voleurs ! Comment puis-je vous remercier ? demanda-t-elle, sur un ton et avec une telle grâce que Blade envisagea sérieusement de se faire rétribuer d'une manière moins orthodoxe.

— Vous savez, grande dame, je ne cherchais pas une récompense quand j'ai corrigé ces trois imbéciles. Vous êtes si belle, que vous voir agresser par ces déchets m'a rendu fou. Ne vous tourmentez pas, tout finit par s'arranger.

Le jeune éphèbe avait fait un bond de côté lorsque Blade avait sauté sur les trois miséreux. Il reprenait un peu d'aplomb et s'empressait de remettre de l'ordre dans la toilette de sa ravissante maîtresse. Blade se promit de lui apporter quelque chose d'un peu plus conséquent, dans un proche avenir...

— Venez au moins vous restaurer et changer d'habits, pria la jeune femme.

— Vous dire que je n'en ai ni l'envie, ni le besoin, serait mentir. J'accepte volontiers ! fit Blade, dont le moral était au beau fixe.

Il y avait gros à parier que cette splendide créature était aux premières loges dans la haute société bilikienne. Elle pouvait lui servir de paravent avec beaucoup de bonheur, espérait Blade.

Une voiture attelée de deux chevaux à la robe blanche attendait non loin de là. Elle ressemblait fort aux calèches victoriennes que les grands-parents de Richard Blade avaient connues. Un homme de race noire, bâti comme un lutteur, attendait à l'ombre de la capote qui protégeait cocher et passagers. Son air flegmatique, la nonchalance avec laquelle il jouait avec le fouet, reflétaient assez bien la sévérité de la maison qui l'employait... Il se redressa et rajusta sa tenue lorsqu'il vit sa maîtresse.

— Nous rentrons, Zambor ! lança la jeune femme qui s'installa à l'arrière sans plus attendre.

Elle désigna le siège qui lui faisait face, sous l'œil furibond du jeune éphèbe.

— Venez vous asseoir là ! dit-elle à Blade, puis, comme la calèche s'ébranlait, enlevée de main de maître, elle demanda : Quel est votre nom ? D'où venez-vous ?

— Je m'appelle Richard Blade, répondit-il. Je viens de Salika.

— Que venez-vous faire à Bilika ?

— Défendre les jolies femmes contre les voleurs !

Ils entraient dans le cœur de la ville et Blade eut un frisson. Des petits groupes de cavaliers vêtus de cuir noir ponctuaient la foule bariolée. Ils passaient la tête haute sur de merveilleux étalons, et tous les hommes s'écartaient respectueusement. Non, ce n'était pas la peur qui leur faisait céder le pas, mais la fierté d'appartenir à la ville aux mille colonnes, Bilika l'invincible, Bilika, la ville des rapaces...

Elle lui jeta un regard en biais, et sa bouche violemment fardée de garance esquissa un sourire.

— Richard Blade, c'est une profession qui vous va très bien, mais il va falloir continuer avec plus de panache... Je suis certaine que vous y arriverez, ajouta-t-elle en faisant un signe à un cavalier.

Blade vit le soldat qui emmenait sa monture dans leur direction.

— Certes..., murmura-t-il en posant ses doigts sur le manche de son poignard. Certes...

Il se recroquevilla sur la banquette et attendit. Le cavalier chevauchait près de la jeune femme. Blade voyait ses bottes de cuir noir et le large fourreau de l'épée qui battait sa cuisse. Il se baissa et éclata d'un grand rire en découvrant Blade, l'éphèbe et les paquets du marché. Il montait un étalon pommelé et dégageait de la tête aux pieds une impression de puissance formidable.

— Edena Ritzâ ! Tu partages ta voiture avec des épouvantails ! Je ne connaissais pas celui-là ! lança-t-il.

— Dois-je te demander la permission quand j'embauche un nouveau palefrenier ? lança la jeune femme, d'un ton mi-badin, mi-courroucé.

— La plus belle femme de Bilika n'a de comptes à rendre à personne, Edena !

Il éclata d'un grand rire et emmena sa monture au galop. Blade se redressa doucement et posa ses mains sur ses genoux.

— Quel bel homme, ce Patanh ! minauda l'éphèbe. Il m'appelle « épouvantail » parce qu'il a honte de me regarder dans les yeux... !

— Palinoos, veux-tu que j'intervienne en ta faveur ? demanda Edena d'un ton espiègle.

— Tu ferais cela pour moi ? exulta le jeune homme qui se tortillait sur la banquette de cuir.

CHAPITRE XIV

Au cœur de Bilika, les demeures avaient été taillées dans une roche qui ressemblait au basalte, ou à une lave qu'un géant aurait sculptée pendant des siècles. Les plus hautes comportaient trois étages, et la maison d'Edena Riztâ en faisait partie.

La calèche passa sous une voûte cintrée et entra dans une cour monumentale, dallée de pierres rouges comme des tomettes paysannes. Blade sauta à terre et découvrit une façade de marbre cipolin d'où jaillissaient des colonnades blanches comme de la craie. Dans cette façade veinée de gris s'ouvraient de larges embrasures en demi-lune qui semblaient avoir été la forme de prédilection du maître d'œuvre. Sur le toit du troisième étage, de larges terrasses étaient couvertes de plantes à feuilles rouges, qui tranchaient comme un océan de feu sur une montagne d'ivoire.

De chaque côté de la voûte d'entrée, une colonne de roche basaltique portait, sculptée dans la masse, un gros oiseau de dix pieds de haut, le bec saillant, l'œil menaçant constitué d'une énorme pierre jaune.

La jeune femme refusa le bras que lui tendait le cocher, sauta lestement à terre et se tourna vers Blade :

— Vous me rejoindrez en bas, dès que vous serez prêt ! lança-t-elle avant de courir vers la maison.

Palinoos haussait les sourcils et s'approchait de Blade, sévère.

— Il faut te dépêcher de prendre ces paquets. Dans cette maison, les fainéants sont mal vus ! grogna-t-il en se dirigeant vers la maison.

Blade lui prit le bras et le tira jusqu'à lui. Palinoos essayait de se libérer, mais la poigne de Blade le clouait au même endroit.

— Je veux bien être gentil avec toi, dit Blade avec un bon sourire, mais il ne faudra plus jamais me parler comme tu viens de le faire... D'accord ?

— D'a-da-da..., gémit Palinoos qui sentait son bras quitter son épaule.

— Sans rancune, fit Blade en lui rendant sa liberté.

Le cocher dételaient les chevaux quand il surprit la scène. Il s'approcha de Blade d'un pas élastique et s'arrêta à deux pas de lui.

— Palinoos n'est pas bien malin, mais il ne mérite pas qu'on lui fasse du mal. Ne t'amuse pas à recommencer, dit-il sans quitter Blade des yeux, ou je te fais bouffer tes bottes...

Blade ne répondit pas. L'homme avait la démarche d'un professionnel du combat à mains nues, et il protégeait son bien. Il était chez lui. Mieux valait s'en faire un ami que de risquer de blesser gravement un homme au service d'Edena Riztâ.

— Viens avec moi, je vais te montrer les bains, fit le noir en tournant les talons.

Il suivit Zambor jusqu'aux bains, à travers une série de salons grands comme des courts de tennis. Sur les murs étaient accrochées des tablettes de pierre grise, remplies de glyphes, et dans chaque pièce trônait un oiseau de pierre aux yeux jaunes, installé sur une console de marbre veiné ou posé sur un meuble en bois brut. Que s'était-il passé, du côté de Bilika, pour que ses habitants basculent un jour dans le culte du Rapace ?

Blade découvrit plusieurs petits bassins qui communiquaient entre eux par des conduits de marbre blanc. Des douches à jets puissants et une salle de bains de vapeur composaient un ensemble qui s'étendait sur plus de trois cents mètres carrés. Dans chaque salle, il y avait un oiseau qui le fixait de son œil jaune. Un vieil homme, aux muscles nouveaux comme des ceps de vigne, s'occupait des bains.

Blade trouva des habits parfumés et repassés, ainsi que des bottes de cuir souple qui épousaient son pied à merveille. C'était la première fois qu'il pouvait s'habiller avec d'autres effets que ceux d'un mort ! Le pantalon bouffant à la cosaque et la chemise en peau étaient un véritable luxe. Il colla sur sa peau le fourreau et son poignard. Il regrettait son épée, son cheval et Gibor.

Il regagna la grande salle déserte où l'attendait Edena. Elle avait fait servir des boissons, et avait revêtu une combinaison en peau de serpent qui ne laissait rien ignorer de son anatomie. Blade s'inclina devant elle, comme un lord-mayor devant sa Reine.

— Ai-je le droit de vous dire que vous êtes éblouissante ? demanda-t-il.

— Blade, vous êtes gentil. Qui êtes-vous ? Vous n'êtes pas un clochard, répondit Edena Riztâ en lui tendant un verre plein.

— En effet, répondit Blade sans sourciller. Je ne suis pas un clochard de métier, mais la vie m'a amené où vous m'avez trouvé.

Il but une gorgée de liqueur fruitée et alcoolisée, qui ressemblait vaguement à du porto.

— Comment êtes-vous venu à Bilika ? demanda-t-elle.

— À cheval, derrière un homme qui voyageait. Il m'a accueilli alors que j'allais mourir de soif, près du lac Yo, fit Blade en la regardant d'un air triste.

Elle avait l'air beaucoup moins frivole et désirable, tout d'un coup...

— Et vous êtes venu de Salika au lac Yo comment ?

— À cheval. On m'avait vendu un cheval que j'ai acheté avec mon dernier argent. Il est mort sous moi. Il était malade et je me suis fait rouler. J'ai dû continuer à pied et j'en ai bavé, fit-il en hochant la tête en homme accablé par le sort.

— Oui, vous avez dû en baver, mais, pourquoi avoir choisi Bilika ?

— Des hommes m'ont dit qu'à Bilika je trouverais ce qu'il me faut. De l'argent et des femmes... !

— À Liliam-Baka, il y a tout cela également, ce n'était pas la peine de faire cette longue route, et risquer de mourir dans la montagne ou dans le désert.

— Ils m'avaient dit que Bilika était vraiment la plus fantastique ville au nord du fleuve... Je les ai crus. Je n'aurais pas dû ?

Edena Riztâ croisa les jambes et but une gorgée de tord-boyaux. Elle était vraiment très appétissante. Blade coula un regard à découper une plaque de tôle, à l'enfourchure, là où la combinaison faisait un pli quelque peu évocateur... C'était fait pour ça, non ? Il ne fallait pas la vexer. Elle se pencha vers lui et lui dit doucement :

— Vous ne voulez pas arrêter de me prendre pour une idiote ?

— Je ne comprends pas.

— Moi si, très bien. Vous avez l'air d'un clochard comme moi j'ai l'air d'une pelle à gâteau !

— Vous avez tout à fait raison, je me rends ! Je m'appelle Wilkinson et je rase gratis !

— Qu'est-ce que vous racontez ? Vous êtes en train de me faire croire que vous êtes un joyeux farceur, hein ? Allons, soyez honnête avec moi, puisque vous criez à tout le monde que les voleurs vous répugnent... !

— Merci pour le verre, le bain et les habits, dit Blade en se levant. Mais je dois partir.

— Bon, d'accord. Je suis curieuse, et vous, vous êtes quoi ?

— Vous voyez ? On ne peut pas vous tenir. On aurait dû vous vacciner quand vous étiez petite, ça aurait rendu des tas d'hommes heureux !

— Blade, j'ai envie que vous restiez ici ce soir, en tout bien tout

honneur, hein ! Est-ce que vous voulez bien ?

— Vous savez, vous n'êtes pas si répugnante, je peux faire un effort !

Elle se leva et lui tendit la main :

— On va devenir amis ! Vous allez voir !

— Depuis combien de temps êtes-vous seule ? demanda Blade en prenant délicatement sa main dans la sienne.

— J'ai toujours été seule. Les hommes sont trop bêtes. Plus ils le sont, et plus leur suffisance est grande, c'est ce qui m'a toujours attristée ! Je n'ai jamais eu besoin d'un guerrier...

Elle se leva et vida son verre.

— Faites ce que vous voulez, mais venez dîner avec moi, ce soir.

Elle se retourna et partit d'un pas sautillant. Blade la contempla d'un air rêveur jusqu'à ce qu'elle eût disparu de son champ de vision. Elle avait une paire de fesses à engendrer des cataclysmes ! Sans être trivial, on pouvait le dire ! Il poussa un immense soupir et sortit de la propriété. Il lui fallait visiter Bilika sans se faire remarquer. Ça n'allait pas être facile.

*

* *

Blade avait quitté le quartier des résidences princières et regagné le centre de Bilika. Ses objectifs étaient fort simples et terriblement compliqués. Il lui fallait trouver le palais d'Oltitza, parvenir jusqu'à lui et le tuer avant qu'on ne le tue. Il devait aussi croiser la route de l'homme-qui-parlait-aux-oiseaux et l'envoyer *ad patres*. Ensuite il retrouverait Gibor, le petit garçon aux yeux d'émeraude.

Il n'y avait pas de mesures, pas de taudis à Bilika. Les maisons des plus riches étaient en couronnes à l'est de la ville, les autres maisons étaient moins grandes, moins hautes, mais leur architecture ne laissait rien à désirer. Il n'y avait pas de cafés où glaner des renseignements. Les seuls endroits qui débitaient des boissons étaient les terrains de jeu, là où les jeunes hommes de Bilika venaient se mesurer. Ils étaient torse nu et portaient des pantalons serrés, qui devaient leur permettre de lutter, de courir et de se battre à l'épée sans aucune gêne. Sur une grande table, deux hommes vendaient des fruits et des bouteilles de vin et de bière, que les athlètes ne consommaient qu'à la victoire. Les hommes que l'alcool avait diminués étaient étendus sur de longues chaises et ne bougeaient plus, objet des quolibets de tout le public...

On se battait à l'arme blanche sans craindre le coup fatal. Parfois, le sang coulait et l'on venait aussitôt au secours du malheureux. Cela

se passait en pleine ville de Bilika, comme dans un camp de guerre, au vu et au su de toute la population, composée d'ailleurs pour la plus grande partie de soldats et de mercenaires.

Blade s'installa sur un muret qui surplombait un beau combat entre un homme rouge gigantesque et un homme habillé d'une cotte de mailles, de race blanche.

— Vous vous battez ? questionna une voix près de lui.

— Parfois, cela m'arrive, dit Blade en se tournant vers son interlocuteur.

C'était un homme d'une soixantaine d'années, aux larges épaules et au crâne chauve comme un œuf. Il jaugea rapidement Blade et se décida :

— Mon fils serait heureux de pouvoir se mesurer à vous à la lutte et à l'épée. Cela vous tente ?

— Non, dit Blade. Pas du tout.

— Qu'est-ce que vous dites ? Vous ne savez pas vous battre ? lança l'autre d'un ton chargé de moquerie.

— Quel âge a votre fils ? demanda Blade.

— L'âge de tenir une épée en main.

— Vous ne voulez pas qu'il vive encore un peu ? Un fils, ce doit être agréable à voir grandir, non ?

— Vous êtes trop présomptueux, jeune homme. Mon fils va grandir encore longtemps, et ce n'est pas vous qui pourrez l'en empêcher !

— Je n'en ai pas l'intention, répondit Blade en s'éloignant.

— Vous êtes un fanfaron ! lança le vieil homme. Vous ne valez pas tripette !

— On vérifiera un autre jour ! dit Blade en pressant le pas.

Il y avait d'autres combats, d'autres pères attentifs aux exploits de leurs rejetons. Blade longea un terrain accidenté qu'on aurait utilisé, dans le royaume de S. M. Elisabeth, pour les courses de motos tout-terrain. Un public nombreux était là, passionné par la rencontre de deux équipes de combattants.

Blade se mêla aux spectateurs et tendit le cou. Deux hommes à la crinière rouge comme un incendie s'avançaient contre deux combattants noirs.

— Ils vont les découper en rondelles ! s'exclama son voisin.

— Qui va découper qui ? demanda-t-il.

— Les frères Katos contre les Noirs, pardi ! répondit l'autre, avec un petit rire dédaigneux.

Les frères étaient des géants de plus de six pieds de haut, à la musculature impressionnante. Leur tactique était de marcher sur l'adversaire en frappant de taille et d'estoc, sans lui laisser une seconde de répit. Ils attendaient l'erreur que ne manqueraient pas de commettre les Noirs, acculés en défense, ne songeant plus qu'à se préserver des coups qui pleuvaient. Les combattants n'avaient que leur cotte de mailles, qui couvrait épaules et poitrail, pour protection. Les Noirs se débrouillaient assez bien, et le pronostic du voisin de Blade tardait beaucoup à se réaliser. Ils n'avaient ni la taille, ni la corpulence des frères Katos, mais ils étaient plus vifs, plus rapides, et surtout... plus rusés, se dit Blade en voyant l'un des frères lâcher son épée, le bras couvert de sang.

— Ces salauds de Noirs ! éructa le voisin de Blade. Ils ont le démon dans les tripes !

— La prochaine fois, lâcha Blade d'un ton fataliste, et il s'éloigna, poursuivi par un œil furibond.

Il contourna les spectateurs, enjamba un muret pour aller de l'autre côté du terrain de jeu, et s'étala de tout son long dans la poussière, aidé en cela par un croc-en-jambe.

« Un si beau pantalon... » se dit Blade, en se relevant avec une lenteur calculée. Il découvrit les bottes, l'armure et le visage hilare d'un jeune homme blond, taillé en athlète et, près de lui, le vieil homme chauve, son père.

— Il paraît que ma vie dépend de toi, chevalier ! Je venais m'en assurer, dit le fils.

Blade se redressa et épousseta son pantalon. Il était noir de terre. C'était ennuyeux.

— Je m'appelle Richard Blade, dit-il en dévisageant le jeune homme blond.

— Et moi Torus, répondit ce dernier en bombant un torse impressionnant. Vas-tu retirer ce que tu as dit à mon père, ou veux-tu que je te fasse encore manger la poussière ?

— Je ne voulais pas t'offenser, Torus. Je ne te connaissais pas avant cette minute. Tu as eu tort d'agir ainsi, dit Blade d'un ton où ne perçait pas une trace de colère.

— Vas-tu retirer ce que tu as dit ? réitéra Torus, menaçant.

— Je le retire, dit Blade en soutenant le regard du jeune homme.

— Cela ne suffit plus ! lança méchamment Torus, mets-toi à genoux, imbécile ! Et embrasse mes bottes !

— Torus, essaya Blade, tu ne peux demander cela à un homme. Ce serait m'avilir, alors que je ne le mérite pas...

Torus tira son épée du fourreau. L'incident avait rameuté une foule qui grossissait de plus en plus, excitée par la tournure dramatique qui se profilait.

Blade se tourna vers l'homme chauve et écarta les mains.

— Regarde, je ne veux pas de mal à ton fils. Il a tiré son épée et veut que j'embrasse ses bottes. Use de ta qualité de père pour le calmer. Restons-en là ! Je me suis excusé.

— Je ne peux rien faire pour toi, répondit le vieil homme, avec un méchant sourire.

Blade fit deux pas en arrière et plongea la main dans sa chemise. Il en retira le poignard à manche de corne et recula encore.

— C'est un mauvais jour pour toi, Torus, laissa-t-il tomber.

Le guerrier se rua sur lui, l'épée haute.

Blade pivota et se déplaça avec la rapidité de l'éclair. Torus rencontra le vide et un horrible embrasement lui consuma la face. La lame du poignard venait de lui trancher le maxillaire de haut en bas. Il poussa un hurlement de douleur, tandis que la terre, à ses pieds, était éclaboussée de sang. Courageusement, il redressa son visage atrocement mutilé et empoigna son épée à deux mains. Le coup de pied de Blade lui broya la hanche, le désarticula et il tomba à terre, au milieu des hurlements de la foule qui applaudissait l'exploit.

Le père de Torus avait la pâleur des cadavres. Il se plaça entre Blade et son fils et supplia :

— Je t'en prie ! Tue-moi, si tu veux prendre une vie, mais épargne mon fils !

— Regarde, pauvre imbécile, ce que tu as provoqué ! rugit Blade. Ta vanité a ruiné la vie de ton fils. Je pourrais vous tuer tous les deux ! Mais vous ne méritez pas de mourir par les armes. Vous êtes trop lâches !

Blade ramassa l'épée et en frappa le muret, d'un coup formidable qui fendit la pierre et fit éclater la lame en trois morceaux. Puis il tourna les talons et s'éloigna, sans un regard pour Torus qui râlait dans les bras de son père.

Un homme dans la foule se mit à applaudir, puis deux, et bientôt un concert d'applaudissements éclatait, saluant le courage, la science du combat et la noblesse de l'étranger, qui avait su ne pas profiter de son éclatante victoire pour écraser son ennemi.

— Toi, on peut dire que tu caches bien ton jeu ! fit une voix derrière lui.

Zambor se portait à sa hauteur, hilare.

— Où as-tu appris à te battre ? demanda-t-il à Blade.

— À l'école, j'étais un petit garçon chétif, en retard pour son âge. Tous les gamins me volaient mon goûter et mes billes ; j'étais très malheureux... J'ai donc, quelques années après, décidé de suivre des cours par correspondance..., commença Blade.

— Je sais reconnaître un spécialiste, Blade. Te moque pas de moi. Tu n'es pas seulement un spécialiste, tu es un expert. Formé par des maîtres. D'où viens-tu ?

Blade s'arrêta et fit face à Zambor.

— Pourquoi t'intéresses-tu à moi avec autant d'insistance ? Qu'est-ce que tu as derrière la tête ? demanda-t-il.

— J'aime savoir qui dort sous le toit de ma maîtresse. Je veille sur elle, et ce n'est pas une petite affaire. Regarde qui elle me ramène !

Blade éclata de rire et envoya une énorme claque sur l'épaule de Zambor.

— Il est vrai que protéger la belle Edena Ritztâ ne doit pas être une sinécure ! Mais je veux bien te donner un coup de main ! Tu peux compter sur moi !

— Hé ! Blade ! Sacré farceur ! fit Zambor en donnant dans les côtes de Blade un petit coup de poing qui aurait plié en deux n'importe quel homme normal.

CHAPITRE XV

— Viens, on va arroser ta promotion comme garde du corps, décida Zambor en l'entraînant vers une baraque en bois qui servait un alcool aussi exécrable que celui qu'il avait déjà bu, et des tranches de viande recouvertes d'une sorte de bouillie aux myrtilles.

— Sacrebleu ! pensa Blade. Mes épreuves ne font que commencer !

Zambor commanda deux bouteilles de tord-boyaux en honneur à Bilika, et on leur servit de larges tranches de viande arrosées d'une sauce sucrée. Zambor vida une bouteille et se pencha vers lui.

— Je ne sais toujours pas d'où tu viens, Blade..., fit-il à voix basse. Ni pourquoi Alnaoth t'a donné son anneau.

Blade remplit son verre et le vida d'un trait. Puis il souffla un bon coup et se détendit.

— Je suis l'envoyé spécial d'un royaume appelé Angleterre. Je ne peux te donner de détails sur ma mission, mais je dois maintenant empêcher Oltitza et Klotan de détruire les sources de connaissance de Vesta. J'ai appris ton existence par un petit garçon.

— Comment puis-je te croire, Blade ? Ce que tu me dis est tellement extraordinaire !

— J'ai déjà rencontré Klotan et tué trois de ses hommes. Il m'a fait prisonnier, mais je me suis évadé, grâce à Gibor. Si Klotan me retrouve il essaiera de me tuer. Alnaoth était mourant lorsqu'il m'a donné cette bague. Il s'était échappé de Pra-O-Prana, mais les hommes de Klotan les ont massacrés avant qu'ils aient pu se mettre en lieu sûr, expliqua Blade.

— Ils ont rasé Pra-O-Prana et tué Alnaoth et les autres, se lamenta le grand Zambor, la tête entre ses mains, Seigneur... Blade ! Tu es l'homme qu'il nous faut ! Je t'aiderai, mais il faut faire vite ! Tue-les ! Tue-les tous avant que nous ne devenions les esclaves de ces chiens de guerre !

— Comment sais-tu tout cela ? Quelle place as-tu dans cette histoire ? demanda Blade.

— J'ai appris, voilà de longues années, au collège de Pra-O-Prana, commença Zambor d'une voix altérée. Albokan était mon maître et l'ami d'Alnaoth, le plus inspiré des Sages de cette ville. Lorsque j'eus

vingt ans, Albokan me demanda si je voulais suivre les cours que les maîtres dispensaient aux élèves les plus doués. J'étais fou de joie ! L'enseignement dispensé couvrait trois paliers de sept années chacun. Il permettait, dès la fin du deuxième palier, d'entrevoir les grands mystères que l'on cachera toujours aux gens de la rue... L'accession au troisième palier consacrait le postulant à la sagesse suprême. Il pouvait déchiffrer les destinées dans les astres, se déplacer dans les airs sans quitter son siège, communiquer avec les morts et les anciennes civilisations disparues. J'étudiai brillamment jusqu'au second degré, où je travaillai pendant deux ans. Albokan me trouvait bon élève et m'apprenait aussi les arts du combat, ayant trouvé qu'avec une pareille stature, je me devais d'être aussi un guerrier, pour pouvoir, si un jour le besoin s'en ferait sentir, défendre mes idées et les miens.

— Pourquoi es-tu parti ? demanda Blade.

— Je ne suis pas parti de mon plein gré ! Ce fut lors de ma neuvième année d'études qu'Oltitza entra dans Pra-O-Prana. Il demanda à tous les hommes noirs de moins de trente ans de venir avec lui peupler la ville de Bilika. C'était cela ou la mort. Les Sages n'avaient pas prévu cela dans leurs oracles. Ils préférèrent me laisser partir pour avoir quelqu'un dans la place, plutôt que de me cacher dans les souterrains jusqu'à ce qu'Oltitza lève le camp.

— En somme, avec cette décision, ils te sauvèrent la vie !

— Bien sûr ! Mais peut-on penser qu'ils l'ignoraient ? Non ! Certainement pas !

Zambor vida la deuxième bouteille et en commanda une autre. Il avait l'air très éprouvé par le sac de Pra-O-Prana. Blade se servit un verre et demanda :

— N'y a-t-il pas quelques hommes comme toi, élevés au biberon de la sagesse et capables de se battre, qui se sont fixé pour mission de détruire le régime d'Oltitza et la terreur de Klotan ?

— Ils sont tous morts, ou gagnés à la cause d'Oltitza. Les hommes sont faibles, tu le sais, Blade...

— Et ta maîtresse, Edena Ritzâ, que fait-elle dans cette histoire ? Est-elle du côté d'Oltitza ?

— Edena vaut dix hommes ! Elle est la fille adoptive d'Ouran, le chirurgien de Liliam-Baka, et elle connaît tous les capitaines de Klotan, et bien entendu Klotan lui-même ! Son père a recousu plusieurs membres de la famille d'Oltitza. Ce n'est pas rien. Elle est respectée et protégée des deux côtés !

— Que fait-elle, dans la vie ? A-t-elle un poste administratif ?

— Edena n'a jamais travaillé. Son père ne l'admettrait pas. La

famille d'Ouran a reçu en cadeau des dizaines de terres, avec leur maison dessus !

— Parfait. Mais à quoi emploie-t-elle son temps ?

— Elle donne fréquemment des réceptions dans son palais, il y a de grandes fêtes. Cela se termine très tard, parfois...

— Tu veux dire qu'ils font des orgies ? Je ne la voyais pas dans ce genre de festivité ; comme on peut se tromper...

— Tu ne te trompes pas. Je n'ai jamais vu un homme avec Edena Riztâ.

— Sans blague ? Tu plaisantes ? C'est peut-être toi, l'heureux élu, non ?

— Je ne dirais pas non ! Ah, la vache ! Je n'ai jamais vu une femme aussi belle et aussi froide !

— Tu aurais dû prendre les choses en main, mon petit gars. Voilà une femme merveilleuse qui ne connaît pas l'amour, alors qu'elle l'espère, le crie, et souffre dans sa chair, fit Blade d'un ton emphatique.

— Tu vas me montrer comment on fait ? Ça doit être passionnant, les travaux pratiques !

— Où se trouve le palais d'Oltitza ? demanda Blade.

— Au nord, sur l'autre versant de Bilika, non loin des régiments de cavalerie.

— Il a son palais près de la caserne ? C'est original...

— Oltitza est le meilleur cavalier de Bilika. Il n'y a pas un homme qui soit capable de monter un cheval comme lui sait le faire.

— Je suppose qu'il est souvent fourré à la caserne, histoire d'épater ses petits camarades ?

— C'est à peu près ça. Il ne perd pas une occasion de monter et de montrer aux jeunes qui est le patron.

— Il est marié ? Avec qui ?

— Il a une concubine. Une femme dangereuse et qui veut le pouvoir à tout prix.

— Comment s'appelle-t-elle ? D'où vient-elle ?

— Elle s'appelle Alnaël, répondit Zambor. C'est une sorcière qui a des pouvoirs inquiétants.

Blade regarda fixement Zambor pendant un bon moment. « Voilà, se dit-il, la boucle est bouclée... »

— Ils sont inquiétants ? Pourquoi ?

— Parce qu'elle a le pouvoir de voyager pendant son sommeil et

de voir dans le cœur des hommes.

— Que connais-tu de ses pouvoirs ? Existent-ils réellement ?

— Alnaël a appris la Magie des Anciens dans les monts Hôth-Saya, avec un mage que personne n'a vu depuis soixante-dix ans. Elle est capable de grandes choses. Elle peut déclencher une tempête ou faire basculer un rocher gros comme une maison par la seule force de sa volonté.

— Tu as vu cela ?

— Non, mais d'autres l'ont vu.

— Donc tu *crois*, plutôt que tu ne *sais*, n'est-ce pas ?

— Il faut faire très attention. C'est tout ce que je puis te dire, fit Zambor en détournant les yeux.

— Penses-tu qu'il faille la supprimer ? insista Blade.

— Je pense qu'il faut supprimer tous ceux qui adhèrent à la politique d'Oltitza ! Ce sont des fous dangereux, capables de tout, pour mener à bien leur plan de domination de Vesta.

L'admirable visage d'Alnaël se profila sur l'écran de la mémoire de Blade. Aurait-il le courage de tuer tant de beauté ? N'aurait-elle pu le supprimer si elle l'avait voulu ?

— Je ne ferais pas cela le cœur léger..., avoua-t-il.

— Si tu ne la tues pas, c'est elle qui te tuera ! fit remarquer Zambor. Dès qu'elle aura connaissance de tes projets.

— Quand j'aurai fini de m'occuper d'Oltitza et de Klotan, il ne restera plus beaucoup d'amateurs dans la course au pouvoir ! fit remarquer Blade.

— Si tu réussis, tu peux t'asseoir sur le trône ! Qui pourrait gouverner Vesta mieux que toi ?

— Je ne suis pas de Vesta. Ma vie est ailleurs, Zambor. Mais tu vas m'aider à supprimer ces deux fous et tu feras un roi très acceptable ! Nous allons établir un plan de bataille. Retournons au palais, il y a pas mal à faire.

CHAPITRE XVI

La nuit tombait sur Bilika lorsque Blade et Zambor atteignirent la demeure d'Edena Riztâ. Le palais était éclairé *a giorno* par une multitude de torchères et, dans les jardins, se pressaient des dizaines de couples couverts de bijoux, parlant à voix haute et buvant dans de larges gobelets d'argent la liqueur tant prisée à Bilika. Les serviteurs d'Edena Riztâ étaient pour la plupart du sexe masculin et circulaient sans interruption, portant des plateaux chargés de viandes fumées et d'œufs de poisson que tout le monde consommait avec gloutonnerie.

Zambor et Blade se frayèrent un passage et montèrent jusqu'aux appartements du premier étage.

— Je suis censé être son garde du corps, soupira Zambor. Et je ne suis pas averti de cette réception ! Il y a deux cents personnes à surveiller, c'est de la folie !

— Où est Edena ? demanda Blade.

— Probablement encore dans sa chambre. Viens avec moi. Nous allons nous changer, et nous descendrons rejoindre les invités avec Edena.

La tenue qu'Edena Riztâ avait décidé de porter ce soir-là était cousue de pierres précieuses. Blade eut un haut-le-corps lorsqu'elle déboucha sur le palier, escortée de Zambor, qui ne semblait s'être aperçu de rien. Le fourreau de pierreries dans lequel le corps pulpeux d'Edena était moulé comportait deux lacunes dont pas un homme n'aurait songé à se plaindre. Les seins de la belle Bilikienne s'échappaient, comme deux énormes poires tremblantes et fardées. Les lumières crépitaient dans les mille facettes des pierres précieuses et mettaient en valeur la carnation de cette gorge satinée. Ses cheveux noirs comme la nuit croulaient sur ses épaules et ses bras nus. Un murmure admiratif courut dans toute la propriété. Derrière elle, et à distance respectueuse pour bien marquer leur fonction, Blade et Zambor suivaient. Ils étaient vêtus de combinaisons de soie noire et d'un justaucorps de cuir épais. À leur ceinture, l'épée courte et le poignard invitaient à la réflexion.

— Ce soir est une soirée comme tant d'autres, confia Zambor. Nous allons la suivre et parler des choses qui nous préoccupent.

Edena circulait avec aisance au milieu de ses invités, saluant ceux

qui s'inclinaient devant elle, répondant aux compliments que lui faisaient hommes et femmes. Imperturbables, Zambor et Blade marchaient dans son sillage. L'élève du Sage Albokan saluait parfois un homme qui connaissait sa valeur, mais il ne quittait pas Edena des yeux.

— Est-ce que tu vois un moyen d'approcher Oltitza ? demanda Blade.

— Oltitza vit dans son palais, transformé en véritable garnison, tellement les guerriers qui viennent le voir sont nombreux. Il adore leur voisinage, c'est pourquoi il va à la caserne régulièrement et convie les gradés à venir au palais au moins deux ou trois fois par semaine. Lorsqu'il n'est pas à ces deux endroits, il part chasser avec quelques hommes. Et peut très bien ne pas revenir pendant plusieurs jours...

— Il chasse quoi ?

— Il chasse les hommes, répondit Zambor. C'est la chasse qu'il préfère.

— Avec les oiseaux ?

— Exact. C'est vraiment son sport favori ! Il adore voir les rapaces plonger sur de pauvres gens sans défense ; les faire hurler de terreur avant de les donner en pâture. Les rapaces affectionnent les yeux, ils se tapent ça comme nous on se taperait un sorbet. Ah les vaches !

— Est-ce qu'un homme seul pourrait l'approcher ?

— À condition de tuer tous ceux qu'il trouve sur son chemin ! Et crois-moi, cela fait beaucoup de monde ! Non, dans la caserne il est impossible de l'approcher. Et dans son palais, tous les visiteurs sont accompagnés par une demi-douzaine d'hommes de sa garde personnelle. Je peux t'assurer que ce ne sont pas des enfants de chœur ! Ils savent se battre. Tu pourrais en éliminer deux ou trois, mais le reste te ferait la peau, sans aucun doute.

— Le meilleur endroit pour l'intercepter serait donc son terrain de chasse ?

— Un guet-apens qu'il faudrait étudier avec beaucoup de soin, et où il faudrait tuer tout le monde...

— Mais toi, Zambor, tu veux m'aider ou te tenir en dehors de tout cela ?

— Je suis à tes côtés, Blade. N'oublie pas qu'Albokan était mon maître, et Alnaoth mon ami ! Mais nous ne sommes que deux.

— Edena nous aiderait, si elle savait ?

— J'en suis certain. Elle est la fille d'Ouran, ne l'oublie pas. Ouran du Conseil de Liliam-Baka, l'un des sept Sages. C'est son devoir. Elle

est là pour contrôler ce qui se passe, et toutes ces fêtes sont un moyen de savoir ce qui se trame un peu partout... Mais elle doit rester à tout prix en dehors de l'action !

— Bien entendu. Elle ne doit pas s'exposer ni risquer quoi que ce soit.

Ils s'étaient arrêtés près d'une fontaine et observaient Edena dont chaque mouvement était une ode à l'amour. L'eau sortait du bec d'un gros oiseau de bronze aux yeux jaunes. Edena avait mouillé ses doigts et, d'un geste troublant où se disputaient la grâce et la sensualité, elle tapotait les ogives de son orgueilleuse poitrine, afin de les rafraîchir...

Blade se serait volontiers substitué pour faire le service, mais l'heure n'était pas aux polissonneries. Edena lui avait laissé entrevoir le plaisir qu'elle aurait à dîner avec lui... Blade ne se doutait pas qu'il y aurait autant de couverts. Curieuse nature que cette splendide femelle à qui on ne connaissait aucun amant. Se pouvait-il qu'elle fût encore vierge ? Sur Vesta, on pouvait s'attendre à tout.

— Je ne sais où se trouve Klotan, en ce moment, dit Zambor, sans détacher ses yeux de l'envoûtant spectacle. Mais éliminer l'homme-qui-parle-aux-oiseaux ne sera pas facile, tu peux me croire...

— Je sais où se trouve Klotan, répondit Blade. Il a fait la jonction avec ses cavaliers et ils marchent sur Bilika. Il n'est qu'à quelques heures de route. Ensuite, après avoir fêté sa victoire à Pra-O-Prana, il se préparera à fondre sur Algamonda...

— Que feras-tu quand Klotan rentrera à Bilika ? demanda Zambor.

— Je n'en ai aucune idée, mais je suis sûr d'une chose : s'il me trouve le premier, il essaiera de me tuer !

— Blade, nous sommes deux pauvres petites mouches au milieu d'une toile d'araignée ! Nous n'avons rien pour couper les fils et nous attendons de nous faire dévorer ! Il faut agir, et vite !

— Voilà justement une belle araignée qui se dirige vers nous, répondit Blade. Essayons de ne pas lui servir de casse-croûte...

Zambor tourna la tête vers l'endroit que Blade lui désignait du menton et son regard se durcit. Éclatante de beauté, elle avançait d'une démarche de souveraine, une longue cape noire posée sur ses épaules, une étoile de diamant fichée dans ses cheveux relevés en chignon.

— Alnaël..., murmura Zambor entre ses dents.

CHAPITRE XVII

Richard Blade regardait s'avancer la concubine d'Oltitza, la prêtresse de Bilika, la sorcière aux pouvoirs infinis, avec une émotion qu'il essayait de contenir de toutes ses forces. La pureté des traits de son visage, cette beauté sans faille, presque irréelle, frappait tous les hommes d'une sorte de stupeur révérencieuse dont ils gardaient la persistance longtemps après son passage. Il était trop sous le charme pour songer à se dissimuler ou à s'enfuir, comme la raison le lui dictait. Il attendait qu'elle le rejoigne, puisque c'était vers lui qu'elle se dirigeait.

Edena, qu'une douzaine d'hommes entourait, avait, par une sorte de prescience dont seules les femmes ont la clé, deviné l'arrivée de la prêtresse et compris son trajet. Elle ne fit aucun geste, attendit qu'Alnaël s'inclinât devant elle pour la saluer et reprit son babillage savant, non sans épier discrètement ce qui allait se passer.

Blade était un homme si exceptionnel que, sur la planète Terre, il était unique. Certaines de ses potentialités avaient été si développées, si affinées, qu'il était devenu pour le royaume d'Angleterre un être irremplaçable. Malgré cela, un trouble indéfinissable l'avait envahi lorsqu'Alnaël s'était dirigée vers lui. Maintenant qu'il était si près d'elle, qu'il pouvait sentir son souffle sur sa joue, il attendait sans mot dire. Zambor s'était prudemment détourné de la trajectoire et couvrait Edena des yeux.

— Voilà ce qui arrive, lorsqu'on veut trop commander aux événements, ils vous font un pied de nez ! s'exclama-t-elle en riant. J'espère que la route ne fut pas trop longue ?

— C'est gentil de vous intéresser à un pauvre voyageur solitaire, répondit Blade en essayant de ne pas tomber sous le charme de ses yeux. Mais je ne m'ennuie jamais quand je voyage ! Il y a toujours plein d'imprévus, vous savez !

— Je vais cesser de vous donner des conseils, puisque vous êtes imperméable ! Vous avez trouvé cet endroit avec une telle facilité, que je me demande si je ne dois pas retourner à l'école.

— Vous avez *même* l'humilité. Je ne voudrais pas d'antagonisme entre nous, vous êtes trop forte, Alnaël...

— Vous me feriez croire n'importe quoi, par galanterie ! Vous êtes

encore plus dangereux que je ne le pensais, Blade !

— Qu'est-ce que vous en savez ? fit Blade, avec une moue qui en disait long sur ses intentions.

— Vous devriez venir me parler de vos problèmes, répondit la jeune femme, les narines pincées.

Elle se détourna et continua sa marche triomphale, sans plus regarder Blade.

— J'ai le sentiment qu'Alnaël cherche à quelle sauce elle va bien pouvoir te manger ! s'exclama Zambor, en ponctuant sa phrase d'une bourrade dans les côtes de Blade.

— Moi, j'ai l'impression qu'elle a déjà fait son choix, et ce n'est pas fait pour me rassurer...

— Sacré veinard ! À Bilika, Alnaël est le personnage le plus important après Oltitza...

— Ça ne l'empêchera pas de sauter, avec tout le monde, le moment venu, murmura Blade.

Comme pour ponctuer son propos, une pétarade éclatait, le ciel s'illuminait de gerbes multicolores, des détonations plus importantes faisaient trembler les verres sur les plateaux, les femmes criaient, certaines se jetaient dans les bras de leur cavalier, pas mécontent de l'aubaine. Un feu d'artifice tiré des terrasses emplissait le ciel de Bilika, au-dessus de la propriété d'Edena Riztâ. Des roulements de tonnerre et des guirlandes d'ors et de feu dansaient au-dessus des têtes. Les yeux au ciel, Blade entendit la voix d'Edena qui disait :

— À votre place, Blade, je ne resterai pas les yeux en l'air. Il va nous falloir toute votre attention, pour réussir ce que vous avez entrepris...

— J'aurai aussi besoin de vous, Edena, répondit-il. Alors, dites-moi si je peux compter sur vous ?

Elle n'avait pas la perfection diabolique d'Alnaël, et par là, elle était beaucoup plus émouvante et plus vraie. Blade fit un gros effort pour ne pas poser ses mains sur la paire d'ananas qui se balançait sous son nez.

— Je connais maintenant la raison de votre présence ici, Blade. Nous aurions pu gagner du temps. J'ai des moyens qui vous manquent, et je vais dans la même direction que vous. Alors je vous réponds : Vous pouvez compter sur moi. Jusqu'à la victoire finale. Parce que nous allons éliminer ces fous et restaurer le Savoir sur Vesta !

— Comment avez-vous su ?

— Vous savez, Liliam-Baka n'est pas si loin... À propos, Gibor est

guéri.

— Où est-il ? demanda Blade.

— Il se remet en mangeant des gâteaux !

— Vous le connaissez ? C'est un drôle de petit bonhomme.

— Mais non, Blade. C'est vous le drôle de bonhomme... Gibor est *ce que vous voulez qu'il soit*.

— Je ne comprends pas...

— C'est votre venue sur Vesta qui a décidé de son existence. Il disparaîtra lorsque vous aurez terminé...

— Vous voulez dire, qu'il est un peu comme... Ma conscience ?

— Quelque chose comme ça, oui...

— Alors, lorsqu'il a été blessé, j'ai eu chaud ?

— Et comment ! Mais c'est *vous* qui l'avez sauvé !

— Que veut Alnaël ? Le savez-vous ?

— Le pouvoir. Elle veut le trône de Bilika. Sans partage. Elle peut nous débarrasser d'Oltitza. Elle est de loin la plus dangereuse. Les hommes ne résistent pas à ses charmes... Alors, je pense que je vais m'en occuper moi-même.

— Edena, êtes-vous capable de la mettre hors-circuit ?

— Je le peux, oui. Ce sera elle ou moi, de toute façon. J'ai, moi aussi, des devoirs envers Vesta.

Zambor était revenu près d'eux après avoir fait un petit tour. Les dernières fusées éclataient dans le ciel et, sur la terrasse du milieu, un orchestre à cordes jouait des mélodies lascives.

— Zambor sait très bien de quoi je parle, dit Edena Riztâ.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? demanda Blade au grand Noir.

— J'en avais fait le serment, Blade. Il fallait que ce soit elle qui prenne les devants. Maintenant tout est clair j'espère ?

— À peu près tout...

Oui, Blade voyait plus clair. Zambor et Edena étaient là parce qu'il y avait des places à prendre. La fille d'un grand initié et le disciple d'Albokan. Zambor monterait sur le trône de Vesta et Edena serait près de lui. Il garderait son corps jusqu'à la fin... Ils l'avaient décidé depuis longtemps. Blade n'avait plus vraiment le choix. Mais qu'auraient-ils le temps de faire, avant que la terre ne tremble sous les sabots du cheval de Klotan et de ses deux cents hommes de guerre ? Il demanda encore :

— Combien d'hommes sont dans la caserne, et combien d'oiseaux ?

— Deux mille hommes. Dont cinq cents cavaliers et leurs oiseaux.

— Avec combien d'hommes Klotan est-il parti raser Pra-O-Prana ?

— Deux cent cinquante cavaliers et leurs oiseaux de guerre.

— Où a-t-il ses quartiers à Bilika ?

— Il les tient en dehors de la ville, répondit Zambor. Face aux monts Hôth-Saya où il a, un jour, trouvé l'illumination...

— Illumination ?

— Un jour, il s'est perdu dans les monts. Quand il est revenu, un mois après, il savait parler aux oiseaux. Il avait neuf ans.

— Bon sang ! Il savait parler aux oiseaux ! Je ne comprends rien à cette histoire !

— Il n'y a rien à comprendre. C'est comme ça. Tous les oiseaux ont un langage. Parler est un plaisir, aussi. Mais Klotan a toujours dressé tous les oiseaux de Bilika. C'est un parleur ! Il est capable de dire aux oiseaux ce qu'ils doivent faire, mieux que n'importe qui.

— Tu veux dire que les rapaces de l'armée ont tous été dressés par Klotan ?

— Oui. Les hommes qui ont un rapace avec eux l'ont reçu dressé par Klotan. Il est le seul capable de leur parler, de leur dire ce qu'il attend d'eux. Sinon, les cavaliers pourraient les dresser très grossièrement – et ça demande des mois de dressage – à attaquer le gibier ailé, ou les petits lézards.

— Tandis qu'avec le dressage de Klotan, ils sont très vite capables de tuer des êtres humains, de leur arracher les yeux, d'aller chercher leurs veines sous la peau !

— Ils sont capables d'aller chercher un homme, dont ils ont senti une pièce d'habillement, à des dizaines de kilomètres, et de le transformer en écumoire. Tu comprends ? Ils sont faits pour tuer et ne connaissent que cela. Tuer, tuer et encore tuer.

— Ne peut-on rien faire contre eux ?

— Si. Les surprendre pendant leur sommeil, dans le hangar principal. Foutre le feu ! Ils brûleraient vifs ! On en serait débarrassés ! Mais il faudrait d'abord tuer les gardes.

— Qu'est-ce qu'on attend ? fit Blade.

— Il y a un danger. Ces oiseaux ne communiquent qu'avec Klotan. S'il y a une sortie possible – un carreau de cassé ou quelque chose comme ça – ils vont foncer sur la ville et attaquer tout le monde. C'est à peu près sûr à quatre-vingt-dix-neuf pour cent. Ce serait atroce. Tu sais comment ils pratiquent...

— J'ai vu les restes de quelques hommes sur la route de Salika,

oui. Ce n'était pas un spectacle agréable.

— Non, reprit Zambor, mettre le feu est impossible. Les carreaux exploseraient sous l'effet de la chaleur, et il y aurait toujours assez de rapaces pour faire un carnage sur Bilika.

— Je crois que j'ai trouvé quelque chose... fit Blade, d'un air songeur.

— Tu as trouvé quoi ?

— Le moyen de neutraliser les rapaces de Bilika...

CHAPITRE XVIII

— Laisse les mondes tranquilles, petit. Laisse les mondes aller à leur gré..., soupira Oltitza en s'arrachant du profond divan sur lequel il se reposait.

Il n'était pas très grand, mais de carrure impressionnante. Comme il aimait passer de longues heures à disserter sur le Mal et le Bien, tout en grignotant des viandes séchées et des sucreries arrosées d'alcool, il était d'une corpulence qui faisait la joie de ses grasses concubines.

L'enfant qui jouait près de lui avec quelques sphères de métal et de bois était son fils adoptif, Timûza, un enfant de onze ans, qui faisait montre d'une belle intelligence et d'une cruauté extraordinaire. Le délice d'Oltitza.

— Père, les mondes sont à ma portée, pourquoi les laisser s'entrechoquer, alors qu'un geste suffit pour les écarter ? demanda Timûza avec un petit sourire vicieux.

Il savait que son père était de son avis, mais qu'il prenait, par affectation, le parti du plus faible.

— Parce que je te le demande, mon fils, voilà pourquoi ! laissa tomber Oltitza, en se portant à la hauteur de l'enfant.

— Eh bien, j'en ai décidé autrement ! cracha Timûza en lançant des coups de pied dans les sphères.

Elles roulaient à toute allure vers l'extrémité de la pièce, qui était fort longue. Oltitza avait fait meubler cet endroit de trente divans identiques. Il y avait près de chaque divan une petite table à tiroirs, et dans chaque tiroir, une dague, une plume et du papier. Sur la table, une carafe du meilleur alcool et des cigarettes d'un tabac qui emplissait l'âme de douces rêveries.

Oltitza plissa le front et fit un pas en avant. D'un geste rapide, il empoigna le gamin dans le dos et le souleva de terre. Puis il le tint à bout de bras et l'emmena en marchant dans la grande salle, tandis que Timûza vociférait en gigotant comme un goret qu'on égorge. Arrivé près d'un bassin alimenté par une fontaine à tête de rapace, Oltitza promena le gamin au-dessus, malgré ses hurlements de frayeur.

— Quand décideras-tu d'être courageux ? demanda Oltitza.

— Pose-moi par terre ! Je t'en prie ! criait le gamin effrayé. J'ai peur de l'eau !

— Je vais te noyer comme un chien ! Je veux te voir le ventre en l'air, comme les poissons morts !

Et il lâcha l'enfant. Timûza s'enfonça dans le bassin en hurlant de terreur et il but aussitôt une bonne tasse.

Il se débattait comme un beau diable pour ne pas mourir noyé, mais la terreur lui faisait commettre toutes les fautes. Il avala plusieurs fois de l'eau et finit par perdre connaissance, le souffle coupé. Il coulait lorsqu'Oltitza le repêcha, l'allongea sur le parquet et expulsa l'eau de ses poumons en appuyant des deux mains sur l'abdomen du petit garçon.

L'enfant avait bien cru mourir noyé. Lorsqu'il ouvrit les yeux, le visage d'Oltitza penché au-dessus de lui, au lieu de le réconforter, suscita une telle épouvante que le tyran fut obligé de le gifler par deux fois, stoppant ainsi une crise de nerfs qui secouait tous les membres de Timûza sans qu'il puisse se contrôler.

— À la bonne heure, mon garçon. Tu m'as fait peur ! lança Oltitza d'un ton pleurnichard. J'ai bien cru que tu allais te noyer ! Pourquoi ne pas apprendre à nager, hein ? Je sais, je sais ! Je n'aurais pas dû te jeter à l'eau. Mais pouvais-je savoir que tu nageais comme une pierre ?

L'enfant le regardait avec une stupeur horrifiée. Il savait son père sujet à des accès de colère, assez brefs, du reste, mais n'aurait jamais imaginé une telle extrémité. Oltitza était un fou dangereux ! Il avait failli le tuer !

Il tenta de se relever et retomba sur le côté, tremblant de tous ses membres, la gorge prise par un sanglot. Comme il se demandait, en voyant le masque effrayant d'Oltitza se pencher sur lui, si sa dernière heure avait sonné, un claquement de talons, annonçant l'entrée d'une personne du sexe féminin, retentit dans la salle. Timûza vit avec un immense soulagement la prêtresse de Bilika avancer vers eux. Il poussa un cri et faillit s'étrangler.

— Ose raconter ce qui s'est passé, et je te donne aux rapaces... ! murmura Oltitza en le foudroyant d'un regard sombre.

— Chère, chère petite Alnaël ! s'exclama-t-il en se redressant. Quelle surprise !

— Que se passe-t-il ? demanda la jeune femme. L'enfant est tombé dans le bassin ?

— Il a glissé, le pauvre petit, fit Oltitza, le regard mouillé. Mais tout va bien, maintenant ! N'est-ce pas, mon bébé ?

L'enfant acquiesça d'un bref signe de tête et ferma les yeux. Oltitza tiendrait parole, il en était sûr. Mieux valait obéir au maître de Bilika.

— Que me vaut l'honneur d'une telle visite ? demanda Oltitza, en se relevant.

— Je suis porteuse d'une sombre nouvelle, Seigneur. L'ennemi est dans nos murs. Tu dois commander l'attaque de Liliam-Baka. Le Grand Conseil fomenté une révolte que nous aurons beaucoup de mal à réprimer...

— Grand Conseil ? Révolte ? s'exclama Oltitza. Je ne peux rien faire avant l'arrivée de Klotan ! Il n'est pas question de vider la ville de ses meilleures troupes. Viens plutôt avec moi, je tiens à te montrer de nouvelles acquisitions.

— Mais, Seigneur, ne peux-tu partir avec ton armée et laisser quelques centaines de vaillants soldats pour défendre la ville ? Klotan sera là demain, dans deux jours peut-être.

— Alnaël, si tu n'étais pas la plus belle femme de Vesta, je t'aurais depuis longtemps envoyée dans une caserne, faire le bonheur de mes hommes... Tais-toi ! Ne parle plus de guerre et accompagne-moi. Allons ! grogna Oltitza en se dirigeant vers la sortie, sans plus s'occuper du gamin.

Alnaël n'eut qu'une petite moue pour commenter la folie d'Oltitza. Elle le suivit jusque dans ses appartements secrets, situés dans une aile du palais.

Comme tout ce que chérissait Oltitza, sa chambre à coucher était immense et luxueuse.

Au pied du lit – dans lequel trois couples auraient pu tenir aisément –, le bassin circulaire clapotait bizarrement. Alnaël se pencha au-dessus de l'eau, et ce qu'elle y vit lui fit faire un bond en arrière. Des lézards longs comme le bras se prélassaient dans un bain de sang. Ils étaient plusieurs à se chamailler pour quelques morceaux de viande qui flottaient encore et les coups de queue plus violents faisaient jaillir un éclaboussement de sang, souillant le marbre d'un bleu azuréen.

— Ce sont des restes d'humains ? s'exclama Alnaël.

— Oui, oui... Ne les trouves-tu pas mignons, mes petits lézards ? demanda Oltitza, en guettant les réactions de la jeune femme.

Le merveilleux visage ne traduisait aucune émotion. Tout au plus, Alnaël exprimait une lassitude pour les petits jeux morbides du tyran.

— Je suppose que ces charmantes petites bêtes sont nourries avec les prisonniers dont tu veux te défaire ?

— Pas tout à fait, non.

Il exultait, ses petits yeux noirs sautaient de la jeune femme au bassin, il se frottait les mains, dansait d'un pied sur l'autre.

— Eh bien, je ne sais pas..., avoua Alnaël.

Il fit le tour du lit et montra la couche immense avec un sourire pervers.

— Ces petites créatures qui ont gagné le privilège de se faire chevaucher par Oltitza ne sont pas toujours disposées à combler, si j'ose dire, ses désirs les plus illégitimes... Oh ! Que de fois j'ai dû me fâcher, parce qu'elles étaient incapables de me satisfaire ! Alors que je faisais don de ma personne... N'est-ce pas ? Moi ! Seigneur de Bilika ! Maître de Vesta tout entière, bientôt ! Hier matin, je fus excédé par une malheureuse gamine et je décidai ceci : Mon bassin serait rempli de lézards carnivores – ils sont adorables – et la malheureuse qui serait incapable de satisfaire mes exigences irait les nourrir !

Il éclata d'un grand rire bruyant :

— Que dis-tu de cela ?

— Si les taureaux faisaient cela aux vaches, on ne mangerait pas souvent de la viande !

Oltitza était resté la bouche ouverte, puis il s'était mis à rire, de plus en plus fort, en hoquetant, trouvant la réponse délicieuse, retrouvant bien là cette dureté dont faisait preuve la grande prêtresse envers et contre tous. Il paraissait immense lorsqu'il riait à gorge déployée, ses bras étaient gros comme des rondins et son torse pouvait cacher n'importe quel homme.

— Alors, imagine un peu l'angoisse de ces créatures. L'horrible peur qui leur tord les entrailles ! Elles sont là, ouvertes à mes désirs les plus saugrenus... Et pourtant, à quelques pas, il y a cette horrible menace qui les fait transpirer... Mais les chairs se contractent, elles se dessèchent alors qu'il faudrait une grande moiteur pour être ce qu'Oltitza demande. Et elles sentent se rapprocher le moment où je déciderai que non, décidément, elles ne sont bonnes qu'à être offertes en pâture à ces horribles sauriens. Elles pleurent et elles supplient... S'offrent à essayer ailleurs, parce que la proximité des sauriens les cloue de peur, voilà, ce sont les lézards qui les mettent dans cet état !

Il s'enfiévrerait à cette évocation, épiait Alnaël qui ne disait mot. La grande prêtresse le tenait. Avec elle, il sombrait dans des abîmes de jouissance qu'il ne pouvait trouver ailleurs.

— Ce matin, j'ai inauguré ce mélodrame avec une enfant de Pra-O-Prana. Elle avait dix-huit ans et tremblait tellement que j'ai été obligé de la forcer. Elle pleurait beaucoup, parce que je lui avais tout expliqué et qu'elle était certaine de ne pas voir le soleil se coucher derrière Hôth-Saya... Quand elle criait, ses yeux étaient tournés vers moi. Comme si j'avais pu interrompre son supplice. J'ai pleuré, Alnaël... En la regardant se faire déchirer les entrailles, j'ai pleuré... À l'endroit où j'avais posé mes lèvres, il y avait un trou béant que les

lézards agrandissaient à grands coups de gueule...

Oltitza s'était assis sur le grand lit et regardait le bassin, les yeux emplis de larmes. Il hocha la tête et renifla bruyamment.

— Je ne sais pas pourquoi je fais tout cela. Dis-le-moi, Alnaël.

— Parce que tu es le Seigneur de Bilika, la ville aux mille colonnes, et que sur ces colonnes, de tout temps, le printemps a vu mille chants funèbres... Il faut apprendre à être féroce comme le loup, lorsqu'on veut combattre les loups, répondit la grande prêtresse de Bilika.

CHAPITRE XIX

Les cavaliers étaient six, tous habillés de rouge. Ils faisaient partie de la garde personnelle d'Oltitza. Ils avaient une mission fort simple et dont ils pouvaient s'acquitter sans grand mérite. Trouver dans le quartier réservé une jeune fille qui plairait au Seigneur de Bilika.

Le quartier réservé était situé dans une enclave et servait de réservoir d'hommes pour la main-d'œuvre et de femmes pour les plaisirs des maîtres de Bilika. Tous ces gens étaient des malheureux qui comptaient les jours qui les séparaient de la mort. Des prisonniers que les troupes de Klotan avaient ramenés de leurs expéditions et qui, bien contents d'avoir conservé leur misérable vie, n'existaient que l'échine pliée.

Les cavaliers pénétrèrent dans la rue principale, située en bordure des colonnes, côté Est. Les maisons étaient propres, les façades ne présentaient pas cette lèpre si fréquente des quartiers pauvres, mais les gens y vivaient démunis de tout ce qui fait le plaisir de vivre. Ils attendaient, parfois plusieurs années, dans un intérieur spartiate avec le strict nécessaire, que l'on vienne les chercher. La plupart du temps, cela signifiait la fin de leur calvaire, avec un travail qui leur permettrait de vivre décemment. Ou alors la fin de leur existence au bout d'un amusement princier qui durait quelques heures...

Les cavaliers, ce jour-là, venaient pour une jeune fille. Ils savaient exactement laquelle et n'étaient pas obligés d'évaluer, en maquignons, les avantages de celles qu'ils faisaient aligner contre un mur, le plus souvent nues.

La fille s'appelait Louziâ et avait une amie du nom de Samâ, qu'elle avait vue partir la veille pour le palais d'Oltitza. Samâ n'avait pas été horrifiée d'être emmenée au palais. Elle savait ce que cela signifiait et n'avait pas peur. Coucher avec Oltitza n'était peut-être pas l'idéal, mais elle préférait cette petite déchéance plutôt que de mourir de faim dans ce quartier misérable.

Si elle pouvait rejoindre Samâ, ce serait l'idéal. C'était une amie très chère et, mis à part son frère Palinoos, qui avait déjà trouvé une maison où travailler, elle était sa seule famille.

La garde d'Oltitza entra en force dans la maison où se trouvait Louziâ, chercha la fille dans la chambre du haut et, sans même lui laisser prendre une chemise de nuit, l'emmena à toute allure. Là où

elle allait, c'était vraiment l'élément vestimentaire qui lui manquerait le moins.

Louziâ était une belle jeune fille aux grands yeux de biche et aux tétos agressifs. Elle n'avait pas l'impudence des femmes mariées, mais connaissait ses pouvoirs. La perspective de se diriger en droite ligne vers le lit du souverain n'était pas pour lui déplaire, elle en retirait même une certaine fierté. Dieu l'avait façonnée dans un moule plaisant, autant que cela lui serve à s'en sortir ! Ce n'était que justice.

La malheureuse ne savait pas que sa meilleure amie était morte la veille, dans des souffrances atroces, quelques heures après l'avoir quittée.

La garde d'Oltitza l'emmena à bride abattue jusqu'au palais, la confia à deux vieilles femmes qui s'occupaient de la toilette des femmes d'Oltitza. Elle fut plongée dans un bain de mousse, chose fort agréable et qui ne lui était pas arrivée depuis qu'on l'avait traînée, comme prisonnière, dans la ville de Bilika.

Mais les nouvelles vont vite à Bilika, et la mort de Samâ fut connue le jour où Louziâ fit son entrée au palais. La folie d'Oltitza n'était pas un mystère et, quoique tout d'abord horrifiés, les gens de Bilika ne furent pas vraiment stupéfaits des nouvelles facéties sanglantes du maître de Bilika.

Et puis, lorsqu'on a une grande habitude du malheur, on finit par l'accepter, avec une sorte de philosophie, qui peut passer pour du cynisme. Mais ce genre d'appréciation n'est en général donné que par ceux qui n'ont jamais échangé leurs pantoufles fourrées contre les brodequins de la torture.

Après avoir été parée et parfumée comme une princesse de conte de fées, Louziâ fut informée qu'elle verrait le maître de Bilika dès le lendemain matin.

Ce n'est que fort tard dans la soirée que l'une des deux vieilles femmes lui fit une relation détaillée de la nouvelle lubie d'Oltitza et de ses conséquences sur la malheureuse Samâ. Le maquillage savamment élaboré fut détruit en quelques minutes. Louziâ tomba dans une profonde hébétude qui ne devait plus la quitter. La mort de Samâ et la perte de ses espoirs de devenir courtisane l'avaient anéantie. Comme elle semblait irrécupérable pour Oltitza, dès le lendemain matin, la vieille lui dit :

— Ne songe pas à t'en sortir si tu ne plais pas à Oltitza. Je le connais. Il a décidé de se servir de toi et il le fera. Je peux te donner un conseil qui te sauvera la vie, si tu l'écoutes : Sois belle et attirante, fais-lui l'amour comme si c'était le Prince Charmant auquel tu penses depuis que tu es formée. Aime-le comme une prostituée, et tu seras

libre, et peut-être riche, qui sait. Les deux ou trois jeunes femmes qui ont eu la chance de plaire à Oltitza ont maintenant pignon sur rue !

— Mais je ne pourrai jamais oublier qu'il a tué Samâ, ma meilleure amie, fit Louziâ, les yeux noyés de larmes.

— Parfait, alors prépare-toi à mourir, répondit la vieille d'un ton fataliste.

Quelque peu refroidie par ce pragmatisme outrancier, Louziâ finit par se ressaisir, retourna le problème dans tous les sens et se résigna finalement à devenir une talentueuse amante plutôt qu'un plat de résistance pour lézards.

Toutefois, comme le corps a ses raisons, elle demanda à la vieille une insigne faveur : avertir son malheureux frère du destin qui l'attendait. Dans un cas, comme dans l'autre, il n'était pas brillant. Prostituée ou casse-croûte de saurien...

*
* *

Palinoos jouait au peloquet dans la grande cour carrée du palais d'Edena Ritzâ. Quand il ne passait pas son temps à se mignoter – parfumer les parties gracieuses de son corps d'adolescent, les faire masser par un complice plein d'attrait –, Palinoos était un joueur émérite, contre lequel bien peu pouvaient se vanter d'avoir gagné.

Le peloquet était un petit ballon de cuir, que l'on devait lancer de toutes ses forces à une centaine de pieds, contre un panneau en bois situé à dix pieds de hauteur. Vissé au panneau comme un filet de basket-ball, il y avait un filet conique. Le jeu consistait à calculer l'amorti et la direction, de manière à ce que le peloquet claque le panneau et retombe mollement dans le filet troué. Une gouttière récupérait le petit ballon de cuir qui revenait alors au lanceur. Chaque filet réussi comptait dix points. Bref, c'était un jeu d'adresse, de force et de maîtrise de soi.

Le jeune garçon jouait depuis une demi-heure, avait déjà battu ses principaux rivaux et était en train de liquider le troisième garçon, un jeune homme brun et athlétique du nom de Welno, lorsque son attention fut attirée par l'un des serviteurs d'Edena Ritzâ, qui manifestement lui faisait de grands signes de la main pour qu'il vienne le rejoindre.

— Welno, remplace-moi un peu, j'ai besoin de faire un petit tour, dit le jeune éphebe en tendant le peloquet à son adversaire.

— Tu abandonnes ! s'écria l'autre avec un petit rire. Je vais gagner par forfait ?

— Welno, tu prends toujours tes désirs pour des réalités..., répondit Palinoos avec un sourire ambigu. Je reviendrai dans un quart d'heure te donner la fessée !

— Serait-ce là un désir, ou une réalité ? demanda Welno, qui avait la langue bien pendue.

— Je ne te laisserai pas choisir ! lança par-dessus son épaule Palinoos qui se dirigeait déjà vers la sortie.

Devant la porte grillagée qui fermait le sas de la salle piétinait le gros Bobâ, le deuxième valet de chambre du palais. Il grogna d'un air contrarié dès qu'il vit apparaître Palinoos.

— Je vais me faire tuer, si on me voit ici. Grouille-toi un peu ! lança-t-il à Palinoos, qu'il ne portait pas dans son cœur.

— Hé là ! Veux-tu me dire ce qui se passe ? Tu as l'air bien agité ! fit Palinoos au gros garçon. Aurais-tu découvert, ce matin, qu'il vaut mieux maintenant que tu portes des jupes !

— Espèce de pédale ! Ne me parle pas comme ça ! Je viens te porter un message ! Parce que j'ai du respect pour celui qui m'a envoyé ! Il s'agit de ta sœur.

— Et alors ? demanda Palinoos en pâlisant brusquement. Qu'y a-t-il ? Parle !

— Marwi m'a dit qu'une vieille femme du palais d'Oltitza a rencontré sa mère...

— Mais de quoi parles-tu ? fit Palinoos, qui bouillait d'anxiété.

— ... Qui l'a chargé de lui dire que ta sœur a été emmenée, par la garde d'Oltitza... acheva le gros garçon en baissant les yeux.

— Louziâ ! ? Elle a été emmenée au palais ? Non... non... non..., gémit le jeune homme, en se prenant la tête entre les mains.

— Voilà, fit le jeune valet de chambre, tout penaud devant les larmes de Palinoos, je vais m'en aller, maintenant...

— Attends ! Ne pars pas tout de suite ! intervint Palinoos. Dis-moi quand cela s'est passé ? Et qui est la femme qui a donné ce renseignement ?

— Ce matin même, et la femme est la mère de Marwi, dit patiemment Bobâ. Maintenant je dois m'en aller, Palinoos, ne m'en veux pas...

— Merci, Bobâ, fit le jeune homme, les yeux fermés, le visage défiguré par la douleur. Merci... tu peux aller...

Palinoos regagna la salle de peloquet et se dirigea d'un pas mal assuré vers la banquette où les joueurs venaient se reposer entre deux parties. Il resta assis la tête entre ses mains, jusqu'à ce que Welno s'approchât de lui.

— Eh bien, Palinoos, que se passe-t-il ? As-tu fait une mauvaise rencontre ? plaisanta-t-il.

Le regard que le jeune éphèbe lui lança suffit à lui faire comprendre qu'un événement grave venait de se passer.

— Puis-je faire quelque chose pour t'aider ? demanda-t-il. Tu sais que tu peux tout me demander...

Palinoos secoua la tête, les yeux embués.

— Je te remercie, Welno. Tu es un ami. Mais le malheur s'est abattu sur ma famille, et personne ne peut rien pour moi...

Il resta prostré pendant un long moment, remuant dans sa tête toutes sortes d'idées folles pour voler au secours de la malheureuse Louziâ. Puis il se leva tout à coup d'un bond, courut vers la salle des douches, fit une toilette rapide et quitta le palais d'Edena Riztâ.

CHAPITRE XX

Ils étaient près de trois cents soldats en tenue réglementaire, autour du manège de chevaux. Ils étaient assis sur les gradins en bois, ou tout simplement appuyés contre les barrières. Tous des cavaliers qui venaient voir le dressage des chevaux.

Il y avait eu, au printemps, une capture de plusieurs dizaines de chevaux sauvages. Les plus rapides et les plus beaux étaient là. On avait relâché les autres, car les hommes de Bilika ne mangeaient pas la viande de cheval. On ne pouvait commettre un tel sacrilège lorsqu'on passait la moitié de sa vie avec les chevaux.

Derrière les gradins, les écuries s'élevaient, formidables bâtiments dont les portails à deux battants – il y en avait six – étaient frappés de chaque côté du rapace de Bilika, haut comme le plus grand des hommes, dardant son énorme bec d'acier vers ceux qui pénétraient dans le sanctuaire du cavalier. Une clameur montait de la foule, des sifflements aigus partaient de tous côtés. Les bottes tambourinaient sur le bois des gradins une tumultueuse bienvenue. Oltitza-le-Magnifique, Seigneur de Bilika, faisait son entrée.

L'étalon était blanc comme une neige éternelle. Il venait de sortir du corral et faisait le tour de la piste en trottant comme un matador venu chercher les bravos, la tête dressée vers les gradins, vers le bruit, vers les hommes qui l'avaient traqué dans les gorges pendant deux jours et deux nuits. Ses naseaux palpaient, comme si les effluves des humains étaient trop insupportables pour ce seigneur du désert. Il fit encore un tour et prit le galop. Il dégageait une telle force bestiale, il y avait un tel étonnement dans ses yeux, que les cavaliers applaudirent pendant quelques minutes. L'étalon méritait cet hommage. Il était ce que chaque cavalier adorait. Fort et sauvage, rapide et très beau...

Et puis, quelques hommes avaient essayé de le monter. Des cavaliers émérites, pas des jeunes fanfarons. L'étalon en avait fait une bouchée. Ils ne tenaient pas trente secondes sur son dos, s'envolaient et se rompaient les os...

Oltitza était le seul à pouvoir monter ce monstre. S'il devait être monté, ce serait par lui. Il l'avait regardé expédier les hommes dans le décor et s'en était réjoui. Il aimait par-dessus tout les chevaux, les étalons sauvages et racés. Celui-ci était comme lui, un seigneur. Et à tout seigneur, tout honneur...

Oltitza enjamba la clôture et se dirigea d'un pas tranquille vers l'étalon blanc.

Le cheval s'était arrêté, étonné de cette intrusion, et regardait Oltitza s'avancer dans le soleil. Le Seigneur de Bilika était vêtu d'une chemise et d'un pantalon blanc immaculé, et il avait chaussé des bottes de cuir teint en blanc. Oltitza avait-il voulu ainsi montrer à l'étalon qu'il essayait d'être proche de lui ?

Le cheval ne se posait peut-être pas la question. Il ne bougeait plus et attendait.

Lorsqu'Oltitza parvint à sa hauteur, il le considéra de bas en haut, évalua la force en présence, puis lui tourna le dos et trotta jusqu'au centre de la piste. Il se tourna alors vers Oltitza et attendit, semblant lui dire : « Eh bien, qu'est-ce que tu attends pour venir me chercher ? »

Oltitza en avait vu d'autres. Il monterait cet étalon. C'était l'avantage qu'il avait sur le cheval. *Il savait*, l'autre pas. Il marcha sur lui d'un pas tranquille et, arrivé à sa hauteur, commença à lui parler.

Oltitza connaissait mieux les chevaux que les hommes. L'étalon blanc écoutait de toutes ses oreilles. Ses grands yeux surveillaient Oltitza tandis que les paroles de l'homme glissaient comme des caresses.

— Je te ramènerai d'où tu viens, dans les montagnes... disait Oltitza. Tu reverras tes pouliches et nous galoperons au petit jour, entourés de toutes tes juments... Tu verras... Je te le promets...

Oltitza aimait tellement les chevaux qu'il était capable de tenir cette promesse. Et l'étalon blanc le comprit vite. Il lui parla longtemps, et posa doucement sa main sur son front.

Le Seigneur de Bilika sortit du terrain sur le dos du cheval. Il le ramena à l'écurie, après avoir travaillé la bouche de son nouvel élève et compagnon. Il était heureux comme un jeune homme à qui l'on offre sa première paire d'éperons. Il se mit à table et mangea de fort bon appétit. La caserne entière avait hurlé son nom, y compris les nouveaux venus, qui avaient perdu leur argent en pariant contre lui.

Il venait d'avalier une gorgée de vieil alcool et ronronnait en caressant la cuisse d'une concubine, quand le chef de sa garde personnelle entra dans l'immense salon et s'approcha de lui.

— Seigneur, dit-il en s'inclinant, un jeune homme vous supplie de le recevoir. Il voudrait avoir avec votre Seigneurie un entretien de la plus haute importance. Il a insisté sur ce... Que dois-je faire ?

— Connais-tu son nom ? demanda Oltitza, en étouffant un rot.

— Il dit s'appeler Palinoos et travailler pour Edena Riztâ...

— Fais-le entrer, Mormouz. S'il abuse de ma bonté, fais avec lui

de la nourriture pour nos petits oiseaux... Hein ?

— Parfaitement, Seigneur ! Je vais le chercher...

Palinoos avait l'outrecuidance des deux sexes, c'est dire qu'il n'éprouvait jamais quelque gêne que ce fût, dans les situations les plus variées, comme on peut s'en douter. Toutefois, il était à ce moment envahi par une émotion bien naturelle. La crainte de perdre sa sœur à tout jamais le rendait hésitant et sans voix. Il s'avança vers le terrible monarque, les yeux baissés, et mit un genou en terre, dès qu'il fut à portée de voix.

— Relève-toi, Palinoos. J'espère que tu ne m'as pas dérangé pour rien. Je t'écoute.

— Seigneur, j'ai connaissance de vos bontés...

— Abrège ! lança Oltitza.

— Ma sœur Louziâ a été emmenée de sa maison au palais de votre Seigneurie et je souffre horriblement d'être séparé d'elle, je vous offre en échange de ma sœur la capture d'un homme qui veut attenter à votre vie ! dit d'une traite Palinoos.

Les yeux ronds, Oltitza se leva et s'approcha de Palinoos. Il lui prit le menton entre deux doigts, et demanda :

— Tu dis vrai ? Tu es certain de cela ?

— Certain, Seigneur ! confirma Palinoos en tremblant de tous ses membres.

— Comment s'appelle cet homme ?

— Richard Blade...

— Et où se cache-t-il ?

— Dans la maison d'Edena Ritztâ, Seigneur.

— Oh, oh... Elle est au courant ?

— Non, Seigneur, je ne pense pas. Mais Zambor est son allié, j'en suis sûr.

— Malheureux, si tu m'as menti, je te ferai regretter le jour de ta naissance... Comprends-tu ?

— Je ne mens pas, Seigneur ! Acceptez-vous de me rendre ma sœur ?

— On verra ça après ! Je ne paie jamais un renseignement sans l'avoir d'abord contrôlé ! Alors, nous allons voir si tu dis vrai ! Si ce n'est pas un conte, ta sœur reviendra avec toi, dit Oltitza en tapotant la joue du jeune éphèbe.

— Bien, je dois m'en retourner, maintenant. Seigneur, comment saurai-je si la vérification a été faite, ou non ?

— Tu le sauras puisque tu ne bougeras pas du palais tant que ce

Blade n'est pas retrouvé !

— Mais, Seigneur Oltitza, si je ne repars pas ce sera signé !

— Et alors ? Y a-t-il un inconvénient à cela ? demanda Oltitza d'un ton bonasse.

— Mais, Seigneur, je ne pourrai retrouver la maison qui m'emploie, je craindrai même pour ma vie !

— Pauvre petit Palinoos ! grinça le Seigneur de Bilika. Tu vends celui qui a trouvé un refuge sous le toit de ta maîtresse, et tu voudrais être crédité d'honorabilité ? Tu es une petite fripouille, et il faut que cela se sache !

— Vous allez me garder ? demanda Palinoos, en se jetant aux pieds du Seigneur de Bilika. Pitié ! Pitié, Seigneur ! Laissez-moi retourner dans cette maison ! Sinon vous me condamnez à mort ! fit-il en se tordant les mains.

— Comment pourrais-je condamner celui qui vient de me sauver la vie ? répondit Oltitza en fronçant les sourcils.

Il avait l'air sincèrement peiné que le jeune homme ait pu s'imaginer une chose pareille.

— Non, non, continua-t-il, je ne veux pas mettre ta vie en péril. Tu es à partir d'aujourd'hui mon protégé !

Il se tourna vers la grosse fille, dont il avait retroussé la robe jusqu'aux cuisses, et demanda :

— N'est-ce pas, qu'il est notre protégé ?

Elle guignait Palinoos entre ses longs cils noirs, le trouvait fort à son goût, ce beau jeune homme, ouvrait des cuisses blanches et grasses pour son plaisir. D'un ton gourmand elle confirma :

— Oui, mon Seigneur, Palinoos est *notre* protégé...

— Je suis très honoré, Seigneur et belle dame. Mais je pense... tenta encore une fois Palinoos. Je pense que mon absence sera très remarquée au palais, et que l'arrestation de Richard Blade coïncidant, il me sera difficile de prouver ma bonne foi.

— Palinoos ! Lorsque Oltitza décide, on ne discute pas. Tu fais maintenant partie de mes gens. Et s'il s'avérait qu'Edena Riztâ ait trempé dans un complot... Oh ! J'arracherai le sexe de cette femme avec mes dents !

— Comme j'aimerais voir ça ! exulta la grosse fille en battant des mains. Avec les dents, Seigneur ! Avec les dents !

La main d'Oltitza remonta brusquement jusqu'au ventre de la fille, et il empoigna le bourrelet du pubis. Elle poussa d'abord un petit cri, où se mêlaient la surprise et l'effroi, puis un hurlement, car il avait planté ses doigts puissants dans la chair tendre et tirait à lui. Elle se

débattit quelques instants en vociférant, essayant de lui faire lâcher prise des deux mains, retroussée jusqu'au nombril, sa lourde poitrine valant de gauche à droite sous les efforts répétés, puis elle glissa sur le sol et s'abandonna sans pudeur, le visage mouillé de larmes, offrant à Oltitza ce qui pouvait faire fléchir sa hargne.

Oltitza lâcha prise et, se servant un verre d'alcool, il demanda d'une voix que la courte lutte avait enrouée :

— Veux-tu t'amuser avec cette grosse chienne sans cœur, Palinoos ?

— La douleur qui m'affecte, Seigneur, m'empêcherait de goûter convenablement ce présent...

— Eh bien, mon garçon, je vais te faire conduire dans tes appartements.

Oltitza se débarrassa de Palinoos et de la fille et fit chercher Barâm, le chef de sa garde personnelle, l'homme le plus haut placé après Klotan, celui qui avait commandé l'enlèvement de la sœur de Palinoos. L'homme était un soldat courageux que le Seigneur de Bilika avait placé près de lui, lui donnant ce poste de confiance pour l'empêcher de comploter. Barâm était à peine entré dans la pièce qu'Oltitza lui posait la main sur l'épaule et cherchait son regard.

— Mon vieux soldat, mon fidèle serviteur, on vient de m'apprendre qu'un homme cherche à me tuer...

— Il n'y a que les niais qui n'ont pas d'ennemis, Seigneur. Et tu es au faite du pouvoir. Quoi de plus naturel, que de susciter la haine et l'envie, dans ta position ? As-tu des renseignements, ou est-ce une parole qui a fait son chemin ? demanda le prudent Barâm.

— J'ai le témoignage d'un jeune garçon qui est au service d'Edena Ritztâ, Palinoos...

— Le frère de la petite Louziâ ?

— Tout juste, fit Oltitza, qui ne cessait d'être étonné par son meilleur agent, il est venu me proposer un marché. Sa sœur contre l'étranger...

— Il s'appelle Richard Blade, et vient de Salika.

— Comment sais-tu cela ?

— Klotan est passé par là et l'a capturé, mais il a réussi à s'échapper. Nous savions qu'il viendrait ici, mais nous n'avions pas encore réussi à le localiser. S'il est au palais d'Edena Ritztâ, cela va nous simplifier les choses...

— Alnaël me l'avait dit. « L'ennemi est dans nos murs... » Ainsi, c'est lui... Chère Alnaël qui jamais ne se trompe... Quels pouvoirs a cette sorcière ! Écoute, je ne veux pas que tu le tues, Barâm. Il faut le

faire parler, et je veux être là. C'est une affaire entre lui et moi. Jette-le dans une cellule, isolé de tous. Nous le laisserons mijoter quelque temps...

— Je vais m'en occuper immédiatement, dit Barâm.

Il salua le maître de Bilika et les dernières paroles d'Oltitza le suivirent jusque dans la cour :

— Surtout, Barâm, ne lui fais pas de mal...

CHAPITRE XXI

Il était allongé sur le dos, les pieds recouverts d'un pan de couverture. Son visage aux traits détendus reflétait une sérénité que seuls ont les petits enfants qui n'ont pas encore eu le temps d'être méchants.

Aniel s'approcha à pas feutrés et s'assit près de lui, au pied du lit. Il était d'une telle beauté qu'elle n'était jamais rassasiée de le contempler ; elle posa la main sur son bras nu et appela :

— Gibor... ! Réveille-toi !

Elle l'avait veillé tant de nuits, avait pleuré quand il pleurait, et crié de joie lorsqu'il s'était levé, un matin... que c'était un peu son enfant. Mais l'enfant de qui, au fait ? D'où venait-il ?

— Gibor ! On va manger ! Bouge-toi !

Il avait le bras froid, c'était étonnant. Son front se plissa et elle se pencha vers le gamin, le prit par l'épaule, le secoua.

— Gibor ! Gibor ! Mais... Pourquoi tu ne te réveilles pas ?

Les yeux écarquillés, l'effroi montant lentement en elle, comme une vague glacée, Aniel posa ses mains sur le cou de l'enfant, palpa l'endroit où cogne la vie. Elle se releva, raide comme un bois mort, le cœur battant à tout rompre dans sa poitrine, les lèvres desséchées par la peur. Elle se dirigea comme un automate vers le couloir, posa sa main sur la rampe et appela d'une petite voix brisée :

— Père... ! Viens vite, je t'en supplie ! Père !

Vazto regardait l'enfant. Il avait demandé à sa fille de ne plus bouger, de se taire. Il resta ainsi immobile, près de Gibor, les paupières baissées et la respiration ralentie pendant quelques instants, pour être certain de ce qu'il avait deviné au premier coup d'œil. Puis il posa la main sur l'épaule de sa fille et lui sourit.

— Ne crains rien, ma fille. Gibor est seulement parti faire une petite balade. Peut-être bien qu'il est avec Blade, en ce moment ! Il va revenir en pleine forme, sois sans crainte ! Ferme cette porte à clé, et allons manger, j'ai faim !

Vous êtes étendu quelque part sur une étoile, près d'un arbre au tronc énorme, la couche est moelleuse et une petite brise vous caresse la joue. La boisson que vous sirotez est fraîche et parfumée comme une mangue, et s'il n'y avait pas ce brave Zambor, vous pourriez également déguster la grosse friandise qui se trouve à portée de voix, et qui a pour nom Edena Ritztâ. Vous savez qu'elle ne dira pas non, et que cette fantastique paire d'ananas va fondre dans votre bouche *si vous le voulez...* Vous pouvez donc vous laisser bercer par cette atmosphère paradisiaque et renifler à pleines narines ce fantasme affolant...

Mais si, en plus, vous vous appelez Richard Blade... Il y a toujours, survolant toutes ces délices, une conscience-espion qui ne vous lâche ni la nuit ni le jour.

Elle fait partie de vous, mais on vous l'a implantée avec un code très précis :

« Ne le laisse pas faire ! Garde ton indépendance, quoi qu'il arrive ! Et veille au grain ! »

On vous a donc collé cela avec toute la litanie des réflexes pavloviens et, quoi que vous fassiez, maintenant ou dans dix ans, ce truc-là vous colle aux semelles – et au cigare – comme un chewing-gum de G.I.'s ! C'est d'ailleurs pour cela que vous valez si cher...

Ce n'était pas grand-chose, juste un « chuisse – chuisse – chuisse... » à peine perceptible. Blade sauta à terre, renversa la petite table en bambou chargée de cocktails au passage, et fonça vers l'arrière de la grande maison comme un dératé. Il plongea dans un mur d'hommes, reçut de toutes parts une volée de coups de matraque et poussa un soupir déchirant lorsqu'il s'enfonça dans la purée du Grand Koltar... !

— Ne l'abîmez pas, demanda gentiment Barâm à ses hommes. Il faut qu'il soit ressemblant...

Edena Ritztâ avait enfilé quelque chose de plus guindé, sans aucun trou, et s'approchait en courant. Forcément, elle n'avait pas l'habitude des enlèvements à domicile. Elle se campa devant l'homme qu'on appelait « Chef » et se mit à hurler :

— Est-ce que vous êtes devenu fous ? Cet homme est mon invité ! Pourquoi faites-vous cela ?

— Je te connais, Edena, coupa le chef Barâm. Tu es belle et intelligente. Si tu continues ton numéro, on va penser que tu es complice... Alors laisse tomber, belle dame. Richard Blade voulait tuer Oltitza. C'est tout ce qu'on lui reproche...

La bouche ouverte de stupeur horrifiée, Edena recula de deux pas, se laissa choir dans la chaise longue qu'occupait Blade et croassa :

— Qu'allez-vous lui faire ?

— Mon maître désire s'en charger personnellement. Je te laisse à penser combien ce pauvre rêveur va s'amuser, répondit Barâm en haussant les épaules.

— Je suis certaine que c'est une erreur, ou un coup monté ! s'exclama Edena. Il est tellement gentil !

— Mais, Oltitza aussi est gentil. Si tu veux venir vérifier ?

Il y avait eu une centaine d'hommes pour envahir la propriété princière d'Edena. Toutes les issues étaient surveillées. Que savaient-ils au juste ? se demanda la jeune femme, mortellement angoissée. Et Zambor, où était-il passé, celui-là ?

Barâm et ses hommes emmenèrent Richard Blade, ficelé comme un rôti, sans autre explication. Pieds et poings liés, accroché à une perche en bois, Blade fut conduit dans cette position au palais d'Oltitza. Edena Riztâ regardait s'éloigner la petite troupe, la rage au cœur. Ainsi prenait fin la merveilleuse aventure ? Elle ne pouvait le croire. Et soudain elle réalisa. Palinoos n'était pas rentré au palais. Welno l'avait informée du trouble dans lequel la visite de Bobâ l'avait plongé. Elle se rendit à l'office, où les serviteurs achevaient de dîner et fit venir le gros garçon apeuré.

— Quel message étais-tu chargé de transmettre à Palinoos, ce matin ? demanda-t-elle d'un ton menaçant.

— Madame... Je n'ai fait que respecter le vœu d'une vieille mère, je vous en supplie, ne croyez rien d'autre, gémit Bobâ en se tordant les mains.

Edena ramassa une grosse louche en fonte et en menaça le valet.

— Vas-tu parler, à la fin ! Ou préfères-tu que je te casse les dents !

Bobâ expliqua en tremblant tout ce qui s'était passé. Il n'avait rien fait de mal, et Edena, le front plissé par une intense réflexion voulut bien en convenir. Elle sortit en courant et se mit immédiatement à la recherche de Zambor.

*

* *

Richard Blade fit la grimace. Ils avaient rondement mené leur affaire, et sans faire de détail. Il avait le dos et la nuque en capilotade, tellement les vaillants soldats d'Oltitza l'avaient roué de coups... À force de prendre des coups sur la tête, il pourrait bien devenir cinglé, ou beaucoup plus gentiment, baver sur sa cravate, jusqu'à ce qu'on le mette dans l'urne !

Il releva la tête et regarda autour de lui. On l'avait gâté. Il se

trouvait dans une cellule aux murs en pierre de taille, la paille était molle et propre, un broc d'eau en terre avait été placé près de la porte. Une porte en bois plein, large comme la main et bardée de ferraille. Il se releva, tâta son corps de toutes parts, retrouva du bout des doigts le talisman que le Sage de Liliam-Baka lui avait offert. La bague d'Alnaoth était toujours à son doigt. Il fit quelques pas dans la cellule. Quatre pas et demi en long et cinq pas en large. Edena avait réagi un peu trop vivement. Ils auraient très bien pu l'emmener avec eux ! Le bouquet final...

Il entendit des pas en nombre et le couloir fut rempli de voix rudes. On ouvrit la lourde porte de la cellule et un homme plus âgé que les autres, sanglé dans un uniforme cramoisi, une énorme dague à la ceinture, lui fit un signe et s'avança.

— Tu t'appelles Richard Blade ?

— Je suis Richard Blade.

— De quelle région es-tu ?

— Je ne suis pas de Vesta. Je viens du royaume d'Angleterre.

— Par quel moyen es-tu venu sur Vesta ?

— Nous possédons une machine qui peut nous envoyer dans des groupes de mondes assez étendus. Mais – sans vouloir douter de ton intelligence – je ne pense pas que tu aies les compétences scientifiques pour assimiler la théorie de la « translation » ?

— Une machine ? Quelle sorte de machine ? demanda Barâm, avec un petit sourire ironique.

— Tu vois ! fit Blade. Tu ne peux même pas concevoir qu'une telle machine puisse exister. Tu as besoin de faire travailler tes méninges en profondeur, avant de poser ce genre de question !

— Le Seigneur Oltitza m'a recommandé de ne pas trop t'abîmer. Mais si je lui explique combien tu es fanfaron, je doute fort qu'il me blâme de te casser un ou deux membres... Est-ce que je me suis fait comprendre ?

— Quand vais-je le voir ?

— Quand je te le dirai. Pour le moment, tu restes ici, dans les souterrains, à te demander si on ne va pas venir dans la nuit pour te caresser un peu le cuir.

— Combien d'hommes prendras-tu avec toi, cette fois-ci ? Vingt ? Trente ?

— Je n'ai besoin de personne pour te faire mettre à genoux. Tu as la langue trop bien pendue ! Ça ne te portera pas bonheur, tu peux me croire !

— Toi et ton fou de patron, vous n'êtes courageux qu'entourés

d'hommes en armes. Comme des femmes qui s'accrochent au bras de leur époux pour blasphémer et cracher leur venin dans la rue !

Barâm s'approcha de Blade, les bras écartés du corps, le regard noir.

— Je vais m'occuper personnellement de ton confort, murmura-t-il, en jaugeant son adversaire du regard. Compte sur moi, Richard Blade. Mais maintenant je ne peux rien faire, parce que j'ai promis de te présenter entier. *Entier*, tu comprends ? Ce n'est que partie remise. Allez ! En route !

Il y avait une dizaine d'hommes en armes dans le couloir, et lorsque la petite troupe atteignit l'extrémité de la barre qui formait un T, un autre petit groupe vint se joindre à eux et se plaça devant. Ainsi, Blade était au milieu d'une vingtaine d'hommes. Une escorte de choix, pour un homme exceptionnel...

Ils bifurquèrent à droite et gravirent quelques degrés de pierre qui les conduisirent à l'air libre, au milieu d'une cour de caserne gardée par une multitude de soldats, et des miradors pourvus de guetteurs armés. Tout en marchant solidement encadré, Blade ne perdait pas son temps. Sa prodigieuse mémoire photographiait avec précision le moindre accident de terrain, le nombre d'hommes en poste dans les artères principales, l'emplacement des écuries et du hangar des oiseaux. Peut-être que tout cela ne servirait à rien, peut-être que cette foi juvénile qu'il avait en lui, en ses possibilités dans chaque mission, n'était que du vent. Un souffle ténu qui, devant une bonne plaque d'acier, ou même une porte en bois massif glissait en effleurant, certes, mais sans succès.

Ils traversèrent une large esplanade de gazon et de terre rouge, où l'on aurait pu aligner cinq divisions de cavalerie et entrèrent, par une volée de douze marches, dans le palais.

Le palais d'Oltitza était un effroyable salmigondis rococo, bourré de bas-reliefs représentant des rapaces, des statues en trompe-l'œil, des feuillages et des plantes gigantesques et des figures grimpantes qui illustraient avec éloquence la folie d'Oltitza et sa mégalomanie.

Le Seigneur de Bilika attendait Blade dans une salle d'armes richement décorée de panoplies, où figuraient les armes de poing les plus diverses. Il faisait les cent pas, balançant d'une main experte une masse d'armes hérissée de piquants, qui devait peser à vue de nez dans les cinquante livres. Il jeta un bref coup d'œil sur Blade lorsque le petit groupe entra, et reprit sa marche en balançant la masse sans effort.

— Attendez dehors ! Je veux être seul avec lui, ordonna-t-il en continuant son périple autour de l'immense pièce.

Les soldats de Barâm sortis, il se retourna et fit face à Blade.

— Quel est ton nom, étranger... ?

— Je m'appelle Richard Blade et je viens du royaume d'Angleterre, répondit Blade.

— Pourquoi es-tu venu sur Vesta ? demanda le monarque.

— Je suis chargé de décrire les mondes que je visite, en vivant avec les habitants et en étudiant leur histoire, dit prudemment Blade.

— Et qu'as-tu appris de nous ? demanda Oltitza en accrochant la masse d'armes à un gros piton d'acier.

— Je ne suis pas encore capable de parler de Vesta, je ne suis ici que depuis peu.

— Et quelle impression te fait Vesta ? La trouves-tu à ton goût ? As-tu envie de prolonger ton séjour ?

Oltitza s'était rapproché de Blade pour lui parler. Il était entièrement vêtu de cuir et portait ses bottes de cavalier. Ses énormes bras nus s'échappaient d'un gilet de cuir, et son ventre était barré par un large coutelas dans une gaine ouvragée.

— Je suis un scientifique, dit Blade. La science seule m'intéresse, et les progrès qu'elle peut apporter.

— Est-ce que les scientifiques boivent ?

— Ça leur arrive, oui.

— Eh bien, buvons un verre, dit Oltitza, sans le quitter des yeux.

Il leur servit deux verres d'alcool et ils trinquèrent en les choquant l'un contre l'autre.

— Dis-moi, Richard Blade, on est venu me raconter des choses horribles sur toi. Que tu voulais m'assassiner... Prendre le trône... Tu te rends compte ?

Blade fronça les sourcils. Si Oltitza se mettait à jouer la comédie...

— C'est ridicule, répondit-il d'un ton sec. Je suis un scientifique, pas un tueur !

— C'est ce que je me suis dit ! Et puis, qui serait assez fou pour tenter une pareille chose, hein ?

— Qui a pu vous raconter ces bêtises ?

— Un jeune homme nommé Palinoos. Tu dois le connaître, vous vivez sous le même toit...

— Palinoos ! Ce n'est pas possible ! s'exclama Blade.

— Il a dû surprendre une conversation avec Zambor. Lui aussi est accusé. Mes hommes le recherchent. Il paraît que c'est ton complice ?

— Mensonges ! Je ne sais pas pourquoi ce Palinoos a raconté de

telles inepties ! Je suis un scientifique ! répéta Blade. Tu dois me libérer !

— Et si c'était vrai, Richard Blade ? Comment ferais-tu ? Explique-moi un peu ça ?

Oltitza décrocha une épée large et courte d'une panoplie murale et se retourna vers Blade, menaçant.

— Tu te battrais à l'épée ? Un combat de la justice contre le mal ? Allez ! Regarde un peu ! Tu crois pouvoir me tuer ?

Il faisait de terribles moulinets avec son épée qui tournoyait dangereusement au-dessus de sa tête. Il pointa soudain la lame sur la gorge de Blade et demanda.

— Tu as l'impression que tu pourrais t'en sortir ?

— Je ne commettrai jamais une pareille folie, Oltitza ! se hâta de répondre Blade en sentant l'acier percer son cou.

Oltitza ôta son épée et se détourna de Blade.

— Eh bien, fit-il en raccrochant l'arme. Moi, j'ai l'impression que Palinoos a dit vrai... Tu es un homme intelligent, Blade. Je sais que tu veux me tuer. Mais tu ne me le diras pas aujourd'hui, ni demain, peut-être... Je veux entendre ça de ta bouche... Oui, Zambor manque de moyens. C'est toi, l'instigateur. Mes hommes cherchent Zambor à travers toute la ville. Il ne peut pas leur échapper bien longtemps. Je vais te dire ce que je vais faire. Quand Zambor aura été amené ici, j'organiserai une petite fête, à l'ancienne. Je ne laisserai à personne d'autre le soin de s'en charger. J'ai dans les sous-sols du palais une salle de torture que j'ai aménagée pour ma plus grande joie. Je vous emmènerai la visiter, tous les deux. Vous pourrez comparer vos performances... ! J'oubliais Edena Ritztâ, qui a abrité sous son toit mes futurs assassins. Ce sera peut-être le plus pénible pour vous, de la voir martyrisée dans sa chair. Une femme aussi belle... Ce sera l'horreur, je te le promets, Blade. Je suis un spécialiste de l'horreur !

Oui, Oltitza était bien un spécialiste de l'horreur, sans aucun doute. Il fallait se sortir de ce piège le plus vite possible, se dit Blade. Car le palais d'Oltitza n'avait rien de la colonie de vacances. S'en sortir, tant qu'il tenait encore debout !

— Tu vas retourner dans ta cellule, jusqu'à ce que cette affaire soit tirée au clair. Peut-être t'enverrai-je une compagnie... As-tu un souhait à formuler ?

— Oui.

— Alors, parle !

— Je suis innocent de ce dont tu m'accuses. Laisse-moi partir libre !

— Si tu es innocent, je le saurai bientôt. Et tu seras libre de partir où bon te semblera.

Il frappa dans ses mains et une douzaine d'hommes en armes firent irruption aussitôt, suivis de Barâm.

— Emmène-le. Qu'on lui apporte ce qu'il désire boire et manger. Je veux qu'il reste solide ! lança Oltitza en découvrant, dans un sourire cruel, des dents de carnassier.

Blade fut ramené dans sa cellule sous bonne escorte. La lourde porte verrouillée sur lui, il fit le tour de sa prison et en examina les moindres recoins, le sol et le plafond. Une ouverture carrée de deux pieds de côté laissait passer la lumière du jour. Elle était défendue par trois barreaux en croix grecque, qu'il semblait difficile de faire bouger de la muraille, tellement leur section était importante. Les pierres de taille avaient été assemblées avec un mortier d'argile et de chaux que la patience et un petit outil devaient réussir à entamer.

Mais derrière le mur, qu'y avait-il ? Une autre cellule ? L'esplanade des cavaliers ? En l'absence de toute indication topographique, Blade ne pouvait rien tenter pour le moment. Il lui fallait attendre une occasion favorable et il savait qu'il en aurait une, tôt ou tard. La chance n'abandonne pas brutalement ses fidèles amants.

Combien de gardes Barâm avait-il mis devant la cellule ? Y avait-il une cellule mitoyenne dans laquelle ils passaient la nuit pour pouvoir effectuer des tours de garde ?

Dans la lourde porte, une petite ouverture, large comme la paume d'une main, servait de judas. Ils ouvraient donc pour donner la nourriture. Blade retournait toutes ces questions dans sa tête en essayant de trouver des pistes. Il était le meilleur dans sa partie, le plus entraîné à pouvoir affronter ce genre de situation. Théoriquement, son expérience et son intelligence conjuguées devaient pouvoir trouver une *solution*.

CHAPITRE XXII

Blade somnolait, étendu sur la pailleasse, les membres allongés en parfaite décontraction. C'était un exercice qu'il maîtrisait très bien depuis de longues années. Pouvoir récupérer des forces en quelques minutes de relaxation était vital dans son métier. Et les coups de matraque, que les soldats en habit rouge lui avaient si généreusement distribués, avaient besoin d'être gommés.

Un claquement de clé dans la serrure, comme seuls les geôliers en ont le secret, lui arracha un sursaut. La porte s'était ouverte en grand, et Barâm entrait, sans arme, mais escorté de plusieurs gardes qui restaient en retrait, derrière la porte.

« Nous y voilà... » pensa Blade, et il se leva. Sans arme, parce que dans un corps à corps, Blade aurait pu la lui subtiliser...

— Alors, Blade ! attaqua le chef de la police. Toujours aussi fanfaron ?

Et il marcha sur lui.

— Arrête-toi ! intima Blade, et Barâm continua.

Barâm souriait méchamment et continuait d'avancer.

Il était taillé en masse et avait une force herculéenne, qu'il employait de plus en plus souvent à briser des malheureux. Le pied droit de Blade le toucha en pleine tempe et il étouffa un juron, reculant d'un pas. Blade doubla du pied gauche dans les côtes et frappa le chef au plexus, d'un coup bien appuyé, qui lui arracha un grognement de rage et de douleur. Barâm fit un pas de côté, évita un coup et frappa des deux mains, la tête en avant, comme un boxeur poids-lourd. Blade amortit les deux bras et cogna le tibia de Barâm de la pointe du pied.

Blade s'amusait. C'était un athlète complet, spécialiste de tous les arts martiaux. On l'avait entraîné pendant de nombreuses années, et il continuait. Sa façon de se battre était une suite ininterrompue de réflexes conditionnés, rabâchés tellement souvent qu'il aurait presque pu, en combat singulier, fermer les yeux.

D'ailleurs, les archers japonais ne visaient-ils pas la cible sans la regarder ?

Il cogna deux fois Barâm à la tête, l'acheva d'un direct au cœur qui le fit s'écrouler comme une tour de granit sur le sol, avec un grand

bruit. La cellule fut remplie de gardes en un instant. Blade n'avait même plus la place pour frapper, c'était une marée humaine de quinze ou vingt hommes qui s'étaient jetés sur lui en vociférant. Les premiers furent promptement expédiés au tapis, mais il fut bientôt submergé, enseveli sous une grappe de soldats fous furieux.

*
* *

Il essaya d'ouvrir les yeux et poussa un gémissement. L'arcade sourcilière gauche était ouverte, enflée jusqu'à recouvrir la paupière. Il passa sa langue sur ses dents et aspira une bouffée d'air. Il ne lui manquait pas de dents, mais sa bouche ressemblait à une bouée de sauvetage... Qu'est-ce qu'ils lui avaient mis ! Il ne pouvait plus respirer par le nez. Le sang coagulé bouchait les deux narines. Il aspira profondément par la bouche et retint un autre gémissement. Ces fils de légionnaires lui avaient cassé une ou deux côtes ! Pas de doute, pour souffrir de cette manière en gonflant les poumons... Il tâta ses membres et se mit péniblement debout. Quelques génuflexions en douceur pour se convaincre qu'il n'y avait pas trop de casse, et il fit lentement le tour de la cellule, respirant profondément.

Le bruit caractéristique de la clé dans la serrure le projeta dans le fond de la cellule. Il s'adossa au mur et se prépara à combattre. Cette fois, il allait laisser tomber la démonstration sportive. Il fallait en tuer quelques-uns, prendre une arme et faire un massacre. Deux corrections en quelques heures l'avaient rendu de fort méchante humeur.

Un homme entra dans la cellule, bousculé sans ménagements, et la porte se referma derrière lui. Il fit quelques pas en direction de Blade, et poussa un cri en découvrant le visage meurtri, défiguré.

— Blade ! Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

Blade s'avança vers lui et s'approcha à le toucher. Entre ses dents, il murmura :

— Fais attention à ce que tu vas dire. Ils sont peut-être en train de nous espionner...

Puis, à haute voix :

— C'est le sport favori, à Bilika, tu vois : casser la gueule aux étrangers ! Mais toi, tu dois avoir des choses à me dire, non ?

— Je ne comprends pas, Blade.

— Ah ! Tu ne comprends pas ? Tu veux que je t'explique, peut-être ? Si je suis ici, c'est grâce à toi ! Tu es devenu fou ? Qu'est-ce qui t'a pris d'inventer de pareilles sornettes ?

— C'est vrai, Blade, fit le jeune homme en se tenant la tête entre

les mains, je suis un misérable. J'ai inventé toute cette histoire pour libérer ma sœur, pour qu'elle ne soit pas obligée de subir Oltitza, pour qu'elle puisse trouver un bon mari. Pour sauver sa vie, voilà pourquoi je suis devenu un judas...

— N'en fais pas trop..., murmura Blade, ça va comme ça, maintenant tu te reposes.

— Blade, comment faire pour réparer cette horrible action ?

— Si ta sœur est libérée, cette démarche aura été positive, fit Blade d'un ton de philosophe.

— Blade, tu dois te faire soigner ! Allonge-toi, je connais quelques points du corps qui, massés habilement, te soulageront... !

Des deux mains, Blade prit Palinoos par le cou, comme s'il avait décidé de l'étrangler et lui murmura :

— Des points du corps ! Sans blague ? Tu es censé avoir révélé le complot que j'ai monté contre Oltitza... Alors, ne sois pas aussi familier ! On t'a emmené ici pour voir ce que nous allons faire, et surtout : ce que *je* vais faire... !

— Bien, répondit sur le même ton Palinoos. Et que dois-je faire, maintenant ?

— Je vais te mettre deux ou trois coups, qui ne te défigureront pas, mais rendront plus crédible notre histoire. Sois courageux. Je vais d'abord t'envoyer dans les choux. Avant de nous quitter, il faut que je te donne mes instructions. Ici, tu ne sers à rien. Si tu réussis à sortir, repère bien la prison, trouve Zambor et Edena et explique-leur où je suis. J'espère de mon côté, être un peu plus libre de mes mouvements. Es-tu prêt ?

— Des coups ! s'affola le bel éphèbe. Tu vas me défigurer ! Jamais ! Je ne...

La dernière syllabe mourut dans sa gorge. Blade venait de lui porter un atemi derrière la nuque, et il s'écroula d'un bloc. Blade le saisit alors par les cheveux et tapa un coup sec sur le nez. Pas suffisamment pour le casser – Palinoos en aurait fait une maladie – mais assez pour provoquer une hémorragie spectaculaire. Blade tapa encore une fois à la pommette pour faire bonne mesure, et fit l'inventaire des dégâts. Palinoos avait la moitié du visage qui enflait à vue d'œil. Il était couvert de sang et serait méconnaissable dans peu de temps.

Blade le traîna au milieu de la cellule, arracha une manche de sa chemise et attendit le résultat qui ne tarderait pas à survenir.

Il allait s'endormir, allongé sur la paille, lorsqu'un bruit le fit se dresser et tendre l'oreille. C'était une rumeur, quelque chose qui

montait en s'amplifiant, un peu comme si l'on allait à la rencontre d'une mer, à marée montante... Il reconnut le bruit d'une foule en allégresse, qui marchait en suivant celui qu'elle acclamait.

*
* *

Le buste droit, le regard fixé sur la foule, sans la voir, Klotan chevauchait en tête de la troupe, sur son étalon noir. L'ordonnance de sa tenue ainsi que la beauté de son visage juraient avec le regard impitoyable qui filtrait entre les paupières.

Ils étaient entrés dans Bilika depuis quelques minutes seulement. Les guetteurs les avaient aperçus lorsqu'ils n'étaient encore qu'à deux ou trois miles des murs de la ville. La populace de toute l'agglomération s'était portée dans la rue, avait envahi les places et les balcons. Une vague humaine se déplaçait autour de la petite armée, engendrant de larges remous de la part de ceux qui tentaient de toucher la botte d'un cavalier.

À sa rencontre, venait Oltitza, le maître de Bilika. Il se portait vers lui, monté sur l'étalon blanc qu'il venait de dresser, et l'on pouvait trouver extraordinaire cette rencontre symbolique du blanc et du noir qui se haïssent, mais n'ont pas d'autre choix que de continuer ensemble...

Précédant Oltitza, douze tambours de guerre joués par douze hommes en uniforme de la Garde Royale, le cadre des officiers de cavalerie de Bilika. Les tambours battaient au pas des chevaux, lentement, avec une solennité que l'allégresse de la foule rendait encore plus grave. Puis les tambours, toujours jouant, s'écartèrent de manière à former un couloir pour Oltitza, marquant le pas sur place.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à quelques pas l'un de l'autre, Klotan descendit de cheval, s'approcha du Seigneur Oltitza et, tirant son épée du fourreau, il la lui tendit des deux mains en signe de la soumission. Klotan était le prince de la guerre, l'homme-qui-parlait-aux-oiseaux, mais il restait le vassal du Seigneur Oltitza. Et devant le peuple entier, il rabaisait toute fierté pour le montrer.

Aussitôt le geste symbolique exécuté, une immense clameur monta de la foule, grossit au-dessus des maisons, survola les mille colonnes de Bilika et emplit la plaine jusqu'aux monts Hôth-Saya. La foule en délire portait ses maîtres à bout de voix. La grandeur et le courage, la bravoure guerrière qu'ils applaudissaient les portaient eux aussi jusqu'aux cimes, fidèles satellites des grandes destinées.

Mais ce n'était pas fini, car après avoir remis son épée, Klotan devait recevoir le gant droit de son Seigneur, geste tout aussi

symbolique, qui lui garantissait l'indulgence de son suzerain jusqu'aux prochaines conquêtes. Oltitza fit ce geste superbe, qui donnait tout pouvoir au prince de Bilika, le fidèle Klotan. Puis il se redressa sur ses étriers et tonna :

— Aujourd'hui est un jour de grande liesse ! Klotan de Bilika a exterminé Pra-O-Prana. Que les fêtes commencent !

Aussitôt, des musiciens surgirent de la foule, un peu partout, et entamèrent des partitions déchaînées où les airs de danse prenaient le pas sur tout. Les roulottes de boissons qui stationnaient le long du cortège des maîtres de la cité, les estaminets qui fleurissaient dans la ville, se mirent à vendre des boissons à tour de bras, et la foule dansait dans les rues, pressée de se saouler d'alcool et d'amour. Les fumées des braseros montaient dans le ciel, les pièces de gibier étaient présentées sur les étals et, à grands coups de coutelas, on taillait dans la viande avant de la jeter sur le gril. Il y avait un festin tous les dix pas, et des quartiers populaires, des filles au regard docile et aux cuisses rondes arrivaient, se mélangeant à la foule, offrant d'autres festins, que les hommes lorgnaient avec un même appétit.

Des voyageurs, montreurs d'animaux et lutteurs, des femmes gigantesques aux visages de poupées, noyés dans des montagnes de graisse, des montreurs de tours qui épuisaient leur talent devant une populace qui ricanait servilement ou méchamment, tout ce petit peuple envahissait les rues et les transformait en scènes de théâtre, en bistrots et en restaurants. Hormis les quelques gardes du corps du service de sécurité, les soldats s'étaient mêlés à la foule et participaient à toutes les agapes, oubliant les angoisses qui leur tordaient le ventre.

Sur les places de Bilika, les scènes étaient prêtes depuis plusieurs jours. Les musiciens grimpaient sur les échelles en bois qu'on avait dressées le long des scènes, et s'installaient à leur place respective. Des enfants étaient venus chanter des chansons, que les parents leur avaient, pendant des semaines, seriné à longueur de journée. Ils étaient, pour la plupart, très ennuyés par ce déplacement de foules, et semblaient attendre, avec une impatience croissante, qu'on vienne les libérer de cet esclavage.

Le cortège se dirigeait vers le palais d'Oltitza, dans lequel une réception avait été prévue. Klotan n'arrivait pas tout à fait à l'improviste. La fête était prête depuis plusieurs jours et tout le monde sur le pied de guerre. Il fallait accueillir Klotan comme le grand chef de guerre qu'il était. La gratitude de Bilika tout entière devait lui être acquise, jusqu'à la fin des temps.

Parce qu'il faisait d'eux les habitants de la ville la plus terrible de Vesta.

La ville aux mille colonnes qui, chaque année, en guise de couronne de mariée, ceignait une couronne funéraire de mille cadavres.

CHAPITRE XXIII

— Ne bouge pas ! hurla le garde qui avait ouvert la porte de la cellule.

Blade qui venait de se redresser sur sa paille resta assis pour observer la scène.

Quatre hommes étaient entrés dans la cellule, deux étaient restés à la porte. Ils se placèrent de chaque côté, l'épée à la main, sans quitter des yeux *l'homme qui voulait tuer Oltitza*.

— Barâm ne s'est pas trompé, dit l'un des gardes. Il l'a démoli. Sortons ce mignon d'ici ! On va l'emmener dans la salle des gardes et faire venir l'infirmier.

— L'infirmier ? Et quoi encore ! Un seau d'eau sur la tête suffira amplement ! Allez, prends les pieds et sortons !

Ils emmenèrent le pauvre Palinoos toujours inanimé, dans une salle qui se trouvait à la barre du T. Ils l'allongèrent sur un lit de sangles et l'arrosèrent copieusement pour lui faire reprendre connaissance. Le visage du jeune éphèbe était tuméfié et faisait peine à voir. Une moitié semblait avoir été rajoutée comme un masque de carnaval grotesque. L'œil était recouvert par l'hématome et la joue était violacée.

— Il ne lui en a pas mis cinquante, hein ! s'esclaffa l'un des hommes.

Palinoos avait repris ses esprits et regardait autour de lui. On lui tendit un gobelet d'eau qu'il avala d'un trait. Il tâta son visage et devint pâle. Pour une mise en scène, c'était plutôt réussi. Il avait l'impression d'avoir été chargé par un taureau.

La gorge nouée, il marcha péniblement vers un bout de miroir qu'on avait coincé entre deux taquets de bois contre le mur, et s'examina. Ce qu'il vit le fit éclater en sanglots convulsifs. Les gardes avaient beaucoup de mal à garder leur sérieux.

— Que vais-je devenir, se lamenta le jeune homme. Plus personne ne voudra de moi, dans cet état ! C'est affreux. Je suis laid ! On ne peut me reconnaître ! Ce chien de Blade ! Où est-il ? Ramenez-moi dans sa cellule que je le tue ! Cet ignoble porc ! Quelle horreur ! Dans quel état m'a-t-il mis ! Et vous ? Vous m'avez mis avec lui, alors que vous saviez qu'il allait se venger ! Vous êtes des assassins ! Vous riez

de moi ! Il aurait pu me tuer... Oui... Et vous vous en foutez !

— Ferme-la ! On a obéi aux ordres, c'est tout ! On est payés pour ça ! aboya celui qui faisait fonction de chef. Tu vas aller te refaire une beauté ailleurs !

— Quoi ? glapit Palinoos.

— Tu es libre. On va te raccompagner au poste de garde, laissa tomber le chef de poste. Un homme pour l'emmener au poste de garde ?

*

* *

— Regarde, Klotan, ce peuple de Bilika qui t'applaudit ! N'es-tu pas fier d'être son élu ? demanda Oltitza à l'homme-qui-parlait-aux-oiseaux.

Klotan secoua d'un geste agacé sa belle crinière blonde.

— Oh... Oltitza ! Comme tu connais mal les cœurs des hommes ! Crois-tu que je me soucie vraiment de ce que peuvent penser ces imbéciles ? Non ! Peu m'importe qu'ils boivent aujourd'hui à ma santé, et que les filles, ce soir, couchées sous les panses de ces malheureux, m'imaginent à leur place ! Je suis Klotan ! L'aigle noir de Bilika ! Le Seigneur de la guerre !

Il s'arrêta et reprit d'une voix sourde :

— Je veux qu'ils me craignent et non pas qu'ils m'admirent. Comment pourraient-ils apprécier un homme, ces ignorants ? Et un homme comme moi ?

— Ah, Klotan ! Quelle façon martiale tu as de dire les choses ! s'exclama Oltitza.

Klotan se tourna alors vers Oltitza et son œil cruel fouilla le regard du Seigneur de Bilika. Mais il avait en face de lui plus cruel et plus fort. Il détourna finalement le regard et maugréa :

— Je ne sais quelle est la sorcière qui s'est penchée sur ton berceau. Non, vraiment je ne sais pas...

— Allons, Klotan ! Ce jour doit être une fête ! Regarde ces enfants qui viennent chanter pour toi. Ne sont-ils pas mignons ?

Il désignait l'estrade qu'on avait depuis quinze jours dressée devant le palais, en prévision des fêtes, et principalement les petits enfants qui avaient escaladé la scène et qui maintenant, en rang d'oignons, s'apprêtaient à chanter une chanson à la gloire de Bilika et du vaillant Klotan.

— Il y a dans une cellule de la prison un homme venu pour me

tuer, ricana Oltitza.

— *Venu pour te tuer ? interrogea Klotan.*

— C'est ce qu'on m'a dit de lui, bien qu'il s'en défende. Je lui ferai dire la vérité, après la fête... Qu'il profite encore de la douceur de vivre. Quand je me pencherai sur lui, il priera pour que son cœur l'abandonne...

— Connais-tu son nom ?

— Il s'appelle Richard Blade, répondit Oltitza.

Les enfants étaient dirigés par une jeune femme brune, aux longues mains diaphanes et aux cheveux coupés court. Le chant s'éleva soudain et couvrit les cris de la foule. Il roula jusqu'à la façade du palais et revint mourir au pied de la scène, quand une nouvelle vague cristalline s'envola vers eux.

— Pourquoi m'avoir caché cela ? grogna Klotan.

— Je ne pensais pas que cette histoire t'intéresserait. Écoute-les chanter, ces délicieux enfants...

— Oui, ils chantent bien..., murmura Klotan. De vrais petits anges... Combien de tueurs dans cette assemblée ? Combien de futures putains prêtes à tout pour quelques pièces d'or ? Derrière ces visages innocents, il y a toute la haine et le vice qui fleurissent. Attends de voir la prochaine récolte, et tu me reparleras de l'innocence de ces chérubins !

— Tu ne sais pas ce que tu dis ! Tu ne respectes que la force ! grogna Oltitza.

— Si je ne sais pas ce que je dis..., murmura Klotan en tendant le cou, si je ne sais pas ce que je dis, voilà en tout cas une merveilleuse preuve que les visages mentent, et que toute cette marmaille est déjà pervertie...

Oltitza jeta un coup d'œil au prince de Bilika, qui faisait un pas en avant et plissait les paupières.

— Que se passe-t-il, Klotan ?

— Ce n'est pas possible. C'est bien lui..., disait Klotan, les poings serrés, le regard braqué sur un petit garçon qui chantait.

C'était un petit garçon blond, d'une beauté angélique, avec d'immenses yeux d'émeraude... Il venait de poser ces yeux sur l'endroit où se tenaient Klotan et Oltitza, et ce dernier ne comprit pas ce qui se passait quand il vit le prince tirer l'épée et se précipiter vers la chorale des enfants.

Devant le palais, la foule était dense. Lorsqu'elle vit l'homme-qui-parlait-aux-oiseaux se ruer en avant, l'épée à la main, ils se rangèrent tous précipitamment sur le côté, lui laissant un large couloir jusqu'à

l'estrade. Le petit garçon regardait Klotan s'envoler vers lui sans un geste de frayeur. Simplement, son regard devint d'une fixité de statue. Klotan bondit comme un tigre sur la scène et se rua sur l'enfant.

Comme s'il avait, dans son élan, traversé un mur en papier, Klotan s'enfonça dans le néant, trébucha et tomba par terre, sa tête frôlant le mur du fond.

L'enfant n'était plus là !

Klotan cligna des yeux, se releva d'un bond. Il avait disparu ! Klotan, un moment désespéré, balaya du regard la foule qui se trouvait autour. L'enfant s'enfonçait dans la foule, là-bas, à une centaine de mètres. Klotan sauta à terre et se lança à la poursuite du garçonnet. Le prince était un homme d'une force peu commune. Il courait plus vite que les athlètes du stade. Mais la progression était difficile, la foule mettant un certain temps à le reconnaître avant de s'ouvrir.

Le petit garçon, lui, gagnait du terrain, s'enfonçait de plus en plus loin dans la marée humaine qui dansait, criait et buvait à la fois. Il ne voyait plus rien. Il s'arrêta un instant pour tenter de repérer le petit garçon. Là-bas ! Cette petite tache jaune qui allait en sautillant, toujours plus loin, le narguant d'être si lourdaut, si incapable – bien qu'il fût traité en héros – d'attraper un petit garçon aussi minuscule... ! Klotan se rua, tête en avant, vers l'endroit où il venait de voir l'enfant s'évanouir. Il n'y avait qu'un marchand de beignets, qui avait sursauté et tremblé de tous ses membres à cette irruption. Il se retourna, vit une ruelle sur sa gauche et s'y engouffra à l'instinct.

Il courut quelques mètres et aperçut de nouveau la petite tache jaune des cheveux de l'enfant. Il fonça en avant, creusant un sillon dans la foule, et vit l'enfant s'engouffrer dans une maison haute de trois étages. Klotan ne s'arrêta devant l'entrée de la maison qu'un court instant. Il poussa ensuite vigoureusement la porte d'entrée et grimpa les marches de l'escalier quatre à quatre. Devant il entendait un piétinement menu, alerte.

Il arriva au dernier étage et ne trouva rien. D'un coup de pied rageur, il défonça la première porte à sa portée et pénétra dans l'appartement. Il était vide, sans bibelots ni meubles et sentait la poussière. Klotan ouvrit une fenêtre coincée et regarda en bas.

Campé sur le trottoir d'en face, le nez levé vers Klotan, le petit garçon blond riait. Il s'amusa encore quelques instants de la mine stupéfaite de Klotan, puis il repartit vers la ville haute en trotinant.

Klotan redescendit les escaliers six par six, se rua dans la rue, courut comme un dératé dans la direction qu'avait prise l'enfant, mais ne trouva rien. Par automatisme, et parce qu'il était plus guerrier que

penseur, il suivit l'une des directions qu'aurait pu prendre le gamin.

Il y avait toujours cette foule qu'on aurait dit de plus en plus nombreuse, mais Klotan avait l'impression de courir de plus en plus vite. Ils allèrent ainsi jusqu'aux casernes, et Klotan perdit de vue l'enfant. Il leva son épée, en regarda le fer, la rentra au fourreau et huma le vent. En face de lui, perché sur l'une des fenêtres en demi-lune du hangar des rapaces, le petit garçon le regardait en riant.

— Qui es-tu ? demanda Klotan.

Le petit garçon ne répondit pas. Il était en train d'ouvrir l'une des fenêtres et se faufilait à l'intérieur du hangar.

— Qui es-tu ? réitéra Klotan, la bouche mauvaise.

Alors, le petit garçon dont le corps était aux trois quarts à l'intérieur du hangar se retourna. Nulle malice ne brillait dans son regard lorsqu'il répondit :

— *Je suis Richard Blade, je suis venu du royaume d'Angleterre pour vous tuer, toi et Oltitza... ! Viens me rejoindre, allons !*

Klotan, le premier instant de stupeur passé, avait bondi comme un fauve, mais malgré son entraînement d'athlète, il lui était impossible de monter sur la fenêtre. Il dut, la rage au cœur, faire lentement le tour du hangar, en surveillant les deux portes d'entrée, de façon à ne pas manquer le gamin.

Il n'y avait personne du côté des hangars. On entraînait dans la zone militaire, et les gens de Bilika savaient ce qu'il en coûtait de franchir la Limite Interdite. Klotan avait maintenant compris. Ce n'était pas une illusion. Depuis Salika, et la fuite de Blade avec Gibor, il avait compris. Gibor et Blade ne faisaient qu'un seul et même personnage. L'envoyé était Blade. Il faisait partie des soldats d'élite de l'Univers. Il était l'envoyé des Hautes Œuvres. Le bourreau.

CHAPITRE XXIV

L'épée et son fourreau dans la main gauche, Klotan courait à travers les rues de Bilika.

Ses enjambées étaient longues et régulières comme dans l'un des couloirs du stade, et sa respiration adaptée au pas de course. Chaque jambe lancée en avant le rapprochait du moment où il saurait, enfin. Il allait vite, trouvant son passage en empruntant la longue route qui ceinturait caserne, prison et hangar aux rapaces. Il arriva devant le bâtiment et reprit une marche normale.

Autour de lui, les hommes se raidissaient, saluant le prince de Bilika, stupéfaits de le voir arriver seul et à pied, alors qu'on le croyait dans les salons du palais, en train de regarder le spectacle en compagnie du Seigneur Oltitza.

Klotan se fit ouvrir la porte de la prison, passa devant le petit poste de garde, dans lequel il n'y avait plus qu'un homme en faction, rafla les clés et emprunta le couloir en T.

Il ouvrit la porte de la cellule en grand et appela :

— Richard Blade !

Blade était debout en face de lui, le visage tuméfié. Il tira son épée du fourreau et laissa tomber :

— Je vais te tuer, Richard Blade !

Et il posa un pied dans la cellule.

— Pauvre Klotan, dit Blade, un homme si valeureux... Être réduit à assassiner un prisonnier désarmé, dans sa cellule ! Tu ne me tueras pas, mais tu mourras, Klotan, aujourd'hui !

Klotan prit une grande aspiration qui gonfla son torse formidable. Il considéra pendant quelques instants le prisonnier et se décida. À travers la porte entrouverte, il jeta épée et poignard qu'il ôta de sa ceinture. Puis il écarta les bras et montra ses mains.

— C'est avec ces mains que je vais te tuer, Blade.

— À la bonne heure ! lança Blade.

Et son pied gauche partit à la vitesse de l'éclair dans les côtes de Klotan. Cela fit un vilain bruit et le prince se plia en deux.

Blade tapa de l'autre pied, mais Klotan était prêt. Il esquiva et envoya son gauche à la face de Blade. Il reçut simultanément un coup

de pied sous la ceinture et un swing qui lui fracassa la mâchoire. Il tomba sur le sol de la cellule en hurlant. Blade attendit patiemment que Klotan se relève et tapa de toutes ses forces sous le nez du prince de Bilika. Klotan retomba à genoux. Son regard étonné semblait interroger Blade. Il resta ainsi quelques secondes et un flot de sang jaillit de son nez et de sa bouche, inondant son plastron et le sol de pierre d'un voile carmin. Blade s'approcha et se pencha au-dessus de lui.

— Je suis venu quand même..., laissa-t-il échapper dans un râle.
Et sa tête retomba.

« J'ai tué le prince de Bilika... » se dit Blade et il regardait le sang couler de la bouche de Klotan comme un ruisseau dans un pré. La magnifique chevelure d'or traînait maintenant sur le sol, ramassait la crasse et le sang. Il enjamba le corps et récupéra dans le couloir épée et poignard.

Blade était capable de tuer un homme à mains nues aussi sûrement qu'avec un 357 Magnum. C'est pour cela qu'il était sur Vesta, et pas un autre. Il était aussi le seul à pouvoir supporter la translation. Il marcha prudemment dans le couloir jusqu'au petit poste de garde qui se trouvait à l'entrée. Le soldat sortait du poste, les sourcils froncés et la main sur la garde de son épée, lorsqu'il reçut un coup du tranchant de la main derrière la nuque. Il s'écroula sans un mot, et Blade l'enferma dans le petit poste. Il préférerait ne pas ébruiter ses performances.

Au-dehors, il découvrit la foule en liesse, qui acclamait encore le prince de Bilika. Il se frayait un passage à travers la populace, scrutant chaque visage pour tenter d'y découvrir Zambor ou Edena Riztâ. Il arriva près du hangar où se trouvaient les rapaces et s'approcha de deux soldats qui gardaient la porte. Le premier qui lut dans le regard de Blade tira son épée du fourreau et mourut, la gorge traversée par la courte épée. S'il ne s'était pas effacé devant la charge du second, Blade aurait été coupé en deux. Il pivota et lui porta un coup de poignard, de bas en haut, qui entra dans la veste de cuir et lui ouvrit le ventre jusqu'au sternum. Les tripes à l'air, l'homme s'écroula sans un cri, baignant dans son sang. Blade arracha le trousseau de clés et ouvrit les deux battants de la porte. Il entra en courant dans le hangar aux rapaces.

Ils étaient tous là, sauf ceux qui dormaient dans les fontes des soldats. Les soldats qui avaient exterminé Pra-O-Prana et participaient aux réjouissances sur la place du palais d'Oltitza. Dans de longues cages de quatre pieds de haut ils attendaient, sans un bruit, sans manifester la plus petite inquiétude. Combien pouvaient-ils être ? Deux ou trois cents ? Quatre cents ? On ne pouvait évaluer leur

nombre. Ils paraissaient des milliers. Des tringles sur quatre étages commandaient l'ouverture des cages. On pouvait les ouvrir toutes en même temps en actionnant un lourd levier qui commandait les quatre étages de cages. Blade prit le levier des deux mains et appuya. Dans un claquement définitif, le levier s'abaissa jusqu'à terre libérant les tringles qui commandaient la fermeture des cages.

Le premier à sortir fonça vers le fond du hangar en criant, comme s'il battait le rappel de ses troupes. Puis il revint vers la grande porte en planant et passa en dessous. Les rapaces qui se trouvaient dans le hangar suivirent immédiatement le chef de file, se mirent en formation de vol et couvrirent la ville d'un nuage noir. Ils volaient apparemment sans but, mais ils se dirigeaient vers les cavaliers de Klotan. Ils étaient tous là, ceux qui avaient égorgé Pra-O-Prana. Ils avaient encore sous les ongles la chair des vierges, et le sang de leurs parents. Et dans les fontes, recouverts par un léger grillage, les rapaces de Bilika, leurs frères. Ils s'agitaient. La proximité des autres oiseaux les rendait fous. L'un d'entre eux s'échappa, soulevant le mince grillage avec vigueur. Puis ce fut un autre. Toute la rangée de cavaliers qui surveillait la façade du palais leva les yeux au ciel. Leurs oiseaux s'étaient affranchis ! Ils avaient rejoint la grande sarabande, qui tournait, là-haut dans le ciel de Bilika ! Ce nuage noir et criard.

Blade se dirigea vers la maison d'Edena Ritztâ, moitié marchant, moitié courant, lorsqu'il aperçut un cavalier en uniforme rouge qui avançait au pas, isolé des autres. Blade le désarçonna en le tirant par le bras et le cogna à la tempe de toutes ses forces. Il y eut un bruit de torchon mouillé assez désagréable et le cavalier tomba comme un fruit mûr d'une branche de prunier. Blade enfourcha sa nouvelle monture et piqua des deux vers la maison d'Edena. Il rencontrait des gens qui, à pied, ou à dos de mulet, se rendaient à la fête. Il fut en quelques minutes devant le magnifique palais de la jeune femme et sauta à terre dès qu'il atteignit le perron.

La maison d'Edena semblait avoir été frappée du coup de baguette magique d'une fée dormitive. Elle était à l'abandon, on lui avait préféré le sommeil, et elle allait tout doucement se refermer pour dormir, elle aussi, si l'on n'y faisait rien. Ce qui donnait cette impression bizarre, c'était le fait qu'il y avait tant de choses en suspens, qu'un valet de chambre ou une cuisinière n'aurait jamais osé laisser. À moins que...

Blade entra dans le grand salon et les trouva tous étendus sur des canapés, ou assis dans de profonds fauteuils. Edena et Zambor, Palinoos et le gros Bobâ. Ils avaient l'air vivants... Ils ressemblaient aux personnages d'un musée de figurines en cire. Le cœur battant à tout rompre, Blade s'approcha du couple Edena-Zambor allongé sur un

divan.

Les yeux grands ouverts, ils se tenaient la main. Il examina de près les nuques, les bras, tous les endroits veineux. Il n'y avait aucune trace suspecte. Ils n'étaient pas morts d'une manière violente, c'était sûr. On les avait tués avec quelque chose dont ils ne pouvaient se protéger. Une manipulation fort adroite de la Science Secrète. Ils étaient bien morts, en tout cas. Blade les contempla quelques instants, la rage au cœur. Voilà à quoi se trouvaient réduites les promesses de renouveau. Des momies au sourire glacé... Non ! Ils ne gagneraient pas ! Pas avec Blade ! Les yeux secs, il brandit son épée des deux mains et poussa un hurlement qui déchira le silence du palais, fit vibrer les quelques cristaux sur les tables, et glaça d'effroi le petit peuple des êtres inférieurs. Ceux qui vivent dans les profondeurs et copulent avec les sorcières et les magiciennes. Il marcha jusqu'au perron et hurla aux quatre coins de l'horizon, le regard glacé, les membres tétanisés par la formidable énergie qui bouillonnait dans ses muscles, dans ses viscères, dans ce cerveau qui savait aussi être un fantastique accumulateur de puissance.

Il sortit en courant et regarda le ciel. Les oiseaux se dirigeaient vers les monts Hôth-Saya. Blade sauta en selle et mit son cheval au galop.

Il traversa la ville au milieu des fumées et des cris sans perdre une seconde, faisant sauter au cheval tous les obstacles que les marchands et les hommes du voyage avaient accumulés dans les rues.

Il passa sous les mille colonnes de Bilika en poussant un cri de rage qui fit courber les échines de frayeur ; là-bas, vers les monts, la poussière s'élevait sous les sabots des chevaux.

Gibor montait à cru un grand alezan. Il trottait, sans plus, et se tenait bien droit. Ses grands yeux d'émeraude riaient à n'en plus pouvoir. De la main gauche, il tenait les rênes, de l'autre un petit instrument en bois dur qui ressemblait à un pipeau. Il sortait des sons aigres, cinq notes, toujours les mêmes, et les rapaces l'entouraient, le suivaient puisqu'il allait vers les Hôth-Saya. Le ciel était noir. Tous les rapaces de Bilika étaient au-dessus de Gibor. Le petit garçon et les oiseaux bavardaient à bâtons rompus. Surtout les rapaces qui voulaient parler tous à la fois, et qui étaient plusieurs centaines. C'était une véritable cacophonie pour quelqu'un d'extérieur à tout cela, bien sûr...

Les deux étalons, le blanc et le noir, se dirigeaient vers Gibor à toute allure. Le seigneur de Bilika et la Grande Prêtresse allaient faire table rase. Mais Alnaël voulait quelque chose de plus. Le cœur de Gibor, tout chaud et tout palpitant. Quel fantastique pouvoir avait ce

cœur-là !

Oltitza tira son épée du fourreau, et un rictus bestial se dessina sur son visage.

— Avec son ventre, je ferai une outre ! Et je boirai mon vin de cette outre ! hurla Oltitza.

Ils n'étaient plus qu'à deux ou trois cents mètres de Gibor, qui n'entendait toujours pas le galop des chevaux. Blade était beaucoup trop loin. Tellement loin...

Le petit garçon ne s'était rendu compte de rien. Il était maintenant recouvert d'oiseaux qui se frottaient à lui, donnaient de légers coups de bec pour se rendre intéressants, se posaient sur ses épaules et ses cuisses.

Blade bloqua son cheval, les yeux agrandis par l'impuissance et l'horreur. Dressé sur ses étriers, il arracha la pierre qu'Apanemiztas lui avait donnée et hurla :

— Tue-les ! Tue-les ! Tue-les ! Efface-les de cette planète ! Disperse-les aux quatre vents ! Que leurs os rejoignent le sable des étoiles ! Gibor ! Gibor !

Un grondement tonna dans la vallée, roula jusqu'aux monts Hôth-Saya et se répercuta sur tous les horizons. Le ciel devint d'une noirceur d'encre, et une odeur pestilentielle se répandit. Des hurlements démoniaques, qui résistaient et ne voulaient pas mourir, cascadèrent en files interminables, glaçant Richard Blade. Alors, un souffle gigantesque balaya les trois cavaliers. Les oiseaux étaient aplatis au sol et les chevaux valsaient comme des fétus. Blade vit Oltitza, et Alnaël se disperser comme une cendre que l'on jette au vent. Il sentit ses viscères arrachés par des myriades d'araignées aux pattes velues. Son ventre explosa et emplit sa cage thoracique, sa tête se fragmenta en dizaines de milliards de cellules qui roulaient dans une spirale entonnoir. Il hurla une dernière fois, sans que ses cordes vocales aient pu émettre un son :

— GiiiiiBoooooor !

Et il réintégra le modèle du Projet DX.

*Achevé d'imprimer en janvier 1991
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'imprimeur : 3763 –
Dépôt légal : janvier 1991

Imprimé en France